

FANTASTIQUE

# Île de Pâques

*Des yeux  
regardent les  
étoiles...*

FRANCIS  
MAZIÈRE

ROBERT LAFFONT

FRANCIS MAZIÈRE

# FANTASTIQUE ILE DE PAQUES

*Photographies de l'auteur*



ROBERT LAFFONT  
6, place Saint-Sulpice, 6  
PARIS-VI

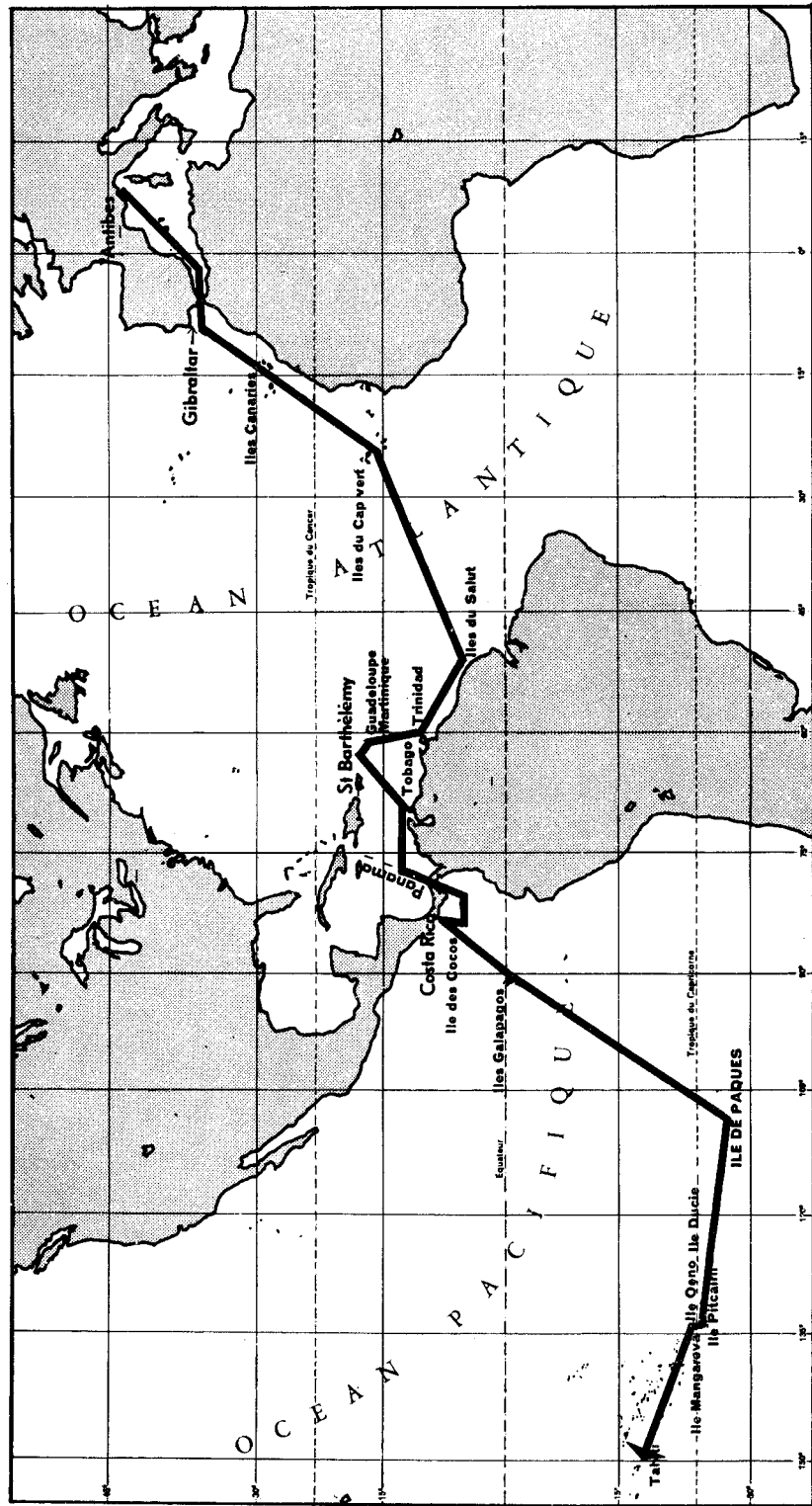
#### PHOTOGRAPHIES ROLLEIFLEX

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, PARIS-VI. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© ROBERT LAFFONT, 1965

*Aux hommes de l'île du silence  
qui sont morts dans les vagues  
de l'évasion.*





**Carte du périple effectué par le navire de l'expédition française de l'île de Pâques. 20 000 kilomètres. Cent cinquante jours de mer.**

*Là, où la grande houle du Pacifique déchire son bonheur  
sur les éperons de lave,*

*Là, où les vents de l'Antarctique s'affolent à la rencontre  
des géants immobiles,*

*Là où les huit cents survivants d'un monde oublié se  
meurent en silence,*

*Là-bas où les oiseaux ne viennent plus reposer leur vol,  
surgit l'île la plus isolée du monde que les hommes appel-  
lent Matakiterani — « Des yeux regardent le ciel » — et  
que les premiers navigateurs du monde de l'orgueil bapti-  
sèrent île de Pâques dans le bruit sourd des mousqueteries.*

*Cet éclat de roche surgi dans l'immensité ne peut avoir  
de nom, tant sa présence demeure insolite et grave sur les  
cartes du monde. L'île des Géants s'est élevée dans le  
silence et est morte dans l'abandon. Qui saura jamais si  
la houle n'a pas recouvert, de son linceul trouble, un tout  
autre monde qui n'a voulu laisser que ce témoignage  
fragile ?*

*Attaquée, cancérisée par les vagues, l'île se meurt,  
laissant en garde ces géants de pierre qui dominent encore  
l'immuable respiration de ces continents d'eau que dirige  
la lune, et les hommes de l'île parlent cette langue.*

*Comme dans les scories battues par les vents de l'île, nous ne pouvons que demander au lecteur d'avancer durement dans cet univers trouble et grave que nous avons passionnément ausculté, car il s'agissait bien des derniers battements d'un cœur.*

*Nous ne croyons pas à l'archéologie des vieillards fortunés, ni à l'ethnographie des gouvernements racistes et nous savons que les hommes de l'île de Pâques ont souffert de cette abominable mystification.*

*Le monde de la mentalité dite primitive a la réceptivité et l'atavisme des oiseaux qui savent le chemin des migrations et la loi des retours et ce cerveau, cette perception sont proches de ces groupes d'énergie où le monde se reforme et s'attend.*

*Quand les engins spatiaux, suivant curieusement la ligne de l'équateur magnétique, traversent, la nuit, le ciel de l'île, et que les hommes les regardent calmement sous l'auvent des cases, ne pensez pas qu'il soit possible de taire une toute autre lucidité de ce que l'on appelle les Autres.*

## CHAPITRE PREMIER

### VERS « LE NOMBRIL DU MONDE »

Le 22 novembre 1962, notre bateau quittait la France pour ce long périple de la mer qui devait nous enseigner la carte changeante des étoiles que l'on guette les nuits longues.

Cent soixante jours de mer, de vie, à se battre contre les vents, contre l'immensité et parfois contre soi-même.

Notre bateau était un ketch robuste de 16 mètres à la flottaison, 20 mètres hors tout, 4,50 m de large, 2,40 m de tirant d'eau, gréé en Marconi, 105 mètres carrés de voilure, artimon, grand-voile, deux focs et une voile carrée, un moteur Berliet-Diesel — quatre hommes et une femme pour tenir et pour réussir.

Nous étions pauvres, mais forts de tous ceux qui nous avaient aidés et dont les noms s'inscrivent en exergue de ce livre.

Nous avons lutté quatre ans avant de partir, nous

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

allions encore lutter plus de deux ans avant de réussir.

Notre but, atteindre l'île de Pâques pour y poursuivre nos recherches d'archéologie, et, comme terme de l'expédition, rejoindre Tahiti par l'archipel des Gambier.

Longue navigation que nous devons effectuer dans la plus grande partie à la voile afin d'étudier, par rapport aux courants et aux alizés, les possibilités de migrations d'abord en Atlantique, dans le sens Afrique — Embouchure de l'Amazone, puis ensuite dans le Pacifique Sud.

L'île de Pâques, actuellement territoire chilien, n'est ravitaillée qu'une fois par an par un navire militaire qui séjourne environ dix jours en rade d'Hanga-Roa.

Notre seule possibilité était donc de rallier l'île avec notre propre bateau afin d'avoir notre liberté de travail et c'est ce pourquoi nous dûmes effectuer ce voyage d'une toute autre époque.

Notre périple se résume ainsi : départ du port d'Antibes, Gibraltar, les Canaries où nous voulions prendre contact avec les documents Guanches, les îles du Cap Vert qui devaient nous intéresser spécialement par rapport aux premiers voyages phéniciens qui durent s'effectuer par la route extrême Sud des alizés et cela en direction des bouches de l'Amazone. Brésil, Guyane, les petites Antilles, Curaçao, Panama, la côte Pacifique de Costa Rica où nous devons poursuivre nos recherches, plus particulièrement sur les pentes du volcan El Barú sur lesquelles nous allions être amenés à découvrir, en stratigraphie, un important matériel de statuettes témoignant d'une civilisation à caractère nettement mongoloïde.

Nous devons alors cingler vers les Galapagos en passant par l'étrange île des Cocos.

Le 3 janvier 1963, nous sommes en vue de l'archipel

et, à la nuit tombée, nous mouillons dans la baie Darwin.

C'est la grande nuit froide après le calme d'une longue traversée. Répercuté par les falaises de ce cratère effondré dans la mer, l'appel des otaries confère à la nuit une étrange impression d'autre monde.

Et puis il y a ces milliers et ces milliers de cris d'oiseaux de mer nichant dans la falaise et que les faisceaux de nos projecteurs affolent. Avec ses grands iguanes à crêtes nageant dans la mer, avec ses oiseaux hybrides, ses otaries, ses pingouins, ses baleines en migration, les îles Galapagos demeurent le plus fascinant témoignage d'un monde plutonien que seuls les animaux ont pu reconquérir.

Nous ne pouvions hélas ! que séjourner une dizaine de jours dans l'archipel et, malgré le grand désir que j'avais de faire quelques sondages archéologiques, il n'était pas question de pouvoir effectuer un travail sérieux. Mais nous restons persuadés que l'archéologie du Pacifique découvrira sur ces îles les traces les plus importantes du passage de ceux qui, venant d'Amérique, s'évadèrent à la poursuite du soleil couchant.

Nous aurions été d'autant plus fascinés de pouvoir effectuer des fouilles que des renseignements transmis à Panama, nous signalaient la mise à jour de poteries précolombiennes.

Hélas ! le 13 janvier à 8 h 30, nous devons lever l'ancre d'Elisabeth-Bay pour tenter la grande et solitaire traversée vers l'île du Nombрил du Monde.

Tristement, nous devons remettre à la mer nos petits amis pingouins qui vivaient à notre bord. Tristement, nous allons voir disparaître cet archipel de feu où les animaux vivent le dernier bonheur de la liberté.



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Le grand courant de Humboldt qui domine la vie insolite de l'archipel, s'étend maintenant au travers de notre route. La mer est très froide et nous croisons plusieurs fois des baleines.

Pendant des jours, nous allons traverser cet immense courant-fleuve, naviguant au milieu de milliers de thons s'avancant en migration vers les lagons des lointaines Tuamotu.

La nuit à la barre est parfois glaciale, mais la mer est magnifique et notre bateau, bien appuyé à la lame par un vent de force 6, avance inexorablement vers notre but.

Dix-neuf nuits à surveiller la Croix du Sud qui s'illumine sur l'île des Statues. La mer, les vagues, le travail du bord, les voiles qu'il faut suivre comme les pas d'un enfant, souvent l'éblouissement du lever du jour, parfois l'angoisse de la nuit où la mer redouble de violence, et si souvent cette grande torpeur, fade et stupide d'un monde qui fait tant rêver les refoulés de l'aventure, d'un monde qui n'a jamais été fait pour les hommes. Quel merveilleux récit d'autres pourraient écrire sur ces cent soixante jours de mer, partagés de coups durs, de calme plat, d'aurores sur les îles... comme ce journal de bord que l'on feuillette.

« 21 janvier, 9 h 45, coup de vent féroce, prenons 9 tours de rouleau à la grand-voile, cassons l'écoute de foc. »

Le 2 février au soir, notre capitaine nous annonce que probablement « Te Pito No te Henua — « Le Nombriil du Monde » — sera en vue à l'aurore.

Du point de vue de la navigation, nous venons d'effectuer un très beau raid à la voile, reliant avec notre bateau de 30 tonnes l'archipel des Galapagos à l'île de Pâques en dix-neuf jours, mais prouvant aussi qu'il dut être possible à des embarcations plus primitives d'at-

teindre cette île dans un laps de temps concevable à la survie en mer.

Et c'est la nuit de guet, cette nuit inoubliable où l'on attend le signe des premiers oiseaux, où, dans le silence du vent habituel, la pensée se retrouve dans sa grande aventure.

Déchirées dans les grains violents, les premières lueurs de l'aube colorent les cumulus pourpres et, d'un seul coup, surgit dans la pluie l'ombre pastel de la terre la plus oubliée et pourtant la plus farouchement présente.

Dans les violentes rafales, nous perdons de vue l'ombre de cette terre que la mer ronge et domine.

Rapide, l'aube déchire les nuages couleurs d'oiseaux, laissant s'étirer au-dessus des vagues la haute silhouette du plateau de Poiké.

Falaise immense de scories et de trachyte, torturée par le feu, s'élevant de plus de 300 mètres au-dessus des furieux ressacs qui attaquent les grottes sous-marines, inlassablement.

Parmi les rafales de pluie qui deviennent fragiles tant elles sont balayées par le vent furieux, se dessine et se précise, dans une grande richesse de tons, la terre de la solitude, celle dont peut-être nous ne saurons jamais assez le miracle.

Lentement, cherchant le vent qui tournoie au voisinage des falaises, nous longeons la côte Sud qui se précise et s'épanouit dans toute sa violence. L'île de la solitude s'entoure de la rage féroce des vagues, étouffant l'appel sourd venu des cavernes qui, par centaines, éclairent les falaises de leurs yeux d'ombres.

Cette île du centre du monde regarde par ces yeux de cavernes toutes les directions des continents à jamais



perdus. Mais qui sait si l'île, par son magnétisme gravement anormal, ne trouble pas encore les ondes, comme elle rend fou le compas des navires ?

Dans le calme du soleil inclinant doucement les reliefs de la terre déserte, nous longeons la côte enluminée par les geysers des vagues, si proche et pourtant si indéfinissable, tant elle est grave.

Pas un être humain, pas une maison, simplement des groupes de chevaux sauvages et des hordes de moutons qui semblent chercher des frontières.

Soleil levant, nous doublons le cap du volcan Rano-Kao que signalent les trois îlots aux oiseaux et simplement, tous, là, sur le pont, balancés par la grande houle, nous ressentons cet affolement et cette lassitude des rêves troublés.

Ainsi, nous allons jeter l'ancre en face d'Hanga-Roa, là où le vent se meurt.

Des baraques, quelques arbres... et puis le grand abandon des fins de lutte.

Dans le bruit rapide et sec, nous ancrons par 26 mètres de fond. La houle est forte mais, discrète, nous parvient l'odeur de la terre. C'est le calme... Le calme des dimanches et, sur l'île de Pâques, c'est l'heure de la messe. Quand le Dieu des civilisés aura fini son prêche aux païens, alors, nous débarquerons.

Une moitié du monde nous sépare de Paris où nous avons voulu le visage de cette île, et pourtant, comme partout, un petit drapeau, une vaste église, des maisons hybrides — la carte postale des vacances ratées, si le soleil et le chant des vagues ne nous redonnaient la vie.

Nous sommes fatigués, heureux comme après la nuit. Dans quelques heures, nous devons pourtant aller saluer et congratuler M. le *Jefe Militar* de la Isla de

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Pascua, sa femme, son adjoint, le curé allemand qui a évidemment fait la guerre de 14, et les soldats qui protègent l'île contre les dangers de l'éducation moderne. Un petit monde dont on a follement rêvé comme de ce premier amour que l'on rencontre vingt ans après et qui n'a plus que le visage de l'abandon.

L'île du silence espère, mais n'attend jamais de bateau.

Finalement, deux pirogues se détachent du rivage et viennent au-devant de nous. Nous attendons, regardons, ces hommes qui montent timidement à bord, ces hommes qui nous saluent avec toute la discrétion polynésienne. Accueil délicat de ces gens de l'île qui arrivent les bras chargés de *Curios*, espérant nous vendre quelque chose, car ils sont très pauvres. Et puis d'un seul coup c'est le délire, une gentillesse sans bornes, lorsqu'ils découvrent que ma femme est tahitienne, que nous sommes français et que nous venons pour vivre plusieurs mois dans leur île.

Suivant l'avis des indigènes, nous changeons d'ancrage car la baie est dangereuse. Le temps a l'air calme et nous filons à terre sur leurs pirogues qui, passant les brisants, se jettent entre les rochers d'Hanga-Piko. Paysage splendide — sobre. Entre deux couloirs de lave noire, s'ouvre un petit havre où les indigènes remettent leurs pauvres pirogues, et, tout autour, des chevaux, crinières au vent, qui broutent l'herbe rare. Ça et là, des morceaux de statues brisées, défigurées, comme ces visages qui nous scrutent avec étonnement...

L'appel s'est répercuté jusqu'aux cases, jusqu'aux grottes où vivent ceux que l'on appelle « les Pascuans ».

De toute part, nous voyons arriver femmes et enfants caracolant sur leurs chevaux sans selles. De toute part nous sentons la vie.

Comme c'est beau l'île de Pâques ! on dirait l'Irlande

aux portes de l'automne, et comme c'est triste le regard de ces hommes, de ces femmes qui se savent prisonniers de l'horizon.

— *Ia orana oe!*

C'est le grand salut des Polynésiens. C'est à qui nous embrassera, voudra nous recevoir chez lui, dès qu'ils savent que nous sommes Français.

Presque toute la population est maintenant réunie autour de nous et je m'inquiète de ne voir aucune autorité chilienne.

Les indigènes m'expliquent que le *Jefe Militar* et le Père, qui viennent de communier, prennent le petit déjeuner.

Qu'importe ! J'ai hâte que ma femme trouve une maison, se repose, et j'accepte la première invitation. Tous les indigènes veulent nous recevoir, nous offrir leurs maisons, si misérables et si belles malgré leur pauvreté. Pendant neuf mois que nous allons séjourner sur cette île, nous ne vivrons que parmi les indigènes et ce sera merveilleux.

A peine arrivés dans la maison d'Estevan, c'est la ruée de tous ces gens adorables, voulant nous apporter un petit présent et questionnant à l'infini ma femme sur Tahiti et sur toutes ces autres îles de Polynésie dont ils rêvent, comme on rêve de la liberté.

Rapidement, grâce à la gentillesse des habitants, nous pourrons organiser notre vie, logement, chevaux, ravitaillement de nos campements de base et du bateau sur lequel deux hommes vont devoir rester constamment de garde car, curieuse lacune, le gouvernement qui occupe cette île n'a pas, en quatre-vingts années de présence, cru devoir construire le plus petit port.

Rapidement nous allons devoir rendre visite au gouverneur, chef militaire de l'île et au révérend père qui se dit lui-même « le roi de l'île ».



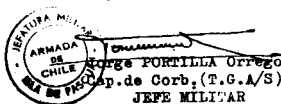
## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

ARMADA DE CHILE  
Ira. ZONA NAVAL  
JEFATURA MILITAR ISLA DE PASCUA

### A U T O R I Z A C I O N .

AUTORIZASE a Zelma TUKI pakarati para que pueda ir al campo, objeto ~~XX~~cocinar al Sr. Feziere a contar del 18 de Agosto hasta fines de Septiembre.

Isla de Pascua, 17 de Agosto de 1964.



DISTRIBUCION  
1. Interesado  
2. Arch. J.M.

Autorisation obligatoire pour tous les indigènes qui veulent franchir les portes du village d'Hanga-Roa et se rendre, ne serait-ce que quelques heures, dans le reste de leur île.

Accueil aimable... tout aimable. Le gouverneur, qui est capitaine de corvette de la marine chilienne, nous reçoit avec toute la courtoisie, due à l'isolement, et nous signale que notre arrivée est attendue depuis bientôt près d'un an. Il semble difficile d'expliquer à un militaire que l'on puisse prendre plusieurs mois de retard quand on vient d'Europe avec un voilier.

Le gouverneur nous assure de son plaisir de nous recevoir, et qu'il nous aidera par tous les moyens dont il dispose ; néanmoins, il se met, fort rapidement, à devoir nous avertir de la situation très spéciale dans laquelle se trouve l'île de Pâques.

« Vous savez — nous dit-il — que la Isla de Pascua possède un statut particulier. Bien que notre île soit territoire chilien, elle dépend uniquement de la marine

chilienne qui l'administre — et que j'ai l'honneur de représenter ici. »

Immédiatement, nous sommes avertis que je ne devrai pas payer les natifs plus cher que le barème établi, que je devrai, pour chaque travailleur demander une autorisation de circulation dans l'île, que lors de mon séjour je serai responsable des vols de moutons que pourraient effectuer les indigènes qui travailleront pour nous, que je devrai signaler au gouverneur nos intentions de travail, que je ne devrai pas donner de vin ou d'alcool aux indigènes, que je ne devrai pas laisser les femmes indigènes monter à bord de notre bateau, que je devrai signaler tout départ de celui-ci, que je dois me méfier des indigènes qui sont voleurs, menteurs... et que, évidemment, il serait souhaitable que je prenne contact avec le révérend père qui connaît tout le monde, a baptisé tout le monde, et dont la passion est l'archéologie.

Ah ! dernière chose, il faudrait refaire une demande d'autorisation de fouilles qu'il n'a pas reçue !

Comme il y a un bateau par an, tout cela me semble très difficile ou plus exactement très indélicat à notre égard.

— En dehors de cela, dont je me dois de vous avertir en tant que gouverneur, tout s'arrangera car, dans le fond, nous sommes tous des Latins.

Suit une longue conversation sur le Chili, que j'avais appris à aimer et qui, paraît-il, est le seul pays d'Amérique du Sud « entièrement Blanc » où les Indiens n'existent plus, bref des Latins !

Et c'est étrange comme je me souviens des derniers Indiens de la Terre de Feu — morts !

Il nous reste une visite — aller saluer le Père qui devrait être si merveilleux ici, si près de Dieu, loin des bruits de la ville.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Un hangar de ciment surmonté d'une croix de ciment, au pied de laquelle repose le plus grand homme de l'île, peut-être de la Polynésie : celui qui s'appela Eugène Eyraud et qui, venu de France, donna son âme à Dieu et sa vie à ces hommes du silence.

Eugène Eyraud, lui Blanc, qui apporta ici la douceur, demeure.

Nous regardons sa petite tombe naïve, là, face au couchant et sur laquelle s'inscrit la plus belle épitaphe, la plus noble :

*L'île de Pâques  
Au Frère Eugène Eyraud  
Qui, d'ouvrier mécanicien  
Devint ouvrier de Dieu  
Et en fit la conquête  
Pour Jésus-Christ.*

Et c'est cela qui est grave, un siècle après sa mort. Un siècle gâché.

Il nous reste à saluer le missionnaire Sébastien Englert qui ne fut pas ouvrier mécanicien.

Nous entrons. Un petit havre de paix, soigneusement entretenu dans le désordre des vieux garçons ; une vraie chambre de savant pour roman d'époque. Les bras tendus, les yeux bleus, perçants et petits, le Père nous accueille, ma femme et moi.

Parlant un français impeccable, teinté de ce léger accent acide qui parfois fait peur, le Père s'avance :

— Comme je suis heureux de vous accueillir ! J'aime tellement la France où je suis resté deux ans en 1914. J'ai vécu à Roubaix et aussi à Leuven — vous dites Louvain en français ?

Ce tact, cette mémoire des voyages organisés m'étonne. Comme je suis étonné de me souvenir de l'incendie de la bibliothèque de Louvain,

— Surtout, monsieur Mazière, ne faites rien sans me demander, je puis vous aider, je connais toute l'archéologie de l'île — et surtout ne croyez pas les indigènes qui sont si menteurs et voleurs.

— Je m'excuse, Père, vous n'avez jamais pu changer leur mentalité après trente-quatre ans d'apostolat.

Dans ce petit pays isolé, oublié, prisonnier, ces choses qui pourraient rejoindre le burlesque sont ici tragiques. La loi du silence et de la contrainte s'est imposée à ces Polynésiens qui rêvent de vivre et qui méritent toute l'attention de ceux pour qui le racisme est un crime. Jusque dans cette île, trop isolée, peuplée de Polynésiens perdus, l'esprit des Conquistadores a laissé de lourds déchets dont les relents sont parfois insupportables. Et pourtant, les survivants de l'île, personne n'en parle, comme ils ne parlent pas.

Et pourtant l'île du Vent est toute autre, elle est très proche — si près de ceux qui ont parfois honte que la couleur de peau soit assimilée à certains hommes, que nous ne devrions jamais épargner, car ils mettent la Vie en question.

Et c'est bien de cela que ressort l'histoire de l'île des géants dont nous ne savons rien et dont nous cherchons désespérément les traces.

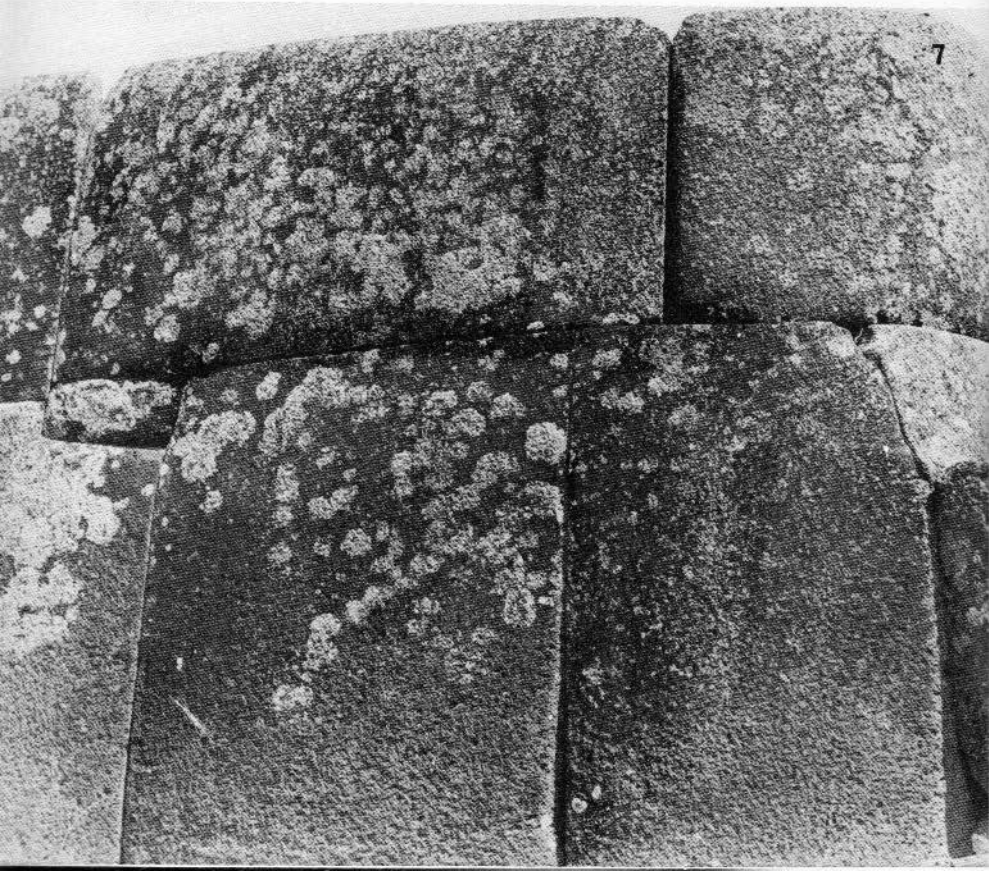
1. *Visage d'un géant de pierre appelé Moaï. Comme sur cette photo, les yeux n'étaient ouverts que lorsque la statue était érigée sur une vaste plate-forme de pierre servant de lieu de culte et de sépulture. Alors seulement le géant incarnait la Vie.*
2. *Deux têtes de géants, le corps enseveli par l'érosion. Ces statues, les plus anciennes et les plus pures, atteignaient douze mètres de haut.*
3. *Statue terminée, reposant encore dans sa caverne de pierre creusée à la main. Il existe encore, sur la falaise du volcan Rano-Raraku, plusieurs statues achevées et prêtes à descendre vers la plaine.*
4. *Assise de maison-pirogue placée au pied des grandes statues. On peut encore remarquer, outre les pierres de base, une sorte de plate-forme de dalles sur laquelle les Pascuans venaient travailler et rêver.*
5. *Immobiles depuis des siècles, ces profils insolites veillent encore sur le grand silence qui s'est imposé sur le « Nombril du Monde ». Ils sont et demeurent l'image d'une autre vision du Cosmos.*
6. *Calotte-chignon de pierre rouge qui autrefois coiffait le crâne des statues. (Dimensions : deux mètres de large, un mètre cinquante de haut.)*
7. *La plus célèbre muraille de l'île. Elle constitue le mur extérieur de l'Ahu-Vinapu. Il faut remarquer dans cet art cyclopéen non seulement la jointure parfaite des éléments, mais aussi la forme légèrement convexe des dalles qui rappellent étrangement la construction des murs de Tihuanaco,*











## CHAPITRE II

### LA TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ILE DU SILENCE

Tragique île du centre du monde dont il nous faut brièvement retracer l'histoire avant de pouvoir pénétrer dans son fabuleux passé.

Bien que le flibustier Davis eût signalé, en 1686, une terre sous cette latitude, ce n'est qu'en 1722 que Roggeveen, commandant une flotte de trois vaisseaux, découvrit cette île qu'il baptisa « Pâques » en hommage au jour saint qui précéda celui de la découverte.

Le premier jour, un seul se risqua à bord — il reçut des présents, ce qui décida un grand nombre d'autres indigènes à monter à bord des vaisseaux.

D'après les Hollandais, quelques larcins furent commis. L'après-midi, les Hollandais débarquèrent une compagnie, et soudain jaillit le cri qui allait marquer l'histoire tragique de l'île de Pâques :

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

— Tirez, c'est le moment !

Plusieurs indigènes tombèrent, dont le premier qui s'était aventuré à bord.

Comme partout, le sang allait marquer les premiers pas de la civilisation de l'orgueil.

Avant de repartir, les Hollandais avaient quand même pu entrevoir les géants de pierre qu'ils prirent du reste pour de l'argile — c'est dire assez le peu d'intérêt porté par ces hommes à toute connaissance.

Le document de Roggween, qui aurait pu avoir la plus grande importance, est pauvre dans la mesure où nous ne savons même pas si, à cette époque, certaines statues étaient déjà renversées.

En 1769, il est probable que le Français de Surville, de la compagnie de Pondichéry, commandant le *Saint-Jean-Baptiste*, toucha cette île qu'il signale située par 27° 30' de latitude Sud.

Malheureusement, nous n'avons pas eu connaissance de document relatif à ce voyage.

En 1770, le vice-roi du Pérou, don Manuel de Amat y de Jumyent, craignant l'établissement des Français dans cette île, envoya un navire de guerre commandé par Phelipe Gonzalès de Haedo et une frégate afin de prendre possession de l'île.

En procession solennelle, trois croix furent plantées sur les monticules du plateau de Poiké. Un acte de possession dûment établi fut contresigné par les indigènes qui ne savaient évidemment pas écrire, mais, détail intéressant, un indigène signa d'une lettre rongo-rongo — figurant un oiseau<sup>1</sup>. Ce détail est important car il laisse à penser qu'à cette date, l'écriture des tablettes était encore florissante.

---

1. Caractère de l'écriture idéographique de l'île de Pâques,

## TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ÎLE DU SILENCE

Un des officiers écrivit un récit de son séjour dont je n'ai, malheureusement, pu avoir connaissance.

En 1771 et 1772, deux autres expéditions envoyées par le vice-roi du Pérou, permirent de relever une carte détaillée de l'île qui fut appelée San-Carlos.

Il semble que ces expéditions successives furent menées avec soin et respect et que les détails obtenus, si nous les possédions, seraient du plus haut intérêt.

Deux ans plus tard, les indigènes accueillirent avec grands transports et audace, le capitaine Cook. De nouveau, à cause de larcins commis par les indigènes, la poudre parla.

Cook signale un fait intéressant ; il vit de nombreuses statues debout ou renversées, ce qui nous donne déjà une date précise quant à la décadence de l'art et de la religion de l'île.

En 1786, le comte de la Pérouse, qui dirigeait l'expédition Française, s'arrêta vingt-quatre heures en rade de l'île, mais, grâce à son esprit empreint de la finesse du XVIII<sup>e</sup> siècle, ses rapports avec les indigènes demeurèrent cordiaux et, malgré de nombreux larcins, aucun coup de feu ne fut tiré. En vrai Français, cet homme cultivé estimait que le vol d'un chapeau de marin ne pouvait motiver la mort d'un naturel, mais son jardinier distribua graines et plantes, chèvres et volailles.

Délicatesse de la mémoire, près de deux cents ans après son passage, les indigènes se souviennent de son nom, qu'ils ont donné à la baie face à laquelle il ancrâ.

En 1804, visite du navire russe *Neva*.

En 1805, les crimes allaient recommencer.

Le capitaine du schooner américain, *le Nancy*, de New London, parvint à l'île de Pâques pour capturer de la main-d'œuvre pour la chasse aux phoques. Après d'infâmes exactions, il réussit à enlever douze hommes



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

et dix femmes, les dix malheureuses étant réservées à de curieux usages. Après trois jours de mer, les captifs enchaînés furent libérés sur le pont. Dans la seconde, tous se jetèrent à l'eau pour rejoindre leur île. Le capitaine fit empanner le schooner et mettre les embarcations à l'eau pour repêcher les captifs, mais dès que les canots arrivèrent à leur proximité, les prisonniers plongèrent, se dérochant ainsi.

De guerre lasse, il les abandonna. Cet assassin note que les uns prirent la direction du nord, d'autres celle de l'île de Pâques. On ne peut que songer à la mort tragique de ces malheureux.

L'avertissement était lourd de conséquences pour le peuple du Nombril du Monde.

En 1806, le break hawaïen *Kaakou-Manou* ne put même pas débarquer, à cause de cette agression récente.

D'autres navires suivirent, en 1808 et 1809.

En 1811, nouvelle et tragique escale du navire baleinier américain *Pindos*. Les embarcations envoyées à terre avaient pour but de ramener de l'eau, des légumes frais et des femmes. Elles revinrent avec autant de jeunes filles qu'il y avait de marins. Après une nuit où les marins se montrèrent à la hauteur de leur vulgarité, les malheureuses furent réembarquées et forcées de se jeter à l'eau à proximité de la terre. Les marins restèrent dans les embarcations, s'esclaffant de voir ces malheureuses nager d'une main, tenant de l'autre le malheureux présent d'une nuit dont elles garderaient pour toujours le germe de mort.

C'est alors que Waden, lieutenant en second, prit son fusil et tira dans le groupe des malheureuses.

L'équipage applaudit l'excellent tireur. On ne peut que frémir de rage devant l'attitude de pareil assassin.

1816, passage du navire russe le *Rurick* — à bord

duquel se trouvait le grand poète romantique allemand, d'origine française, von Chamisso.

Devant l'attitude extrêmement nerveuse des indigènes, l'amiral Otto von Kotzebue donna ordre de réembarquer.

Il est regrettable que le peintre Choris qui se trouvait à bord n'ait pu débarquer pour nous laisser quelques documents qui eussent été très précieux.

Les années passèrent, les navires se succédèrent.

Étrange coïncidence, en 1862, le voilier français *le Cassini*, commandé par le capitaine Lejeune, fait escale et, à son retour à Valparaíso, décide les révérends pères de Picpus à évangéliser l'île de Pâques.

Et quelques mois après c'est le plus grand drame.

Le 12 décembre 1862, une flottille de six navires péruviens arriva dans la baie d'Hangaroa. Leur but : capturer les hommes pour les emmener en esclavage dans les mines de guano, alors florissantes, au large du Pérou.

Ces mêmes bateaux négriers venaient de tenter un raid sur l'archipel de Tuamotu mais avaient été pourchassés par le stationnaire français qui avait réussi à capturer l'un des bâtiments.

Après avoir attiré la population par le déploiement d'un lot de pacotilles, le commandant Aiguire déclencha le massacre. Quatre-vingts de ses bandits, sous la menace des fusils, encerclèrent les pauvres indigènes qui, ne pouvant résister avec leurs lances de bois et d'obsidienne, furent capturés au nombre d'environ un millier. Parmi ceux-ci se trouvaient tous les derniers savants de l'île et le roi Maurata et sa famille.

Encore de nos jours les indigènes se souviennent de ce massacre et racontent les lamentations des captifs ligotés comme des animaux, les râles des femmes et des enfants abattus, la fuite éperdue des survivants

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

vers le Rano-kao où leurs poursuivants les abattirent. La haine contre les Péruviens est restée telle, que, encore récemment, un Péruvien qui était venu visiter l'île avec l'annuel navire chilien, fut obligé de se rembarquer sous la menace de la population.

Par la faute de cette poignée d'assassins, toute la tradition orale de Matakiterani allait mourir, laissant à l'avenir l'inquiétude d'une recherche fragile.

Quelques jours plus tard, la flottille avec son chargement de douleurs, cingla vers la petite île de Rapa afin de renouveler son exploit. L'île se défendit vaillamment et les indigènes arrivèrent à capturer un navire qui fut ramené à Tahiti où l'équipage fut jugé et emprisonné par le procureur impérial Lavigerie.

Alerté par ces faits, le gouvernement français, sous l'impulsion de Mgr Tepano Jaussens, évêque de Tahiti, demanda à M. de Lesseps, consul de France à Lima, d'intervenir auprès du gouvernement Péruvien. De son côté, l'Angleterre protestait et, à Valparaíso, M. Eugène Eyraud, qui devint plus tard l'apôtre des Pascuans, ameutait l'opinion publique et s'offrait à recueillir les survivants des bagnes.

Hélas ! à cause de la lenteur des communications, lorsque le gouvernement péruvien ordonna la libération de ces malheureux esclaves cantonnés sur les îles Chinchos, plus de quatre-vingts pour cent de ceux-ci étaient déjà morts de sévices, de privations ou de maladies.

La centaine de survivants fut tragiquement rapatriée sans contrôle sanitaire et mourut de la variole en cours de route.

Sur mille captifs, quinze seulement retrouvèrent leur île pour y semer ce germe de mort.

Décimée par la variole, plus de la moitié de la popula-

## TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ÎLE DU SILENCE

tion survivante de l'île mourut en quelques mois, transformant cette terre en un charnier indescriptible ; et, séjournant dix ans plus tard, Pierre Loti pouvait écrire : « les sentiers sont remplis d'ossements et des squelettes entiers apparaissent encore, couchés dans l'herbe ».

Sur cinq mille habitants que comptait l'île, il ne resta qu'environ six cents survivants.

En mai 1863, la goélette *Favorite* rapatria six indigènes et conduisit dans l'île le frère Eugène Eyraud.

Avec un courage et une délicatesse admirables, ce frère acquit les malheureux survivants à la religion du Christ.

Ce petit peuple qui avait tant souffert et qui venait de perdre ses derniers témoins de la religion ancestrale, embrassa rapidement cette nouvelle religion qui, par la voix du frère Eyraud, apportait un peu de douceur et de bonté.

D'autres missionnaires se succédèrent pour soutenir l'œuvre solitaire du frère Eyraud qui mourut le 14 août 1868 après avoir baptisé toute l'île.

En novembre 1868, le navire *la Topaze* vint enlever pour le British Museum la remarquable statue appelée *La Briseuse de vagues*.

Le même mois, le père Zumböhm arriva à l'île de Pâques amenant des animaux domestiques et des plantes pouvant être acclimatées.

La même année, arrivée du capitaine Dutrou-Bornier qui s'installa pour faire de l'élevage.

1870, arrivée de la corvette chilienne *O. Higgins* qui vient établir une carte détaillée de l'île et étudier les coutumes des Pascuans.

L'année voit de nouveau l'île de Pâques sombrer dans l'anarchie. Une terrible animosité était née entre Dutrou-Bornier et le frère Roussel. Des coups de feu furent

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

échangés, des cases pillées, il y eut des blessés et des morts. Devant cet état de fait, la mission catholique décida d'évacuer l'île et ses ressortissants, et de partir pour Mangareva. Une partie de la population suivit le Père, l'autre, environ trois cents personnes, se laissa embaucher par Brander, ex-associé de Dutrou-Bornier, qui les emmena à Tahiti.

De force, cent onze indigènes restèrent sur l'île avec Dutrou-Bornier qui fut rapidement assassiné.

En 1871, visite scientifique du navire russe le *Vitias* qui, devant l'abandon de l'île, rejoint Tahiti et les Pascuans réfugiés et reçoit de Mgr Jaussen le présent d'une fameuse tablette.

En 1872, arrivée de la corvette française *la Flore* ayant à son bord le grand écrivain français Pierre Loti qui s'intéressa vivement aux coutumes des survivants.

L'extraordinaire lucidité et la sensibilité de Loti lui ont permis d'écrire un texte d'une telle lumière qu'il reste pour moi le document le plus merveilleux jamais écrit sur le Nombriil du Monde.

Durant son passage à l'île de Pâques, Loti en profita pour emmener une tête colossale qui repose maintenant au Musée de l'Homme à Paris.

1875, deuxième voyage du navire chilien *O. Higgins*.

1877, un extraordinaire Français, M. Adolphe Pinart, vient poursuivre des études à l'île de Pâques. Comme Loti, il récolte de nombreux objets qui feront l'orgueil des musées.

Il écrit un remarquable récit fort détaillé de son voyage.

En 1879, un demi-Tahitien, issu de la famille royale, vient s'installer dans l'île afin de gérer les biens Dutrou-Bornier. Venu avec une équipe de Tahitiens, il resta vingt ans dans l'île et sut, par son esprit de douceur

## TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ÎLE DU SILENCE

et de compréhension, se faire aimer par la population qui retrouvait en lui l'âme polynésienne.

Il introduisit dans l'île le langage et l'amour passionné de Tahiti.

1882, passage du navire allemand *Hyaena*, ayant à son bord deux chercheurs qui font d'intéressants relevés des maisons d'Orongo et rapportent de nombreux objets pour les musées allemands.

1886, à bord du *Mohican*, l'Américain Thomson, qui travaille pour le musée de Washington. Il publie un livre très documenté et rapporte, pour le musée, une statue intacte et des dalles de pierre peinte.

Septembre 1888, le commandant chilien don Policarpo Toro vient brusquement prendre possession de l'île pour son pays qui, avec grande désinvolture, cède rapidement l'exploitation de la terre à la compagnie anglaise Williamson et Balfour.

Ainsi, jusqu'à ce jour, l'île de Pâques ne devait plus appartenir aux hommes, mais aux moutons dont l'élevage intensif ravagea la terre et la maigre végétation subsistante.

Les indigènes furent parqués dans le village d'Hanga-Roa, qui fut ceinturé de barbelés dans lesquels s'ouvraient deux portes qui ne pouvaient être franchies qu'avec l'autorisation du chef militaire chilien. A 6 heures du soir, les portes étaient cadénassées, aucun homme ne devant circuler de nuit dans l'île, sauf autorisation exceptionnelle.

47 000 moutons, environ 1 000 chevaux, 1 000 bovidés, une cinquantaine de Chiliens militaires et, en 1964, 1 000 survivants Pascuans vivant dans la plus incroyable misère et le manque de liberté !

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

En 1914, les autorités de l'île décident que tout vol de mouton sera sanctionné par cinquante journées de travail forcé.

La révolte éclate, dirigée par la prêtresse Anata. La même année aussi, six croiseurs allemands relâchent en toute quiétude, et cela après avoir bombardé sans motif la population civile de Tahiti.

En 1915, une femme extraordinaire, Miss S. Routledge, réalise une remarquable mission ethnographique et ses documents demeurent d'une importance capitale.

A la suite de quoi, plusieurs missions scientifiques séjournèrent à l'île de Pâques. La plus remarquable fut la mission franco-belge en 1934. Elle était dirigée par le grand et regretté savant Alfred Métraux qui, humainement, ne put s'empêcher d'écrire ce terrible constat de carence que nous ne pouvons hélas ! que confirmer :

« Il règne sur l'île une telle misère que l'on ne saurait parler de transition d'un état primitif à notre civilisation. L'île de Pâques négligée par les Chiliens, ou désastreuse-ment influencée par les éléments qu'on y envoie, n'est pas tombée en décadence, elle a simplement pourri au milieu d'une misère sans issue. »

Ce long calvaire subi par les hommes de l'île de Pâques nous aida, pendant ces durs mois de recherche, à comprendre la délicate mentalité de la population, parfois sa peur infantile, mais surtout nous permit, à ma femme, à mes compagnons et à moi-même, d'aimer follement ces gens qui nous donnèrent leur pauvre maison, leur cœur et, face au racisme, nous apportèrent l'espoir. Que les Chiliens qui liront ce livre sachent que nous n'attaquons pas leur pays qui a donné au monde des hommes comme Vicente Huidobro, Pablo Neruda,

## TRAGIQUE HISTOIRE DE L'ÎLE DU SILENCE

Lucho Caserès... mais que nous leur demandons de comprendre qu'il s'agit bien ici d'un certain *honneur*.

\* \* \*

Notre vie allait s'organiser avec les indigènes. Acceptant l'hospitalité de leurs cases, nous devions aussi accepter de tout partager, car, vu leur dénuement, il nous était impossible de nous retrancher sur nous-mêmes. Nous ne pouvons accepter l'opinion courante des voyageurs de passage qui se complaisent à dire que cette malheureuse population ne pense qu'à voler.

Que feriez-vous si vous étiez dans une pareille situation ?

Personnellement, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de l'attitude de la population qui n'a peut-être qu'un seul défaut, celui de n'avoir reçu aucune éducation de la part de ceux qui prirent la responsabilité de cette île.

Que les autorités de l'île qui se permettent d'exiger une journée de travail obligatoire par semaine, de ne pas donner d'identité ni de passeport aux malheureux Pascuans, de leur interdire de quitter leur île, de les vexer à tout propos, ne s'imaginent pas que, nous aussi, avons, à coups de privations, accepté la loi du silence.

Vous êtes coupables de la chose la plus grave au monde, vous n'avez pas respecté la dignité et la liberté de ceux que vous appelez « Indiens » et qui sont les enfants de ceux qui nous légèrent le trésor artistique des statues géantes et qui moururent de la variole des autres.

Vous inquiétez les indigènes, vous nous avez inquiétés lors de notre travail scientifique et pourtant, vous



## *FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES*

devriez ne jamais oublier, vous qui avez payé votre indépendance, que le sang des conquistadores est une tare. Vous avez donné à ma femme, de la race noble des Polynésiens, le plus néfaste visage de ce que, nous, Blancs, essayons de sauver.

Le lever du jour, le soleil enrichissant l'ombre des statues géantes, le vent résonnant jusque dans le fond des cavernes nous permettent d'entrer libre dans ce monde de l'île où tant de choses insolites nous furent données par ceux dont nous parlions la langue.

La plus grande partie de nos recherches, nous les devons à ma femme qui, inlassablement penchée sur la vie et le souffle à peine audible des vieillards, recueille les textes qui inquiéteront ceux qui enquêtent, sous l'œil vigilant du traducteur que les autorités lui auront fortement conseillé étant donné sa morale, son patriotisme et sa fidélité religieuse.

Notre travail allait être partagé en deux parties. Ma femme devait rester à Hanga-Roa où se trouve parquée toute la population, et poursuivre ses enquêtes linguistiques et ethnologiques avec un maximum d'efficacité. Elle devait, en outre, veiller au ravitaillement qu'il lui fallait, une fois par semaine, nous faire parvenir à notre camp de base.

Mon ami anglais Bob Terry, trois Pascuans et moi-même devons poursuivre nos recherches sur l'ensemble de l'île, et plus spécialement établir deux camps de base, l'un durant un mois à Anakena, l'autre durant quatre mois près de notre chantier de fouilles de Rano-Raraku.

### CHAPITRE III

## A L'AVENTURE DE LA TERRE MORTE

Regardez la carte de l'île, elle est simple et belle, un triangle de lave de 24, 18 et 16 km de longueur — 19 000 hectares de landes dévorés par le vent et les moutons, trois volcans éteints signalant aux angles les hauts lieux de l'île.

Au centre, le grand désert du vent où les hommes n'habitèrent que spasmodiquement. Tout autour, dans les éboulements, les ouvertures de grottes, parmi les statues effondrées, les plates-formes de pierre, les allées dallées s'introduisant dans les vagues, les jardins en profondeur, les pétroglyphes, les maisons de pierre, l'odeur du passage de la vie. Comme partout, les Polynésiens vécurent ici au voisinage de la mer.

La première certitude que nous ayons est que l'île « Matakiterani » fut peuplée il y a environ six cents ans par des Polynésiens dont nous devons rechercher l'ori-

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

gine. Toutes les données archéologiques et ethnologiques concordent, ainsi que les travaux remarquables de Miss Routledge et d'Alfred Métraux.

Ce soir, dans le campement que nous avons établi au pied du Moai<sup>1</sup> que releva l'expédition norvégienne de 1956, nous écouterons la parole ; là-bas, à l'autre bout de l'île, ma femme recueillera la même légende du vieux lépreux Gabriel Veriveri, dont seul je cite le nom dans ce livre, car sans pieds, sans mains, le visage figé par le mal, abandonné, il ne risque plus que la mort lente, ses pauvres yeux tournés vers la terre d'Hiva dont il aura rêvé toute sa vie. Vos yeux embués que ma femme n'oubliera jamais lorsque vous parliez du monde soi-disant païen. Est-ce bien vous qui, un soir, lorsque nous regardions les étoiles, m'avez parlé, et j'en eus peur, de ces hommes de l'au-delà qui ont le corps zébré de veines apparentes et dont la tradition porte connaissance ?

Voilà tout le problème. Veriveri, vous allez mourir lépreux à l'île de Pâques comme j'ai vu mourir les Pygmées oubliés. On ne vous croira pas parce que vous avez une couleur de peau que les civilisés copient à grands frais une fois par an — on ne vous croira pas parce que vous ne parlez pas la même langue — vous parlez doucement. Veriveri, il est grave d'écrire, car lorsque vous me parliez, vous regardiez mes yeux et je savais votre vérité. Lorsque les initiés de Mata Kiterani parlaient autrefois, les hommes devaient écouter le silence. Nous, les Blancs, nous écrivons des *digest's* sans avoir digéré le moindrement l'histoire de notre origine, et je ne sais pas d'où je viens.

Votre île porte deux noms étranges : Matakiterani

---

1. Nom pascuan, signifiant : statue de pierre.

## A L'AVENTURE DE LA TERRE MORTE

et Te Pito No Te Henua — d'où viennent-ils ?

Mon pays s'appelle la France, cet autre Chili, d'autres U.S.A. et U.R.S.S. comme des lettres de téléphone. Le nom est une lumière que ne prononcent bien que ceux qui sont amoureux et je vous sais follement amoureux de la terre, des vagues et des étoiles.

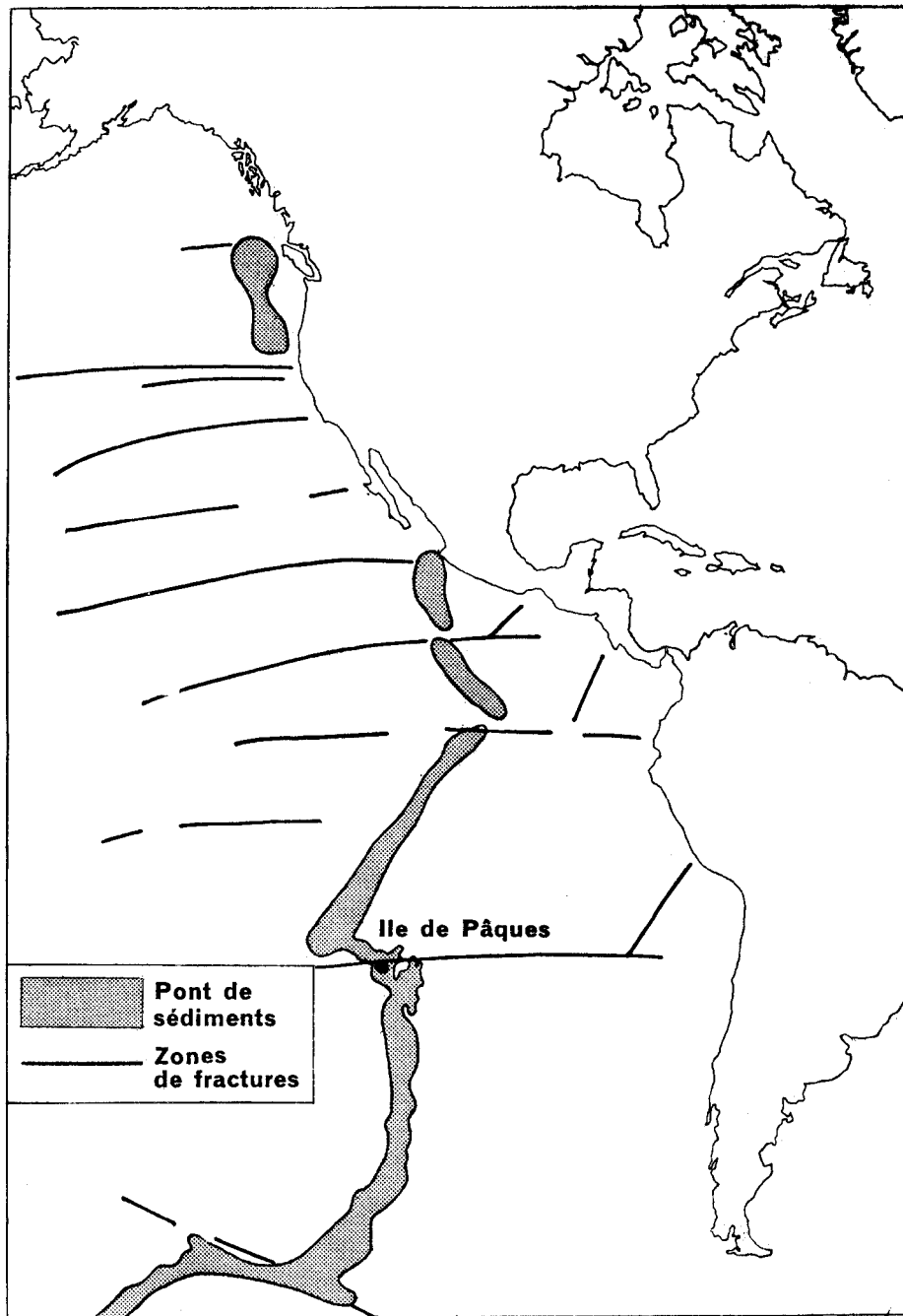
« Sur deux pirogues, le roi Hotu-Matua vint à l'île de Pâques. Il débarqua à Hanga-Rau mais il donna à cette baie le nom d'Anakena car c'était le mois de juillet. » Or, étrange coïncidence, la seule possibilité de saisir des vents amenant de Polynésie à l'île de Pâques, est de voyager en juillet et août. Ce détail infime est un premier point important concernant la tradition. Pourquoi ce roi polynésien vint-il se réfugier sur cette terre déserte ? Est-ce à la suite d'une de ces guerres intestines, dont l'histoire est truffée ? La tradition dit ceci :

« Le pays du roi Hotu Matua s'appelait Maori sur le continent d'Hiva. Le lieu où il vivait s'appelait Marae-Rena... Le roi vit que la terre s'enfonçait lentement dans la mer. Le roi réunit alors ses gens, hommes, femmes, enfants et vieillards et les répartit sur deux grandes pirogues. Le roi vit que le cataclysme approchait et, lorsque ses deux embarcations atteignirent l'horizon, il s'aperçut que la terre avait complètement sombré, à l'exception d'une petite partie nommée Maori. »

La tradition est nette, il y eut cataclysme, et il semble bien que ce continent se situait dans l'immense *hinterland* qui, au nord-ouest de l'île de Pâques, rejoint l'archipel des Tuamotu.

Une autre légende transmise par A'ure Auviri Porotu, dernier savant de l'île, parle ainsi :

« La terre de l'île de Pâques était une terre beaucoup



Cette carte peut expliquer le cataclysme  
qui effondra le continent d'Hiva et dont parle la tradition.

## A L'AVENTURE DE LA TERRE MORTE

plus grande, mais, à cause des fautes commises par ses habitants, Uoke la fit basculer et la brisa avec un levier... »

Ici aussi il y eut cataclysme.

Plus important, la tradition dit que Sala-y-Gomez, îlot situé à quelque 100 milles de l'île de Pâques, faisait autrefois partie de cette terre et son nom, *Motu Motiro Hiva*, signifie : îlot à proximité d'Hiva.

Trois indices signalent ce cataclysme. Or, la géologie admise ne reconnaît pas l'existence d'un vaste bouleversement dans cette partie du globe, tout au moins aux époques humaines.

Et pourtant, deux nouvelles informations rendent plausible cette possibilité d'un effondrement de continent.

Lorsque le sous-marin *Nautilus*, de l'U.S. Navy, effectua son tour du monde, il signala, à proximité de l'île de Pâques, l'existence d'un pic sous-marin extrêmement élevé et encore non identifié. D'autre part, au cours des récents travaux effectués par le professeur H. W. Ménard pour l'*Institute of Marine Resources* et l'université de Californie, celui-ci, non seulement signale au voisinage de l'île de Pâques une des plus importantes zones de fracture, du reste parallèle à celle de l'archipel des Marquises, mais la découverte d'un énorme pont ou crête de sédiments.

La tradition, outre qu'elle garde la mémoire de ces bouleversements, dit que le roi Hotu-Matua vint du couchant. Or, à l'île de Pâques, il existe sur l'Ahu A.Tiu, sept statues levées, qui, seules sur l'île, regardent la mer et plus exactement le couchant. Leur position exacte situerait cette zone de cataclysme comme étant comprise entre l'archipel des Marquises et celui des Gambier.

Il nous semble probable que, lors d'un de ces mou-

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

vements plutoniens, encore si fréquents dans cette zone, Cordillère des Andes-Nouvelles Hébrides, un archipel — je n'ose dire un continent — se soit effondré ou modifié.

Suivant les conclusions du professeur A. Métraux, il paraît possible, pour certaines raisons, à savoir la linguistique, l'usage du mot *Hiva* et de nombreuses concordances ethnologiques, que les hommes du roi Hotu-Motua émigrèrent de cette zone des Marquises, et cela vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, en nous fondant sur les généalogies que nous avons recueillies.

Ce peuplement n'exclut en rien la possibilité d'autres contacts à des époques bien antérieures et dont nous reparlerons.

La tradition dit que Hotu-Matua prit la décision de quitter sa terre ancestrale aux premiers signes de tremblements de terre, mais qu'il envoya auparavant sept explorateurs, tous fils de roi, à la recherche de ce Nombril du Monde dont la situation lui avait été révélée par le songe de Haumaka.

Cela nous incite à penser que, s'il y avait eu effondrement de continent, il eut lieu bien antérieurement puisque l'île de Pâques était déjà solitaire à l'époque d'Hotu-Matua et qu'il l'atteignit après un long périple en pirogue.

Il est néanmoins étrange que si un tel cataclysme se produisit, les légendes des îles Marquises n'en aient pas gardé le souvenir en termes précis. Or, je n'en ai pas connaissance si ce n'est dans une légende de Mangareva.

Et pourtant, il me semble impossible que les hommes d'Hotu-Matua aient à tel point faussé la tradition.

Tout porte à croire que le cataclysme fut limité à certains archipels, ce qui n'exclut pas que, dans la mentalité des hommes des îles, celui-ci prît une importance capitale.

## A L'AVENTURE DE LA TERRE MORTE

Comme dans toute l'histoire des îles du Pacifique, l'origine du peuplement reste trouble et sujette à de multiples interprétations. Il est certain que d'autres hommes parvinrent à l'île de Pâques avant Hotu-Matua et nous en avons l'indication précise. Les sept explorateurs du roi Hotu-Matua disent qu'avant de partir ils ne connaissaient pas l'origine de Ngata-Vake et de Te Ohiro qui vinrent les premiers à l'île de Pâques. D'après les informations transmises au vieux Veriveri par Hanga A Tuakava A Oviri, « des hommes très grands, mais pas des géants, vivaient sur l'île bien avant l'arrivée de Hotu-Matua ».

Ce sont les seuls documents que nous possédions à l'heure actuelle, mais il est bien certain que cette éventualité ne fait que renforcer le mystère de Mata Kiterani.

Nous devons suivre de très près les documents que la tradition nous a transmis et nous savons l'histoire des sept explorateurs et la légende de Haumaka.



#### CHAPITRE IV

### LA LÉGENDE DES SEPT EXPLORATEURS

« Un homme nommé Hau-Maka, rêva et son esprit se rendit à Matakiterani. Il aborda d'abord les trois îlots qui se trouvent au pied du volcan Rano Kao et qu'il nomma « Les fils de Te Taanga » — neveux de Hau-Maka à Hiva.

« L'esprit de celui-ci parcourut le cratère du volcan Rano Kao et le nomma « Le trou obscur de Haumaka ».

« Puis il partit reconnaître l'île, à la recherche d'une baie où le roi Hotu-Matua pourrait débarquer.

« Durant sa marche vers le plateau de Poiké, à l'extrémité de l'île, il rencontra des plants de Kohé, il en cassa une pousse.

« Ensuite, après avoir parcouru toutes les baies de l'île, il s'arrêta à Anakena et voyant le sable si beau s'écria : « Ici se trouve l'emplacement, et la grande baie où le roi Hotu-Matua viendra vivre. »

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

« Il retourna ensuite à Hiva et s'exclama :

« Il existe une île, dans la direction du soleil levant et  
« vous irez y vivre avec le roi Hotu-Matua. »

« Sept fils de roi, tous initiés, partirent alors explorer  
l'île et préparer l'arrivée du roi. Ils se nommaient :

« Ira, Raparena, Ku'uku'u A'Huatava, Rinirini  
A'Huatava, Nonoma A'Huatava, Uure A'Huatava,  
Makoi Rinirini A'Huatava.

« Ils vinrent de Hiva sur une seule embarcation et,  
suivant les indications d'Haumaka, longèrent les trois  
îlots et abordèrent à Vinapu. Ensuite, ils grimpèrent sur  
le volcan et s'écrièrent : « Voilà le sombre trou de Hau-  
Maka ! » Puis ils se mirent à planter des ignames qu'ils  
avaient amenées avec eux. Ku'uku'u les planta.

« Puis ils se dirigèrent vers la côte Est et rencontrèrent,  
en chemin, le plant de Kohe cassé par les pieds de Hau-  
Maka.

« Ayant parcouru la falaise de Poiké, ils longèrent la  
côte Nord, cherchant une baie possédant un peu de  
sable, afin que les pirogues du roi puissent s'échouer.

« Mais toutes les baies apparaissaient impossibles au  
débarquement. Ensuite, ils allèrent pêcher à Anakena.  
Alors, ils s'écrièrent : « Ici sera la plage où débarquera  
le roi Hotu-Matua ». Ne trouvant pas de feu, deux des  
explorateurs allèrent en chercher à bord de leur pirogue.

« Ils ramenèrent du bois de *makoi*, firent le feu, chauffèrent les pierres volcaniques et cuisinèrent leurs poissons.

« Pendant qu'ils mangeaient, ils aperçurent une tortue  
qui montait sur la plage. C'était une tortue-esprit.  
Lorsque celle-ci s'aperçut que les sept explorateurs  
venaient pour la saisir, elle essaya de regagner la mer  
et se réfugia sur un rocher de la plage appelé Hiro-Moko.

« Ira, le premier, essaya de s'en saisir, de la retourner.  
Tous essayèrent et aucun ne put s'en emparer. Ils deman-

## LA LÉGENDE DES SEPT EXPLORATEURS

dèrent alors à Ku'uku'u, le dernier, d'essayer. Lorsqu'il tenta de s'en saisir, la tortue lui lança un violent coup de nageoire qui le laissa comme mort. Les six compagnons se rirent de voir Ku'uku'u dans cet état et l'amenèrent dans une grotte, pendant que la tortue s'en retournait à Hiva.

« Ku'uku'u dit à ses compagnons : « Ne m'abandonnez pas ! » Ils répondirent : « Nous veillons sur toi » et se mirent à construire six monticules de pierres auxquels ils dirent : « Quand Ku'uku'u nous appellera, répondez « à notre place — Nous sommes là ! »

« Ainsi ils partirent vers Hanga-Roa, laissant seul le malheureux Ku'uku'u.

« Celui-ci appela « Etes-vous là ? » et les monticules de pierres répondirent : « Nous sommes là. » Il appela ainsi plusieurs fois, puis il mourut.

« Ira et Raparena se tenaient sur les rochers d'Hanga-Roa contemplant les vagues qui se brisaient. Ira dit à Raparena : « Ruhi est à droite — Pu à gauche, un collier de perles autour du cou du Moai Hina Riru. Un autre est à Te-Pei en notre terre d'Hiva. »

« De la baie d'Hanga-Roa, ils montèrent sur le volcan Rano-Kau et allèrent voir leurs plantations d'ignames à Orongo. De mauvaises plantes avaient poussé. Ils les arrachèrent et s'écrièrent : « Cette terre est mauvaise ! »

« Ils bâtirent une case pour dormir.

« Makoi dit à Rinirini :

« Tiens-toi éveillé lorsque je demanderai à Ira et à Raparena de répéter ce qu'ils ont dit sur les rochers d'Hanga-Roa, car tu devras rester ici seul, lorsque nous retournerons à Hiva. »

Quand la nuit fut venue, Makoi demanda à Ira et à Raparena :

« De quoi parliez-vous à Hanga-Roa ? »

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Raparena répondit :

« Que veux-tu savoir ? »

« Makoi dit :

« Parce que je veux le savoir. »

« Ira acquiesça et demanda si Rinirini dormait. Makoi lui donna un coup de pied et Rinirini fit semblant de dormir.

« Alors Ira dit :

« Ruhi à droite, Pu à gauche, un collier de perles autour du cou du Moaï Hinariru. »

« Rinirini entendit et se réjouit, car il pourrait dérober une perle et la montrer à ceux qui viendraient vivre avec lui dans cette île. »

De cette extraordinaire légende, plusieurs détails sont remarquables. Outre que ces sept explorateurs amenèrent du feu et du bois de *makoi* sur leur pirogue, quatre faits me paraissent importants :

1<sup>o</sup> Ces hommes avaient connaissance, dans leur patrie d'Hiva, de la construction des statues de pierre.

« Un collier de perles autour du cou » nous donne une indication précieuse, les perles ne se trouvant que dans les lagunes du Tuamotu ou de l'archipel des Gambier.

2<sup>o</sup> Cinq de ces hommes retournèrent à Hiva.

3<sup>o</sup> Ils apportèrent l'igname.

4<sup>o</sup> Nous savons aussi, par la précision des lieux, que je n'ai pas tous transcrits ici, que l'île de Pâques avait la même topographie qu'à l'heure actuelle.

En outre, le récit nous confirme la pauvreté de la végétation alors existante.

## CHAPITRE V

### L'ARRIVÉE DU ROI HOTU-MATUA

Nous sommes aussi très bien renseignés sur l'arrivée et l'installation du roi Hotu-Matua. La légende dit :

« Un jour les deux embarcations du roi Hotu-Matua apparurent en vue des trois îlots appelés Motu Iti, Motu Nui, Motu Kaokao.

« Rinirini, qui était resté seul sur l'île et qui veillait à Orongo, les aperçut et, à l'appel du roi qui s'écria : « Comment est cette terre ? » il répondit : « C'est une « mauvaise terre, des herbes recouvrent les ignames. »

« Le roi s'écria alors :

« Notre terre aussi est mauvaise, il y a aussi de la misère, la marée haute détruira tout. »

« Puis les deux embarcations se séparèrent — celle d'Hotu-Matua fit le tour de l'île par l'Est, celle de la reine Ava-Reipua par l'Ouest. Elles se rencontrèrent à l'entrée de la baie d'Anakena et chacune des pirogues se dirigea vers les deux points rocheux qui la limitent.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

« Le roi se rendit à la pointe Hiro-Moko, la reine aborda la pointe appelée Hanga Ohiro.

« A peine débarquée, la reine mit au monde une fille, alors que dans la pirogue d'Hotu-Matua naissait un fils de Vakai. »

Dans le voisinage immédiat de la baie se trouvent des grottes sèches et un point d'eau, ce qui devait rendre possible la vie de cette petite troupe qui n'excédait pas deux cents individus étant donné que les pirogues avaient environ 30 mètres de long. Immédiatement furent débarqués les plantes et les animaux. Nous en connaissons les variétés — des *taros*, des ignames, des bananes, du *ti*, des cannes à sucre, ainsi que des cocos, des plants de bois de santal — et probablement d'arbre à pain. Seuls les rats et les poules avaient survécu au voyage, mais il semble bien que les émigrants transportèrent aussi des porcs. Il est certain que tout cela suit une certaine logique, et que les sept explorateurs avaient préparé le terrain et les plantations, permettant ainsi aux émigrants de pouvoir survivre.

Il faut s'imaginer cette population arrivant exténuée après son extraordinaire périple, « ayant quitté un pays d'arbres et de chaleur », dit la tradition et découvrant cette terre déserte, battue par le vent froid.

Pour ces Polynésiens, deux éléments essentiels allaient disparaître — le coco, et l'arbre à pain, base essentielle de leur alimentation. Sous cette latitude, ces deux arbres ne peuvent en effet proliférer et seuls, deux cocotiers ont survécu, tout en devenant stériles. Seuls, les bananiers allaient résister bien à l'abri dans les jardins en profondeur dont nous reparlerons.

Si la grande majorité de l'île n'est qu'un énorme conglomérat de laves boursouflées, le peu de terre qui recouvre cette croûte est d'une excellente qualité et les

## L'ARRIVÉE DU ROI HOTU-MATUA

végétaux, comme le *kumara* (la patate douce), actuelle nourriture de base, y trouvent un terrain d'élection. Les plantations étaient faites à l'aide de pieux appelés, selon leur taille, *akauve* ou *oka* et qui servaient à ouvrir des trous plus ou moins profonds.

La grande difficulté pour l'île est de pouvoir obtenir et maintenir des arbres — en effet la profondeur de la terre végétale n'excédant pas 40 à 50 centimètres, les racines de ceux-ci doivent s'insinuer presque à l'horizontale.

Etant donné la violence des vents, les arbres devaient être protégés par un muret de pierres et l'on retrouve fréquemment ces *manavai* circulaires de 3 à 5 mètres, qui étaient construits à proximité des habitations.

Dans ces abris qui rappellent les murs de protection de l'Irlande, poussaient les variétés d'arbres suivantes qui ont tous ou presque, maintenant, disparu : Le *toro miro*, remarquable bois qui servait surtout à la sculpture, le *hau-hau*, dont la fibre servait à tresser les cordes et les filets de pêche, le *mahute* dont l'écorce servait à faire le tissu que nous appelons *tapa* en Polynésie, le *marikuru*, dont les fruits servaient à faire des colliers, le *naunau*, dont le fruit fut, pendant les disettes, la nourriture de base des habitants. Avec ce bois, les Pascuans confectonnaient du parfum et les enfants utilisaient les noix pour faire des toupies.

Enfin, le *makoi* est un bois au très beau grain qui servait à la sculpture. De cet arbre, comme du *mahute*, il ne reste que quelques misérables exemplaires.

Tous les premiers navigateurs notèrent la parfaite ordonnance des plantations, et Mecklenburg <sup>1</sup> écrivait lors de la découverte : « Tout y était planté, semé et

---

1. Ecrivain de bord de l'expédition de l'amiral Roggeween.

## *FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES*

labouré, les arpents étaient séparés les uns des autres avec beaucoup d'exactitude et les limites tirées au cordeau. »

Sur cette terre sans animaux, l'agriculture devait immédiatement prendre une place capitale et il est bien certain que le premier soin de Hotu-Matua fut de répartir la terre et de la limiter très exactement par de petites tours de pierres que l'on rencontre encore partout dans l'île.

Les hommes d'Hotu-Matua durent rivaliser de travail et de courage pour aménager ce dur pays et s'y habituer. Il est probable que l'habitat primitif fut ces grottes qui truffent le sol, et cela avant la construction des cases-bateaux dont on trouve encore les soubassements de pierre et qui sont une merveille d'adaptation aux vents violents.



## CHAPITRE VI

### PÈLERINAGE DANS LE TEMPS

Et là, ce soir, au pied de la plage rose d'Anakena, nous commençons notre long pèlerinage au-devant du passé de grandeur de ce qui fut le Nombriil du Monde.

Chaque jour, dès que notre troupe de chevaux quitte la plage après le bain matinal, nous entrons dans le domaine du silence. Partout c'est le témoignage de ce passé mort. Des ombres de cases dessinées sur le sol où s'insèrent, intactes, les merveilleuses pierres taillées sur lesquelles s'accrochait la charpente.

Devant l'entrée minuscule de ces cases en forme de bateau retourné, s'inscrit, parfait, un dallage de pierres en forme de demi-lune qui servait autrefois d'aire de repos.

D'où viennent-elles ces cases ? Est-ce le souvenir de ces premières pirogues retournées sur la terre inhospitalière ? Est-ce la survivance d'une technique ancestrale qui se retrouve aux îles Marquises ?

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

D'où vient ce monde primitif et si raffiné qui, dans l'ombre de ces cases couvertes de *totorā*<sup>1</sup> tressé et d'herbe rase, inventa la grande sculpture du silence ?

Nous le cherchons partout, dans ces couloirs de grottes, sur ces planchers de cavernes parsemés d'éclats d'obsidienne et de restes de nourriture ; nous le cherchons sur les pentes des volcans sur lesquelles s'élèvent, comme des tombes, les marques ancestrales des cultures dont il ne reste rien. Nous le cherchons sur les falaises presque inaccessibles tant elles sont rongées et sur lesquelles, pourtant, les hommes se réfugièrent dans les bouches ouvertes des grottes dévorant le soleil.

Ce Nombril du Monde apparaît parfois comme le refuge fascinant des diables, dont les marques obscures sont ici partout gravées. Chaque jour nous explorons une dizaine de grottes. Il y en a des centaines sur l'île.

Dans les galeries, nos lampes découvrent les visages de Make-Make, d'Akuaku. Certains possèdent encore les traces de cette merveilleuse peinture rouge feu dont les femmes paraient leur visage.

Ce qu'il y a d'inquiétant, ici, ce sont ces traces parcimonieuses et d'une rare violence. Matakiterani n'est pas morte, elle a été aveuglée par la brillance des mille soleils, d'une connaissance de par trop forte et que notre logique n'est pas près d'entrevoir.

Il y a ici « le nombril d'une connaissance » très grave, et le nombril n'est pas l'origine mais l'aboutissement.

Nous savons, ou plutôt nous sentons, terriblement fort, les frontières de prise de conscience qu'il nous est et sera impossible de franchir pendant ces mois d'attente.

---

1. Variété de jonc qui pousse dans les cratères des volcans de l'île.

## PÈLERINAGE DANS LE TEMPS

Il y a peut-être eu ici les chocs les plus violents, ceux qui dégagent les connexions d'un entendement si différent. Souvent, lorsque la nuit nous regardons le ciel avec mes amis indigènes, le nom de Uré Ti'oti'o Moana revient, et cela veut dire les aérolithes.

Il y en a trois ici, profondément enserrés dans la terre de l'île et les indigènes savent leur chute.

Il y a à peine dix ans, le dernier est tombé à l'horizon de l'île et la mer s'est enflée, ravageant la plage d'Anakena.

La trajectoire fut longue dans le ciel, de cela on parle ici, on dit même cette étrange légende, celle de Rani Topa, le ciel tombé :

« Du temps de Rokoroko He Tau est tombé le ciel.

Est tombé de là-haut sur la terre.

Les hommes s'exclamèrent « Est tombé le ciel du temps du roi Rokoroko He Tau.

Il prit — il attendit une certaine heure, le ciel retourna, il s'en alla, il resta là-haut.

Une nouvelle fois Tonga-Riki se donna un nom : Rani-Topa. »

Ces légendes sont parfois trop graves, et c'est pourquoi on n'ose les écrire.

« Il prit — il attendit — il s'en alla et resta là-haut. »

Peut-être que ces statues du volcan, de Matakiterani, « les yeux qui regardent le ciel », ont-elles été sculptées pour scruter l'affolement de ces nuits d'étoiles dont certaines laissent échapper ces corpuscules de brillance.

Et les yeux de ces figures du dieu Make-Make, ces yeux agrandis démesurément, ne sont-ils pas les yeux des hommes réfugiés dans les grottes ? Pourquoi refuser ces questions, après deux siècles d'une archéologie sans issue, sur le lambeau de terre ? Les statues, nous irons

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

vivre quatre mois dans leur ombre, et nous ferons avec elles un tout autre voyage que celui de les mesurer.

Chaque jour nous les découvrons ces statues — les *Autres*, d'un style différent et qui, le dos tourné à la mer, dominant les *Ahu*, ces grandes plates-formes de pierre, qui regardent la vie des villages. Celles-là, et celles-là seules, ont les yeux ouverts, car elles étaient incarnées sur les caveaux où reposaient les morts.

Là seulement, après le transport des carrières, les yeux étaient ouverts par les sculpteurs : ces *moai* incarnaient une réalité, et recevaient alors les grands cylindres de tuf rouge qui coiffaient leur crâne lourd.

Alfred Métraux pense que ces cylindres, appelés *Pukao*, représentaient la coiffure des anciens indigènes.

Somptueux turbans rouges des morts que surmontait un petit chignon parfois blanc imitant la coiffure, mais peut-être symbolisant aussi, comme ailleurs, cette légère excroissance par où les initiés d'Asie et d'Afrique pensent que se récepte la connaissance et que nous appelons la fontanelle.

Toutes ces statues sont tombées la face contre terre et les chignons de la connaissance ont roulé très loin, laissant à découvert ces crânes plats et chauves.

Dans leur chute, elles ont ouvert les caveaux de pierre où reposent, dans la blancheur du temps, les os de ceux qui furent les Ariki, les rois d'un petit monde où les hommes donnaient naissance à des géants.

Tout autour de l'île, presque toujours aux frontières de la mer, surgissent ces plates-formes de pierre que l'on appelle *Ahu*, les unes sans statues, les autres de différentes classes, à tous les stades de fabrication. L'île en compte environ 240, ce qui est fabuleux.

Les plus humbles sont ces *Ahu sans Moai*, ceux de la période décadente, ceux de la fin de ce Nombriil du

Monde, lorsque la guerre de surpopulation et les maladies ruinèrent le travail des initiés.

Depuis déjà longtemps, la carrière des géants n'avait plus entendu le chant des tailleurs de pierres.

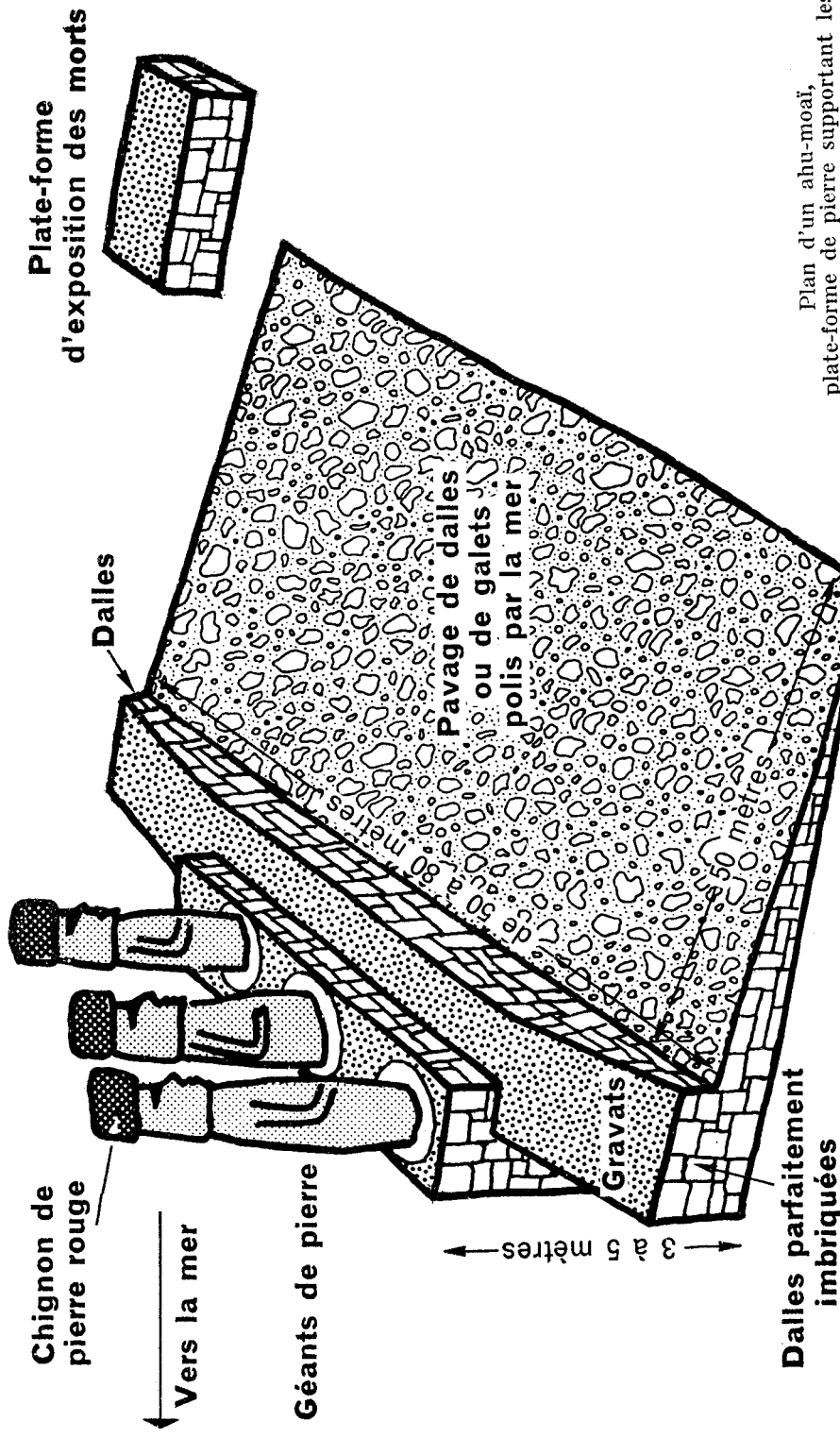
Il y en a de toutes sortes, des semi-pyramidaux où le beau plan incliné se perd dans la forme, ils sont en général petits, des rectangulaires, un peu plus hauts, avec leurs chambres funéraires cachées sous les gravats, et puis ceux que l'on appelle *Ahu-Poépoé*, étranges, comme des étroites rampes de lancement, dominant la mer. Ils sont d'un tout autre art — peut-être auraient-ils renouvelé cette nécropole, mais ils furent les derniers, les sept derniers, avant le massacre Péruvien. Et puis, il y a les autres, grands comme les statues qui les dominent. Il y en a environ une centaine, dont une quinzaine de merveilleux et trois inoubliables, comme pour garder ces trois points du triangle de cette île <sup>1</sup>.

Leurs noms s'inscrivent, merveilleux, comme l'appel du passé : *Ahu Vinapu*, *Ahu Hekii* dans la baie de Lapérouse et enfin *Ahu Tongariki*, là, juste au pied du volcan carrière Ranoraraku.

Pour donner une idée approximative de l'ensemble, nous situerons ainsi les proportions — une façade de pierre levée et parfaitement imbriquée, d'environ 80 mètres de long, 3 mètres de haut, cette façade regardant toujours la mer. Entre cette ligne de pierres levées et celle qui lui est parallèle, formant ainsi une espèce d'estrade de 3 mètres de large environ, soit de pierres agglomérées, soit de gravats, se découvrent les chambres de sépulture appelées *avana*. Par-dessus, de très belles dalles de pierre de 2 à 3 mètres de circonférence, sur lesquelles reposaient les corps des *Moai*. Der-

---

1, Voir croquis.



Chignon de  
pierre rouge

→ Vers la mer

Géants de pierre

Plate-forme  
d'exposition des morts

Dalles

Pavage de dalles  
ou de galets  
polis par la mer

Gravats

→ 3 à 5 mètres

Dalles parfaitement  
imbriquées

Plan d'un ahu-moai,  
plate-forme de pierre supportant les

rière cette muraille, face à la terre de l'île, une cour légèrement inclinée et précieusement pavée de pierres, soit polies, soit taillées.

Deux ailes parallèles et, plus à l'écart, une construction rectangulaire de graviers et de galets maintenue par des dalles de pierres. C'est là que les cadavres étaient exposés jusqu'à leur complet dessèchement ; les os étaient ensuite récupérés et placés avec les crânes dans les caveaux funéraires de l'*Ahu*. Tout cela est typiquement polynésien, bien que pour les deux *Ahu-Vinapu* et *Tonga Riki*, l'architecture si fine et si spéciale puisse laisser place à certaines hypothèses que nous nous refusons à éviter. Il est certain que l'*Ahu Vinapu* est un traumatisme dans l'architecture polynésienne. Nous connaissons parfaitement les pierres et les dalles de corail travaillées et élevées sur champ qui font la splendeur des *marae* des îles Marquises et de Raiatea, mais nous ne pouvons que constater l'insolite de cette architecture de *Vinapu* qui rejoint des critères très précis de construction pré-inca. On ne peut refuser certaines hypothèses devant de telles apparences et il est sûr que la statue de tuf rouge relevée dans la cour de l'*Ahu* par l'expédition norvégienne de 1956, laisse fort à penser.

Nous ne devons pas éviter toute source de controverse.

Personnellement, je ne perçois pas cette statue comme étant purement polynésienne et c'est là tout le problème. Il en est de même d'une statuette de basalte que nous avons trouvée dans une caverne secrète d'*Hotu-Iti* et dont nous reproduisons la photo <sup>1</sup>.

Les indices sont fragiles mais ne peuvent être mis à l'écart. Et bien qu'une certaine opinion réfute la position d'Ileyerdhal, nous ne pouvons tout refuser a priori, dans

---

1. Voir page 72.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

la mesure surtout où le grand savant Paul Rivet soutint la thèse d'un contact polynésien-Amérique du Sud. Là est, peut-être, le grand problème de l'île de Pâques. Qui sait si ce lieu, d'un contact encore plus extraordinaire, ne donna pas son nom à cette île *Te pilo no te Henua*<sup>1</sup>. Pourquoi non ?

Nous venons de parler longuement de l'histoire de Hotu-Matua parce que les preuves sont là, tangibles, mais avant Hotu-Matua nous croyons savoir qu'il exista d'autres hommes.

Toute la légende de l'île de Pâques est troublée par le fait que deux races coexistèrent, les Hanau Momoko et les Hanau Eepe, que l'on a appelé « les hommes aux longues oreilles » — Nous ne croyons pas à cette interprétation que beaucoup d'auteurs acceptent — Il y a confusion phonétique. En réalité, les indigènes disent encore *eepe* et non *epe*, ce qui veut dire exactement « corpulents », « les hommes forts ».

Il est certain que le terme Hanau Momoko se traduisant par « Les Hommes faibles » ou affaiblis, la traduction d'Hanau Eepe par « Hommes forts » paraît plus plausible.

Tout cela met en évidence, la présence de deux races différentes. Et pourtant tous les auteurs citent les témoignages des premiers navigateurs. Le narrateur de Roggeween écrit :

« Certains avaient les oreilles qui leur pendaient jusqu'aux épaules et quelques-uns y portaient deux boules blanches comme une marque de grand ornement. »

Ces choses sont sûrement justes et naturelles car si ces

---

1. Près de Tihuanaco se trouve un lieu appelé le Nombriil du Monde.



indigènes venaient des îles Marquises, cette coutume était alors courante.

C'était en 1722, et le narrateur ajoute :

« Certains des habitants servaient les idoles plus fréquemment et avec plus de dévotion et de zèle, ce qui nous fait croire que c'étaient des prêtres, d'autant plus qu'on voyait sur eux des marques distinctes, non seulement de grosses boules pendant à leurs oreilles, mais ils avaient aussi la tête toute rasée. »

Oui, il y eut à l'île de Pâques des *Hanau Momoko* et des « *Hanau-Eepe* » venus, comme le cite la tradition, du temps du roi Tu'uko'Ihō qui, d'après certaines assertions, régna peu après la mort de Hotu-Matua, prenant ainsi une personnalité royale qu'il n'avait pas à l'origine.

Et ces deux races cohabitèrent, mêlèrent leur sang, érigèrent les *ahu* et finalement jetèrent l'île dans la guerre civile, la guerre des deux confédérations dont l'île devait mourir.

La tradition cite que Tuu Maheke, successeur de Hotu-Matua repartit pour Hiva. Les contacts entre la Polynésie orientale et l'île de Pâques étaient établis, et il n'est pas impossible que la deuxième vague de migrations des longues-oreilles fut simplement composée par les successeurs des gens d'Hotu-Matua, sans oublier du reste le mélange de sang mélanoïde et polynésien qui s'effectua à l'origine dans cet archipel des Marquises.

Il est probable que les Hanau-Eepe quittèrent les territoires d'Hiva à la suite d'une guerre, car la légende dit qu'ils arrivèrent sans femmes, d'où le mélange des sangs qui s'effectua à l'île de Pâques, ce qui fait qu'il est maintenant impossible de mener une étude sérieuse concernant l'anthropologie.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Nous pouvons nous demander si l'*Ahu* de Vinapu n'est pas le témoin et le modèle de base d'un art transcendant à l'île de Pâques par des contacts antérieurs que reçurent en connaissance ces Polynésiennes.

En dehors de la pureté de l'architecture de l'*Ahu-Vinapu*, une chose retient l'attention : les dalles de façade sont légèrement convexes, or, je n'ai pas connaissance en Polynésie d'exemple semblable.

Un seul informateur m'a parlé fort curieusement des *Hanau Eepe* — je ne sais si son information est digne de foi, mais je ne peux l'omettre tant elle est importante.

Il dit : « Les premiers habitants de l'île sont les survivants de la première race du monde. De couleur jaune, très grands, longs bras, vaste corpulence du thorax, oreilles énormes mais pas de lobe distendu, cheveux blond pur, corps imberbe et brillant. Ils ne possèdent pas le feu. Cette race existait autrefois sur deux autres îles de Polynésie. Ils vinrent en bateau d'une terre située derrière l'Amérique. »

Que penser d'un pareil texte qui bouleverse le calme d'une patiente recherche et nous obligea parfois à modifier notre attitude scolastique ?

A l'exception du missionnaire catholique Sébastien Englert, qui écrivit un livre soigné sur la tradition de l'île, je ne connais aucune expédition qui séjourna à l'île de Pâques, ayant eu une connaissance parfaite de la langue autochtone.

Seule ma femme parlait couramment la langue des anciens Pascuans. Comment voulez-vous qu'un indigène vous révèle en charabia chilien, certaines traditions qu'il faut des jours de respect et d'amitié pour découvrir ?

Sûrement nous avons tort, devant la science du confort. Sûrement nous avons raison devant l'honnêteté

## PÈLERINAGE DANS LE TEMPS

de ne refuser aucune source d'informations, reçue du cœur et de l'amitié des indigènes.

Eh bien, lorsque le docteur Paul Rivet, directeur du Musée de l'Homme, émit sa thèse des contacts Polynésie-Amérique, il y eut évidemment débat, mais la justesse et l'intelligence de ces propos exigent que, avant que nous entrions dans notre propre aventure de l'île, nous examinions les arguments qu'il mit en avant.

Il ressort des correspondances marquées, d'une part entre les langues de Polynésie et d'autre part celles de la Terre de Feu, des Aymara de l'équateur et de l'ancien Pérou ; de nombreuses expressions sont identiques. Toute une série d'éléments appartenant à la culture est commune, et il y a une grande similitude dans la plupart des usages de ces peuples. Division de la société en castes, réunion des pouvoirs temporels et spirituels, usage d'une langue de cérémonie différente de la langue vulgaire, similitude des ornements de plumes, division de la propriété, sacrifices humains et anthropophagie...

Comme écrit Pierre Honore :

« Ces Urus, premiers habitants dolichocéphales de l'Amérique du Sud, parlaient la langue des Arawak et avaient édifié leurs huttes dans les anses et sur les îles du grand lac. Leur habitat s'étendait des premiers versants andins presque jusqu'au Pacifique. Leurs barques de jonc, qui, d'après les spécialistes, vinrent de la région amazonienne, sont identiques à celles que nous montrent les sculptures de l'île de Pâques... »

« Rapprocher la mystérieuse écriture de l'île de Pâques des écritures indiennes et pacifiques n'est pas aussi paradoxal qu'on pourrait le croire à première vue. »

Alfred Métraux signale que : « le système pictographique des Indiens Cuna de Panama contient toute une série de symboles identiques à ceux de l'île de Pâques »

## *FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES*

et pourtant nous n'avons jamais mené une étude sérieuse concernant cette similitude.

Partout des indices se retrouvent à l'île de Pâques. Nous avons découvert des crânes de dolichocéphales parmi des brachycéphales.

Et puis encore cette étonnante légende relevée en 1912 par Eugène Caillot et dont j'ai cherché les sources après avoir découvert, dans le dictionnaire mangarevien, établi en 1860 par les premiers missionnaires, cette note :

« Anua-Motua, père de Teagiagi, vint des îles Hawai et s'en alla à l'île de Pâques (Matakiteragi), mais après avoir laissé de nombreux enfants à Mangareva nés de sa femme Kautia. Il mourut à l'île de Pâques. Ses fils Puniga et Marokura, et quelque temps, Teagiagi, habitèrent cette île qu'il leur laissa... »

## CHAPITRE VII

### LE FABULEUX VOYAGE DU ROI ANUA-MOTUA

« Sous le règne du roi Taratahi, un chef d'Avahiki nommé Anua Motua vint de ce pays, avec sa famille et ses guerriers, s'établir dans l'archipel de Mangareva. Il y arriva sur un seul radeau et toucha d'abord à Taravai, dans un lieu nommé Agakono ; la case que lui et sa famille habitèrent était appelée Popi. Il resta assez longtemps à Taravai puis alla se fixer à Gatavake (Mangareva) dans un endroit nommé Teauragi, centre principal de ce district, où il y avait, en ce temps-là, le plus de cases construites.

Sa famille était extrêmement nombreuse.

Cela finit par inquiéter le roi de Mangareva, Taratahi. Celui-ci, voyant la famille d'Anua augmenter de plus en plus et prendre une importance par suite de ses alliances avec d'autres chefs de l'archipel, résolut d'abord de lui déclarer la guerre pour l'anéantir ou le forcer à s'en aller. Mais, après avoir longtemps réfléchi, il se dit :

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

« Anua Motua est un homme bien supérieur à moi ; si je le combats, ainsi que ses guerriers, je serai battu et j'aurai fait périr inutilement plusieurs de mes sujets ; il vaut donc mieux que je m'en aille volontairement avec tout mon monde. »

Et en effet, il s'embarqua immédiatement avec ses gens sur des radeaux et quitta, sans espoir de retour, l'archipel des îles Mangareva. Anua Motua avait fait d'ailleurs courir le bruit, quelque temps avant son départ, que, si Taratahi ne quittait pas pour toujours Mangareva, il l'écraserait, ainsi que son peuple. L'infortuné monarque avait donc pris le parti le plus sage, à défaut du plus brave.

Taratahi n'étant plus là, Anua Motua se proclama roi de Mangareva.

Une véritable soumission, qui était très importante, augmenta encore son pouvoir. Le *aretoa*<sup>1</sup> Kipo, qui était, en ce temps-là à la tête des guerriers de Taku, comprenant ce que Anua Motua avait fait à Taratahi, et ne voulant pas avoir un sort semblable à ce dernier, vint, à la tête de ses guerriers reconnaître Anua Motua comme souverain. Il en fut de même des autres chefs et de leurs gens dans tous les autres centres de l'archipel : ils se déclarèrent aussi les sujets d'Anua Motua, ce qui fit que les différentes îles ne connurent plus en réalité qu'un seul maître.

Dès lors, Anua Motua fut roi de l'archipel des îles Mangareva. Débarrassé de tous ses rivaux, il régna paisiblement pendant environ quinze ans sur cet archipel.

---

1. Titre qu'à Mangareva on donnait aux guerriers qui s'étaient, d'une façon tout à fait exceptionnelle, distingués de leurs compagnons d'armes, dans les combats ; il signifiait brave, fort, robuste, et équivalait à peu près à celui de héros.

Au bout de ce temps, il fut repris de la nostalgie des voyages.

Il désirait en faire un grand dans le Sud. D'ailleurs, la gêne qui existait en ce moment dans la population, devenue trop nombreuse, l'y encourageait : très dense déjà lors de son arrivée dans l'archipel, elle n'avait cessé de s'augmenter continuellement. Cette année-là, il régnait une affreuse famine ; il n'y avait presque rien à manger pour les habitants. Un jour, le fils d'Anua Motua, Teagiagi, qu'il avait fait grand-prêtre, dit au roi : « Père, tu as eu tort de chasser Taratahi de ses terres ; vois, comme nous sommes maintenant dans la misère ; allons à la recherche de Taratahi. »

Cette idée de son fils chéri, jointe à son désir de courir de nouvelles aventures, décida définitivement Anua Motua à partir, quoiqu'il ne fût plus jeune. En conséquence, il fit construire deux grands radeaux, dans lesquels il s'embarqua avec une partie de sa famille et de ses gens, en tout quinze cents personnes ; puis, après avoir proclamé son petit-fils Rikitea, roi de Mangareva, et placé l'un de ses fils, Hoi, comme roi à Taku, il quitta l'île de Mangareva et prit la direction du sud-est. On raconte qu'au moment où on le perdit de vue, il y eut un tremblement de terre à Mangareva : les indigènes restés dans l'île, crurent que Anua Motua s'en allait au séjour des dieux.

La première île où l'expédition d'Anua Motua se rendit, fut l'île Oeno<sup>1</sup>. Lui et ses gens ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était inhabitable.

Aussitôt ils se rembarquèrent et allèrent atterrir à l'île Eiragi<sup>2</sup> qui, comme l'autre, était à cette époque

---

1. Appelée aussi Teautaneoi par les anciens indigènes.

2. Pitcairn.

déserte. Anua Motua résolut de la peupler. Il en fit reine sa fille Tuatutea, mariée à Tiniraueriki, et leur laissa comme sujets quelques guerriers et quelques femmes. Ensuite, il reprit la mer et arriva devant une terre haute, semblable à celle de Makatea, l'île de Puapuamouku <sup>1</sup> qui était aussi inhabitée. Là, dit une tradition mangaréviennne, Anua Motua laissa comme reine sa fille Pigahere, avec beaucoup de gens de l'expédition. Cependant, une autre tradition de Mangareva raconte que Anua Motua voulut d'abord laisser sa fille et un peu de monde à Puapuamouku, mais que, ne voyant dans cette île aucune végétation, ni eau douce, il craignit que sa fille et ses gens ne mourussent de faim, et alors tous se rembarquèrent et poursuivirent leur voyage. Quoi qu'il en soit, Anua Motua et la majeure partie des émigrants n'y restèrent pas et continuèrent leur expédition maritime. Ils abordèrent à Kooa <sup>2</sup> où ils ne restèrent pas longtemps, l'île ne leur offrant aucune ressource. Ensuite, ils se dirigèrent vers l'île Matakiteragi ou Kairagi <sup>3</sup>, but principal de leur voyage.

La traversée fut longue ; les jours succédaient aux jours, et jamais aucune terre n'apparaissait. Les gens des deux radeaux étaient épouvantés. Seul, Anua Motua ne l'était pas, ainsi que ses fils, qui avaient confiance en lui — ils savaient que leur père avait parcouru le monde, et que, par conséquent, il devait connaître la route qui conduisait à l'île. Anua Motua et ses trois fils, Teagiagi, Puniga et Marokura se trouvaient sur le même

1. L'île Elisabeth de nos jours ; les anciens Mangaréviens paraissent lui avoir donné pendant quelque temps le nom de Kairagi.

2. Ile Ducie, que les anciens Mangaréviens appelaient aussi Tekava.

3. L'île de Pâques, que d'autres Maoris ont aussi nommée *Rapa-nui* et *Te pilo le henua*.



radeau, que gouvernaient ces derniers. Cependant, la traversée se prolongeant outre mesure, le grand-prêtre Teagiagi finit tout de même par être pris d'inquiétude de la longueur du voyage. Il n'osait néanmoins rien dire à son père, auprès duquel il se tenait habituellement dans le fond du radeau. Mais, un matin, de très bonne heure, il monta sur le plus haut point du radeau, et, ô surprise ! vit à l'horizon, une grosse tache noire qui n'était autre qu'une grande terre, vue de loin. Aussitôt il descendit prévenir son père qui, suivi de ses autres enfants, vint tout de suite, la tête entourée d'un sac appelé *tupata*<sup>1</sup>, voir à son tour ce qui se montrait à une certaine distance. Anua Motua avait froid ; tout le monde grelottait. Regardant les étoiles, Anua Motua, après un moment de méditation, dit à ses enfants : « Retournons en arrière, nous voilà bientôt arrivés à Taikoko. » La mer était en cet endroit fort mauvaise, et l'air était, en effet, plus que vif : il faisait très froid. Ses enfants lui ayant demandé pourquoi il ne fallait plus avancer, Anua Motua leur répondit que, plus ils iraient de l'avant, plus ils auraient froid ; qu'il y avait là, en face, deux terres, et, entre elles, une mer dange-reuse ; que cette mer se nommait Taikoko<sup>2</sup> et que la partie de la mer où les vagues petites, mais fortes et mauvaises, se brisaient constamment, s'appelait Ragi-riri<sup>3</sup>, qu'il n'y avait aucune végétation apparente sur les terres bordant la mer ; que le soleil n'était pas haut, c'est-à-dire ne montait jamais d'une façon bien élevée dans le ciel ; qu'il y avait de hautes montagnes arides,

1. Sac que l'on faisait en ce temps-là avec des feuilles de *hara* (*pandanus*). Tout cela a un caractère frappant de vérité.

2. *Tai*, mer avoisinant la terre, et *koko*, issue, sortie ; ce serait, paraît-il, la mer du cap Horn : les Mangaréviens racontent que leurs ancêtres la connaissaient très bien.

3. *Ragi*, ciel, et *riri*, en colère.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

des terres très resserrées, un bassin où se trouvaient beaucoup de baleines, et des poissons particuliers, comme on n'en voyait pas à Mangareva <sup>1</sup>. Il ajouta qu'il était passé par là pour venir d'Avahiki à Mangareva, mais qu'il avait un moment cru y laisser la vie : que c'était pour cette raison, parce qu'il y avait du danger, qu'il ne fallait pas avancer davantage <sup>2</sup>.

Puis il se tut, et ses enfants, lui obéissant, s'empresèrent de virer de bord ; les gens de l'autre radeau, voyant cette manœuvre, les imitèrent, et les émigrants, changeant de direction, commencèrent, en sens inverse, un nouveau voyage. Celui-ci fut, heureusement pour eux, moins long que le premier : les vents d'est les poussaient rapidement vers l'île qu'ils désiraient atteindre. Enfin, après une assez bonne traversée, ils arrivèrent devant l'île Matakiteragi ou Kairagi. Ils étaient tous exténués de fatigue et à bout de ressources. Là, Anua Motua dit à son fils Teagiagi : « Descends à terre et va voir s'il y a quelqu'un dans l'île. »

1. Ce serait alors, à ce qu'il semble, le détroit de Le Maire, ou, peut-être, celui de Magellan, de la Terre de Feu.

2. Si Anua-Motua est passé par là pour venir d'Avahiki, il est donc venu du Sud-Est, ce qui est le contraire de ce que prétendent les autres Maoris de la Polynésie orientale, qui déclarent être venus de l'Ouest. Aussi ne connais-je rien de plus grave dans toutes les traditions polynésiennes que ce récit d'Anua-Motua à ses enfants : il est plein de détails formels et intéressants et il ébranle toutes les doctrines que les savants ont jusqu'à ce jour émises et soutenues sur l'origine occidentale des Polynésiens. Après tout, cependant, il se pourrait que ce qui a été vrai pour certains Maoris, ne l'ait pas été pour d'autres, que certains Maoris soient venus de l'Avahiki ou Havaiki par l'Ouest, en grand nombre, et d'autres, en petit nombre, par l'Est.

Mais alors, il faudrait savoir si cela a pu au moins leur être possible, et, par conséquent, connaître au juste la situation de l'Avahiki : or, on ignore, en réalité, où était placée cette fameuse région, terre, ou île.

## VOYAGE FABULEUX DU ROI ANUA-MOTUA

Teagiagi obéit et se rendit sur le rivage, qu'il remonta ; ensuite, il pénétra à l'intérieur du pays, dans lequel il chercha partout ; mais il n'y rencontra aucun être humain. Enfin, après avoir erré de longues heures de tous côtés, il parvint en face d'un petit ruisseau qui se trouvait à sec. En cet endroit, il y avait beaucoup de cadavres et d'ossements.

### *Règne d'Anua Motua à l'île Matakiteragi (de Pâques).*

Heureusement pour les émigrants, la première récolte vint bien. Celle qui suivit fut tout aussi bonne, et les autres, encore meilleures. Les habitants n'eurent donc plus à craindre les maux de la famine, et l'abondance, même, ne tarda pas à régner dans le pays.

Anua Motua y vécut encore un assez grand nombre d'années et parvint à un âge avancé. Durant toute sa vie, il resta le maître redouté et obéi de la population, et même de ses enfants et petits-enfants qui demeuraient autour de lui. Il avait cependant pour eux une tendresse profonde, principalement pour Teagiagi, qui était son fils préféré. Il l'avait consacré à son dieu, et Teagiagi était puissant devant le monde. Mais ses enfants savaient bien que, derrière le père, il y avait le roi, qui ne se laisserait jamais, de son vivant, dépouiller du pouvoir, et moitié par affection, moitié par crainte de se voir frustrer dans leur part d'héritage, ils se gardaient bien de mécontenter l'illustre vieillard.

Un jour qu'ils étaient réunis dans sa case, l'un d'eux, Teagiagi lui dit :

— Père, à qui lègues-tu tes royaumes après ta mort ?

Le vieillard réfléchit un instant puis répondit en ces termes :

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

— Je donne Mangareva à mon petit-fils Rikitea ; Tuatenukuroa, c'est-à-dire le district de Taku, à mon fils Hoi ; Kiriau (Kirimiro), à mon fils Rerei ; Agatai nui à Koro (Gatavake), à mon fils Ipo ; Taravai-Magamaga, à ma fille Ruaga ; Tekoamaruhia-Tokiama (la pointe de la grande passe), à ma fille Monogi ; Magaoe (Atituiti), à ma fille Pure ; Akamaru Ratue, à ma fille Anuaiti ; Magatirokavi (Aukena), à ma fille Tope ; Eiragi, à ma fille Tuatutea ; Puapuamouku, à ma fille Pigahere ; Matakiteragi, à mes fils Puniga et Marokura.

Ensuite il se tut, et sa famille comprit qu'il avait achevé de dire ses dernières volontés. Un silence profond régna pendant quelques instants dans la case : chacun des enfants songeait à la part d'héritage qui lui était dévolue.

1. Statuette de basalte. Hauteur : vingt-sept centimètres. Elle représente une femme accroupie en train d'accoucher. Cette œuvre rarissime paraît être un élément totalement anachronique dans l'art de l'île de Pâques.

2. Document unique traduisant en langue polynésienne les fameux idéogrammes de l'île de Pâques. Cet extraordinaire cahier fut dessiné, et sa traduction en polynésien ancien dictée, par le dernier savant de l'île, mort en 1914.

3. Page de ce même cahier, montrant un texte d'idéogramme. On ne peut que rester interdit devant la pureté de ces signes.

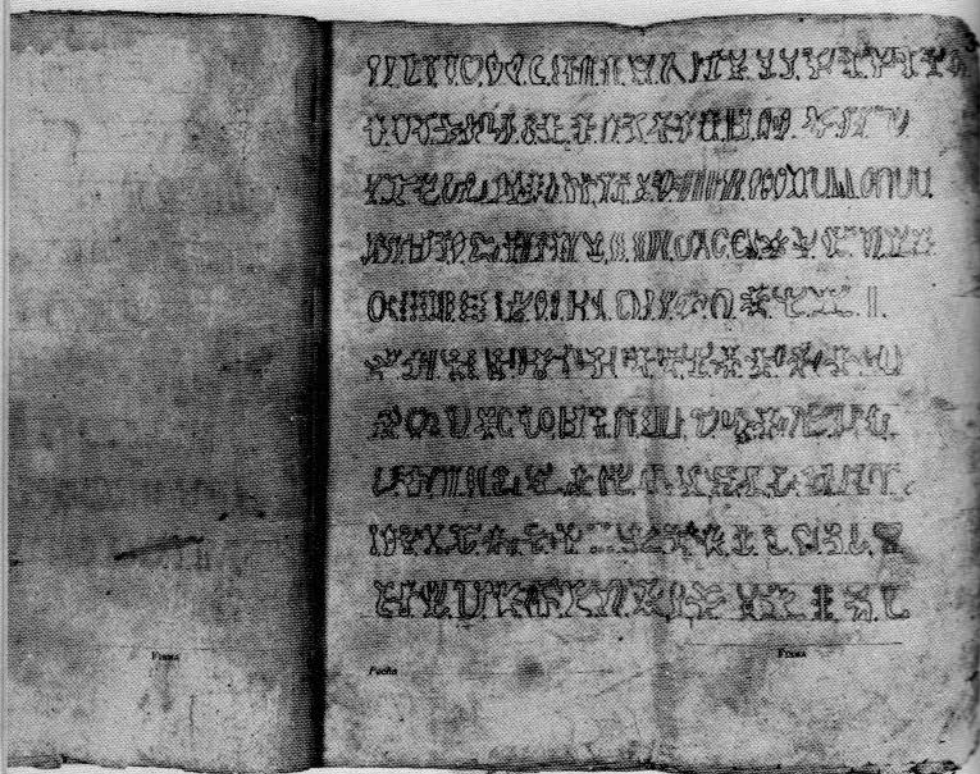
4. Crânes placés à l'entrée des cavernes. Trouvés sous l'auvent d'une grotte à l'à-pic de la falaise d'Orongo.

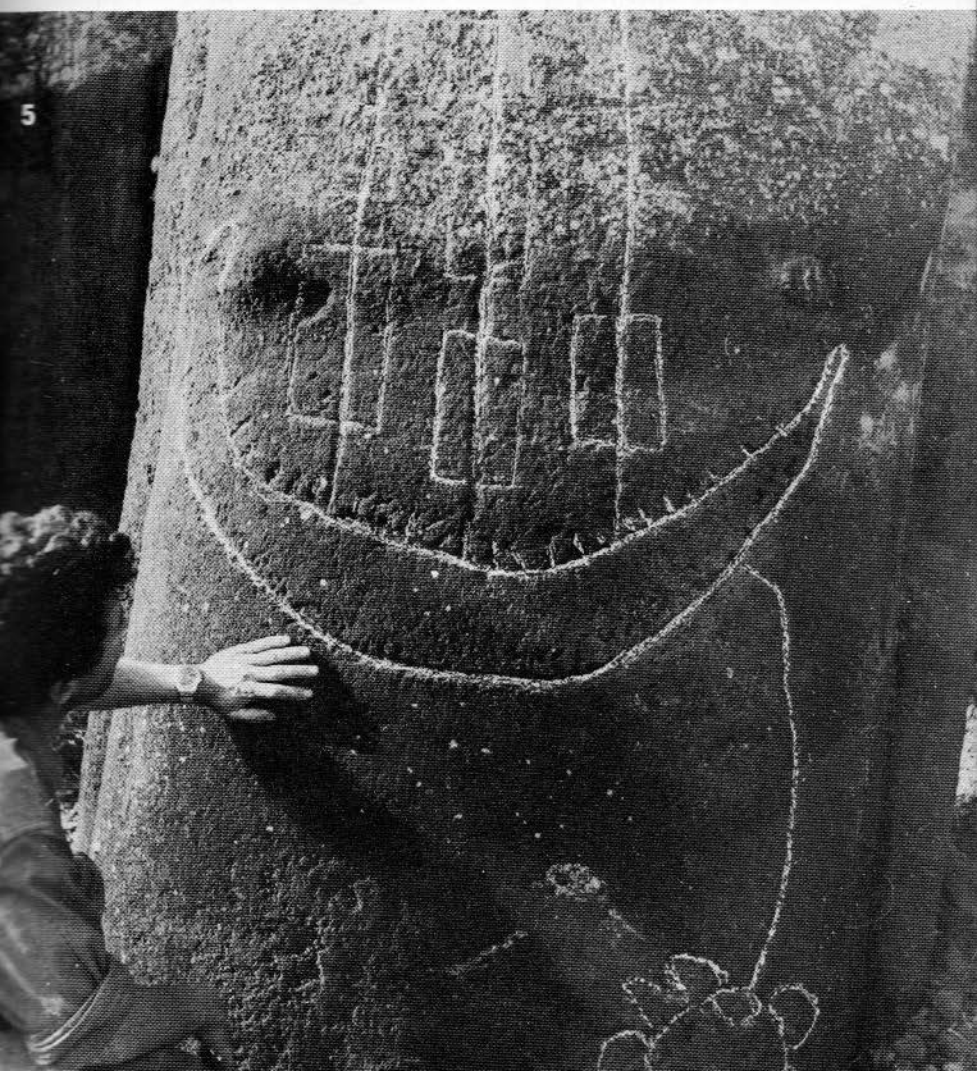
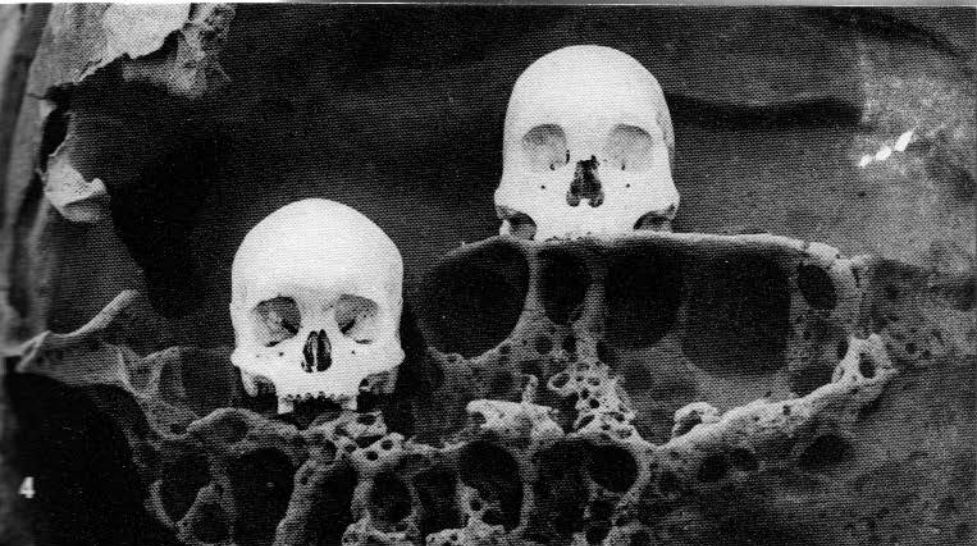
5. Ce dessin gravé sur le torse d'un géant du Rano-Raraku, fut interprété par certains auteurs comme la représentation d'un bateau primitif. En réalité, il ne fut tracé qu'après l'arrivée des premiers navires européens, qu'il représente.

6. Figure de ficelle. Ce jeu mondialement répandu semble être très ancien à l'île de Pâques. Chaque figure représente, soit une légende, soit un idéogramme. La confection de ces figures était toujours accompagnée de chant.

7. A droite : poisson à pattes appelé Patuki. C'est de ce poisson que, d'après la tradition, naquit l'homme après dix mutations. Ce poisson vit encore à l'île de Pâques. A gauche, et de bas en haut : les trois stades de fabrication d'un hameçon de pierre dure. Le trou était percé et agrandi au forat de pierre.



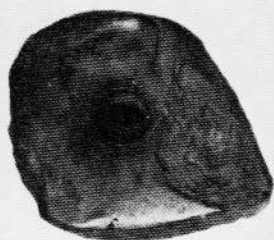








7





## VOYAGE FABULEUX DU ROI ANUA-MOTUA

Teagiagi semblait triste : durant toute la répartition des biens paternels, son visage n'avait cessé d'exprimer une profonde surprise. A la fin, il se leva et dit au roi :

— Père, tu m'as sans doute oublié ; tu as donné toutes tes terres à mes frères, à mes sœurs, et au fils de mon frère défunt Matagiakaparo ; et moi, ne me laisses-tu donc rien ?

— Mon enfant — reprit le vieillard — je t'ai laissé encore bien plus qu'à eux, puisque tu as le reste de l'horizon. Va, pars, voyage et tu posséderas alors une terre qui sera bien plus grande que les leurs : je te promets celle de Temomonamua <sup>1</sup> :

« Elle est divisée en deux parties : la plus petite, ainsi que les îlots qui n'en sont pas très éloignés, seront pour ton frère Mamarape ; l'autre partie, qui monte en avant et est une vaste terre, t'est réservée par moi : ce sera elle, ton royaume. »

Mamarape était un enfant que Anua Motua avait eu autrefois d'une femme appelée Marape ; cet enfant était mort jeune et son esprit accompagnait Teagiagi partout où il allait ; pour Anua Motua il formait une unité distincte de sa famille.

Teagiagi remercia beaucoup son père de ses bonnes dispositions à son égard, et se retira, ainsi que les autres enfants.

Quelque temps après, Anua Motua mourut. Sa case lui servit de tombeau.

Chaque enfant du roi prit possession des terres qu'il lui avait léguées. Puniga et Marokura commencèrent à régner sur l'île Matakiteragi. Cependant, Teagiagi n'alla pas tout de suite à la recherche de la terre que

---

1. Ce mot, à ce qu'il paraît, signifierait peut-être : le reste de la terre, de l'espace.

son père Anua Motua lui avait promise ; il lui en coûtait beaucoup de quitter Matakiteragi à laquelle l'attachaient tant de souvenirs, et, pendant quelque temps, il resta encore dans cette île. Comme il n'y possédait maintenant plus rien, il se retira chez un particulier nommé Taioko. Le peuple ne vit pas sans une profonde stupeur le grand-prêtre réduit à cette humble condition, mais il ne murmura pas. Teagiagi n'en continuait pas moins pourtant à aider ses deux frères Puniga et Marokura à faire valoir leurs terres. Chacun d'eux maniait la hache et la pioche pour débrousser le terrain : tous travaillaient ensemble. Mais Teagiagi savait que Puniga et Marokura ne l'aimaient pas et ne demandaient qu'une occasion de se débarrasser de lui ; il craignait, à chaque instant, de les voir se servir de leurs outils contre lui pour le tuer.

En conséquence, il finit par se lasser de cette situation dangereuse et il avisa ses deux frères de sa détermination de quitter l'île avec une partie du peuple : les gens qui se trouvaient placés directement sous ses ordres et qui devaient constituer ses futurs sujets. Puniga et Marokura se gardèrent bien d'essayer de les retenir, lui et les siens, leur départ devant les délivrer d'une perpétuelle inquiétude sur leurs projets à venir.

Alors, Teagiagi, sa fille Tahiko, et environ deux mille personnes, s'embarquèrent sur des radeaux et prirent la direction de l'Est <sup>1</sup>. L'esprit de Mamarape accompagnait aussi son frère Teagiagi sur le radeau où celui-ci avait pris place avec le corps de son père Anua Motua, qu'il emportait, disait-il, pour l'aider à trouver son futur

---

1. D'après certains indigènes, il fallait passer par Taikoko-Ragiriri pour aller à Avahiki et à la terre promise de Temomomamua, direction que prit Teagiagi après la mort de son père Anua-Motua.

grand royaume <sup>1</sup>. A partir de ce moment, on ne sait plus rien, en réalité, de Teagiagi et de ses compagnons. Les traditions de Mangareva sur eux sont vagues et contradictoires. L'une d'elles se borne à dire que lui et les siens n'ont jamais laissé de traces de leur passage nulle part. C'est, tout bien pesé, la plus vraisemblable. Cependant, une autre, beaucoup moins répandue il est vrai, raconte ce qui suit :

Les bateaux qui portaient Teagiagi et ses compagnons errèrent pendant longtemps à la surface des flots et les voyageurs eurent à supporter bien des misères. La fille de Teagiagi, Tahiko, faillit périr de privations. Mais un jour que, pressée par la soif, elle demandait à son père un coco pour boire, Teagiagi vit tout à coup se dessiner à l'horizon une belle terre : c'était celle de Temomona-mua, que son père Anua Motua lui avait promise. Enfin il y aborda heureusement, avec ses compagnons, et tous s'y établirent. On croit qu'il y mourut. »

Les détails sont précis et formels et, dans la mesure où nous faisons foi aux traditions, je ne peux sous-estimer la valeur de cette légende qui me paraît d'un intérêt capital.

La migration d'Anua Motua fut-elle antérieure ou postérieure à celle d'Hotu-Matua ? Nous ne pouvons répondre. Et si c'était la même, extrapolée ?

Motua, en langue mangarévienne, veut dire père-dieu et *matua*, en langue pascuane, a le même sens. Ce qu'il y a de plus important est la signification d'Anua en langue mangarévienne : le froid, le brouillard. Anua Motua, « le dieu du froid ».

---

1. Suivant une autre version, Teagiagi, accompagné de l'esprit de son frère Mamarape, et emmenant avec lui le cadavre de son père Anua-Motua, serait parti, à peu près seul, de Matakiteragi, sur un petit radeau.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Quelle étrange coïncidence avec cette description de la Terre de Feu, ce passage à Taikoko !

Alors, ce que nous pensons depuis plus de dix ans de recherches dans le Pacifique serait vrai — des hommes de l'Amérique précolombienne auraient atteint et civilisé la Polynésie. Ces hommes apparus si mystérieusement dans le panthéon polynésien, Tupa, Tiki... venus de l'Est, dit la tradition.

Nous ne voulons avancer plus loin, mais cette interférence, ces courants de retour, cette connaissance insolite, tout cela permettrait de nouvelles voies d'introspection.

La traduction de la légende d'Anua Motua fut effectuée vers 1912 par Eugène Caillot, or, à cette époque, aucune recherche sérieuse n'avait été effectuée à l'île de Pâques. Il n'y a donc aucune possibilité d'interprétation d'une autre légende. La tradition très ancienne de l'archipel de Mangareva était encore intacte, et les travaux menés par Caillot concernant les généalogies sont remarquables.

Comment la tradition de Mangareva aurait-elle pu inventer ces noms précis pour les terres de glaces ?

Dans toute l'histoire insolite de Matakiterani, nous ne devons jamais oublier la position géographique et climatique tellement anormale de ce lambeau de lave sur lequel surgirent sans transition, l'art et l'écriture les plus étranges et les plus secrets du monde.

Certains chercheurs sachant la tradition ésotérique, qui retrace le changement de l'axe de rotation de la terre <sup>1</sup>, s'inquiètent que l'île de Pâques, située à certaines époques à quelques milles de l'Equateur magnétique, trouve à l'extrémité de son axe précis, cette parcelle de terre que la carte du monde vous nommera

1. Inclinaison de 23°27'' du globe terrestre.

## VOYAGE FABULEUX DU ROI ANUA-MOTUA

aisément et dont la haute tradition garde l'importance. Mais il est certain que si nos informateurs pascuans n'ont pas osé, ou n'ont pu répondre, à certaines précisions, ils ont eu connaissance des territoires antarctiques. Le vieux Veriveri nous entretint longuement des terres anciennes recouvertes maintenant par les glaces de l'Antarctique. Il est impressionnant que sur cette île perdue, sans contact, des hommes puissent parler d'une terre que nous venons à peine de découvrir. Les détails sont précis ; il dit que, parmi ces terres, s'élève une grande falaise de pierre rouge et que celle-ci contient des forces. Il est impossible de ne pas être inquiet par une telle connaissance.

## CHAPITRE VIII

### LE ROI INITIÉ

Ainsi, nous vivions à Anakena, essayant chaque jour d'entrouvrir ce rideau d'ombre qui voile l'île de Pâques. Je me souviens des nuits d'étoiles où mes compagnons indigènes me racontaient la vie de l'île et la mort d'Hotu-Matua dont le souvenir demeure ici comme l'émerveillement d'un bonheur.

« Devenu vieux et se sentant mourir, Hotu-Matua réunit ses enfants. S'adressant à eux, il partagea l'île et créa ainsi les différentes tribus. Puis il dit à ses enfants : « Restez ainsi près de ma tête, de mes pieds, de mon corps et toi, va me chercher pour la dernière fois l'eau pure car quand j'aurai bu, je mourrai ! »

« Il but l'eau et dit : « Faites attention à mes ultimes paroles, je vais appeler le roi de Hiva, notre terre. » Du sommet du Rana Kao, il se tourna vers sa terre natale :

« E Kuihi e Kuaha, faites chanter un peu le coq ! »

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

« De Hiva, le chant du coq répondit : « O'oa Také  
« Heuheu. »

« Alors le roi mourut. »

L'île fut partagée en huit tribus principales, les Miru, les Haumoana, Les Ngatimo, les Marama, les Ngaure, les Ure O. Hei, les Tupahotu, les Koro Orono. Alors commencèrent les premières luttes intestines. Rapidement, l'île se sépara en deux confédérations, prenant possession, l'une de l'Ouest-Nord-Ouest, l'autre du Sud-Est et plus particulièrement de la région d'Hotu-Iti.

Malgré ces frontières et ces haines, les membres d'une tribu se mariaient fréquemment avec des femmes d'une autre tribu, ce qui créait de nouvelles alliances. Cet état de fait, dû à la petitesse de l'île, fut aussi une défense contre la consanguinité, qui encore à l'heure actuelle, est la hantise des descendants des cent onze survivants des tragiques événements de 1862.

En présence de l'adoption fréquente, de ces mélanges, de ces rapports entre tribus, l'île connut ce que l'on appelle la société indivise, c'est-à-dire la vie communautaire sous le même toit, de plusieurs familles, issues par exemple de frères ou sœurs, placées sous la sage autorité du plus vieux.

Cette grande famille indivise était partagée par une hiérarchie très stricte, qui fut souvent à la source des conflits d'honneur.

Comme tous les Polynésiens qui vivent ancestralement de la mer, les cases étaient réparties en bordure de la côte et les terrains bien limités jusque vers l'intérieur de l'île, mais il semble bien que le centre de l'île ne fut jamais habité si ce n'est par quelques fugitifs ou vaincus.

Au-dessus de toutes les tribus, existait un roi appelé Ariki-Mau et parfois Ariki-Henua, ce qui veut dire roi de la terre.

Il semble pourtant que ce roi n'était pas toujours respecté et qu'au cours des guerres intestines, certains servirent de prisonniers. Seuls, quelques-uns, comme Hotu-Matua, paraissent avoir possédé le *Mana*<sup>1</sup> — cette force intérieure dont nous reparlerons et qui leur permettait de dominer toutes situations.

Le roi abdiquait en faveur de son fils aîné lorsque celui-ci se mariait, et, dès sa naissance, lui transférait son *Mana*.

Le roi, bien que nous ayons des doutes pour certains, résidait à Anakena dans une case d'environ 50 mètres de long, qui dominait la mer.

Il faut s'imaginer cette large crique bordée de coulées de basalte, violettes et noires et limitée par son arceau de sable rose, déployée par le vent jusqu'au pied des Ahu à statues.

Paysage de calme dans ce pays de tempêtes — dernier berceau de ces Polynésiens au visage durci par le vent.

Rarement le séjour d'un roi s'érigea dans un cadre plus grandiose et plus noble.

Quand le soleil levant, après avoir irisé le sable, s'insinuait dans la transparence de l'eau, celle-ci devenait alors sublime, comme une opale bleue qui rappelait au roi la couleur des lagons de sa lointaine patrie.

Tout autour, le terrain était limité afin que personne ne puisse pénétrer dans l'enceinte royale, car sa case et sa personne étaient *tabou*, c'est-à-dire interdites et sacrées.

---

1. Nom polynésien qui exprime la force et la puissance concentrée que certains individus possèdent et peuvent utiliser.



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Personne ne pouvait s'approcher du roi, ni lui parler sans avoir demandé au préalable une audience à son serviteur appelé *Tu'ura*.

Personne ne pouvait le toucher, et les objets que le roi possédait étaient sacrés.

Par-dessus tout, sa tête était sacrée. Il avait une abondante chevelure et personne ne pouvait lui couper les cheveux. Le caractère sacré de la tête et particulièrement des cheveux considérés comme récepteurs et émetteurs de force, est une chose remarquable que l'on retrouve très souvent dans l'ésotérisme royal.

Une tragique anecdote montre la valeur de *Mana* attachée aux cheveux. Quand le dernier roi de l'île se mourait de variole à la mission catholique, les pères voulurent lui couper les cheveux. Il refusa mais fut tondu de force. Il mourut quelques heures plus tard et les indigènes pensent encore que ce sont les missionnaires qui le tuèrent en lui enlevant son *Mana*.

Ce petit enfant roi avait été baptisé du nom de Gregorio, il avait huit ans. Il fut le dernier roi et l'on dit encore que, avec lui, le *Mana* a quitté l'île, et que c'est pourquoi les tortues sacrées, qui servirent toujours de lien magique entre toutes les îles polynésiennes, ne sont plus jamais revenues aux abords de l'île du silence.

Ce roi *tabou* ne se déplaçait que porté en litière et nous retrouvons ici, non seulement la coutume polynésienne, mais aussi celle de l'Amérique précolombienne, qui veut que le roi communique son *Mana* à toute chose qu'il touche. Ce pouvoir surnaturel devait être réservé pour le bien du peuple, qui demandait à la personne royale de protéger la force du groupe, les récoltes, la pêche, la terre, les couvées de poules et la procréation des femmes. Ce pouvoir, cette force de la tête royale font qu'à l'heure actuelle, la population attache encore

une très grande importance magique à posséder un de ces crânes de roi.

Curieuse réflexion de ce Pascuan, me demandant pourquoi les Chiliens rasaient les prisonniers et les soldats, et pourquoi le curé, qui n'a pas de femme, est-il aussi rasé !

Le roi recevait une ou deux fois par an, l'hommage de son peuple, l'offrande des guirlandes de coquillages et de fleurs et surtout présidait, à Anakena, les fêtes au cours desquelles les enfants nouvellement tatoués lui étaient présentés, car les signes du tatouage étaient graves et *tabu*.

Ensuite les écoles de *Kohau*, c'est-à-dire d'écriture sur tablettes, lui étaient présentées par les *Maori Rongorongo*, c'est-à-dire les prêtres initiés qui enseignaient, avec grande passion et respect, les fameux caractères sacrés que nous appelons idéogrammes.

Ce roi lui-même, entièrement tatoué des symboles les plus raffinés de la tradition, se tenait isolé de son peuple afin de lui conserver sa force et c'est bien ce portrait qui s'offre à nous, cette incarnation du *Mana*, couronné de plumes, vêtu d'un poncho de *tapa*<sup>1</sup> couvert de plumes jeté sur son corps bleuté de tatouages, vivant seul à l'écart de la reine et veillé seulement par son serviteur qui ne devait jamais se retourner en sa présence.

Ce roi n'était pas exactement le chef temporel de l'île, mais nous pensons bien plus l'incarnation vivante d'une force supérieure et d'une longue tradition à laquelle le peuple croyait et qui lui insufflait sa vitalité.

Vivant dans l'ombre sacrée du roi, les prêtres, choisis dans les lignées nobles, avaient un rôle que nous connaissons fort mal, mais qui fut, je pense, semblable à celui

---

1. Etoffe à base d'écorce d'arbre.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

des prêtres polynésiens : « gardiens et enseignants de la tradition ». Mais tout cela reste très trouble, car nous n'avons que peu d'informations sur la religion d'autrefois qui fut brisée en 1862 par la déportation au Pérou de la majorité de la caste sacerdotale.

En 1864, le premier missionnaire, le père E. Eyraud, écrivit que la religion païenne était déjà morte. Bien qu'il eût été précieux à l'époque de sauver les ultimes témoignages, cette enquête fut négligée.

D'après ce que nous avons pu retrouver, les hommes responsables du sacerdoce s'appelaient *Tumu ivi Atua*, que nous pouvons traduire par « les descendants de Dieu » ou plus littéralement : « les descendants des os de Dieu ».

Croyant à la vie éternelle, mais aussi au retour des esprits des morts, qui sous le nom d'*Aku-aku* prirent tant d'importance ici qu'ils semblent encore présents, il apparaît que le rôle des prêtres était de conjurer, malheureusement parfois par des sacrifices humains, le sort ou les sortilèges lancés par les revenants.

Mais nous pensons que les survivances dans lesquelles les missionnaires aiment à trouver les preuves d'un paganisme effrayant, sont simplement les traces vulgaires et dégénérées des religions mortes.

Nous ne pouvons croire que ce peuple qui érigea les statues de pierre, ne posséda pas autrefois une religion d'un grand raffinement.

Nous savons en tout cas que dans cette religion se trouvaient au moins trois divinités importantes du Panthéon polynésien.

1<sup>o</sup> Dans un chant de création recueilli par l'Américain Thompson en 1886, il est dit : « Tiki, le Seigneur, s'accouplant avec une pierre, produisit de la chair rouge. Tiki,

le Seigneur, s'accouplant avec la femme de sable, produisit Hauhara. »

Or, Tiki est le dieu créateur des Polynésiens des îles Marquises et son nom hante la mythologie du Pacifique.

2° Une autre légende parle de l'arrivée à Tongariki du dieu de la mer Tangaroa. Il était, sous l'apparence d'un phoque, venu prendre possession de l'île. Or, autre fait étrange et précis, une des sculptures les plus rares de l'île représente un homme-phoque, ou plus exactement un homme-otarie.

3° Enfin nous savons que, sur cette île dévorée par la sécheresse saisonnière, Hiro, le grand dieu de la navigation était devenu le dieu de la pluie, et, je pense aussi, de la fécondité — étant donné que ce que les indigènes nomment « la pierre de Hiro » est un vaste monolithe percé de trous et sculpté de vulves.

Nous avons un très curieux document qui explique la transformation de Hiro, dieu polynésien de la navigation, en Hiro dieu de la pluie à Matakiterani.

« Le prêtre qui devait implorer la pluie, se rendait sur le sommet de la montagne et là, enterrait un morceau de corail encore couvert d'algues. Puis il demandait à Hiro de verser des larmes afin de rendre vie à la terre desséchée. »

Il y a ici une curieuse extrapolation d'un mythe de la mer. A quoi pourrait-il être dû ? On a l'impression d'un thème emprunté et déformé par une race différente.

Le père Hippolyte Roussel, en 1864, signale la survivance d'autres divinités, à savoir Tive, Rarai Roa et Haua, compagnon de Make Make. A l'exception de ce dieu, nous ne savons presque rien sur ces autres divinités qui me semblent avoir été des rois divinisés, comme cela fut le cas autrefois dans l'archipel des Marquises. Mais le dieu qui domina la mythologie de Matakiterani

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

est le grand dieu Make Make dont le visage se retrouve gravé par centaines sur les falaises et les grottes de l'île et dont la mémoire demeure toujours présente jusqu'à nos jours.

Pour les hommes de l'île, Make Make fut le créateur du monde, de l'homme et de la femme. Nous publions ici les deux légendes que nous avons recueillies :

### LA CRÉATION DU MONDE

L'éther, les gaz, le vide.

La mer, le néant autour.

L'obscurité.

La première vibration, la première parole qui créa la lumière.

*Kuihi-Kuaha* (parole magique).

Que sèche la terre !

Que se retire la mer !

Vint le soleil, la grande lumière,

Vint la lune, la petite lumière,

Vinrent les étoiles,

*Kuihi-Kuaha*.

Vint Make Make, le premier homme.

### LA CRÉATION DE L'HOMME

Make Make prit une calebasse, se mira, vit son visage et s'écria :

« Le fils aîné de Make Make. »

Vint un oiseau blanc,

Se posa sur son épaule droite

S'écria : « *Kuihi-Kuaha te anga a makemake* (parole magique).

## LE ROI INITIÉ

Make Make assembla de la terre en une forme ronde,  
Mit la main en son milieu pour faire un trou  
Alors il souffla dans le trou.  
En sortit un homme jeune, He repa.  
Make Make dit : « Ce n'est pas bien ! »  
Il fit dormir He repa.  
Make Make prit une pousse de banane.  
Il ouvrit le thorax de He repa, à gauche.  
Le sang coula sur la pousse de banane.  
Alors, Make Make souffla dans la pousse de banane  
ensanglantée.  
Naquit Uka, la femme jeune.

Ce dieu Make Make, créateur du monde et de la vie,  
s'apparente aux personnages légendaires de Tiki pour  
l'archipel des Marquises et de Tupa pour les Gambiers.  
Il est l'Origine.

Mais, à l'île du silence, Make Make semble bien être  
aussi à l'origine d'une tradition et d'un pacte religieux  
extrêmement important.

## CHAPITRE IX

### LE RITE MAGIQUE DE L'HOMME-OISEAU

La légende dit que le dieu Make Make partit à la recherche des oiseaux de mer et aborda l'îlot de Motiro-Hiva (Sala y Gomez). Là, il chassa les oiseaux devant lui jusqu'à Matakiterani.

Pour que les hommes ne les détruisent pas et ne mangent pas leurs œufs, Make Make les établit sur les deux minuscules îlots de Motu-Nui et Motu-Iti, que domine la falaise d'Orongo. Or, ces deux îlots et ces oiseaux, furent à l'origine d'un culte unique, celui du *Tangata Manu*, « l'homme-oiseau » et de Make Make — dieu des habitants de l'air.

Cet homme-oiseau, s'il demeure une des représentations les plus poétiques et les plus belles de l'art de Matakiterani, demeure bien plus une très curieuse indication de recherche.

D'abord, le fait que ces oiseaux aient été amenés à l'île de Pâques, un peu comme des pigeons voyageurs,

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

messagers de la terre d'Hiva, et que ces oiseaux aient été immédiatement protégés par le dieu Make Make, incite à saisir toute l'importance que les hommes de l'île attachaient à ce souvenir, à ce témoignage vivant de la lointaine migration venue de la terre d'Hiva.

Nous possédons, en outre, une tradition qui donne force à cette opinion.

Chaque année, quelques *Manu-lara*<sup>1</sup> étaient gardés en captivité jusqu'à l'âge adulte. On plaçait ensuite une bande de *tapa* rouge autour de leurs ailes et le prêtre les lâchait en prononçant cette phrase : « Va, retourne à Hiva. »

Ce dieu Make Make présidait autrefois aux plus importantes cérémonies de Matakiterani et nous savons que son *Mana* était tel que certains indigènes affirmaient l'avoir vu : « Son habit était blanc comme un nuage, bordé d'arc-en-ciel. »

Ce dieu de vie consacrait une fois par an l'extraordinaire rite de fécondité et de retour des origines qui se déroulait dans l'affolant cadre des falaises d'Orongo, donnant d'un côté sur le lac intérieur du cratère Rano-Kao, et de l'autre sur la splendeur des trois îlots irisés d'écume.

Il y a dans cette fête païenne toute l'admirable résurrection des cultes de vie.

Dès la fin juillet, la fête se préparait. Elle allait consister à guetter l'arrivée des premiers oiseaux et à capturer le premier œuf, symbole de l'année nouvelle, et du printemps austral. Cette cérémonie ne connaît pas son égale en Polynésie et c'est bien cette naissance ou cette rémi-

---

1. Frégate.



niscence d'un culte antérieur qui demeure troublant sur cette île du bout du monde.

Rien n'est plus étrange que la quête de cet œuf venu de l'étranger, de Hiva, et symbolisant la vie et le pouvoir. Il est inquiétant de penser que ce symbole de l'œuf, témoin du printemps renaissant, enclos de vie, fut autrefois le symbole des civilisations mégalithiques de pays si lointains qu'on n'ose faire de rapprochements sans entrer dans le domaine parfois si réel du fantastique.

Nous connaissons, par de nombreux récits, la geste impressionnante et magique de cette cérémonie qui ne se termina qu'en l'année 1866.

Dans le courant du mois de juillet, la population se réunissait à Mataveri, au pied du volcan. Là, s'élevaient trois énormes cases de réunion formées d'assises de pierre taillée. Hommes et femmes de différentes tribus, chefs et guerriers, serviteurs des hommes-oiseaux se rencontraient dans le déploiement des chants et des danses.

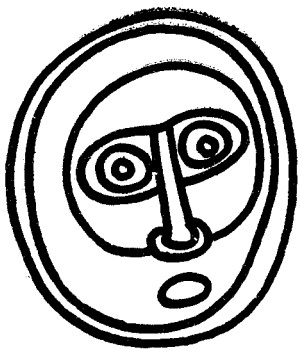
Ensuite, dans une interminable procession, suivant le sentier de l'Aô<sup>1</sup> qui serpentait le long des flancs dénudés du Rano-Kao, les hommes et les prêtres se rendaient au sanctuaire d'Orongo. Marche des songes, car les candidats au titre de futur homme-oiseau avaient été choisis par le dieu et les rêveries des prêtres. Couronnés de leur diadème de plumes de coq et de phaéton, le visage peint en rouge et noir, les tatouages reluisant sous le *Hami*<sup>2</sup>, scandant de leur rame de danse le chant rituel, les initiés parvenaient au sommet d'Orongo.

Les aspirants au titre de Tangata-Manu allaient rester

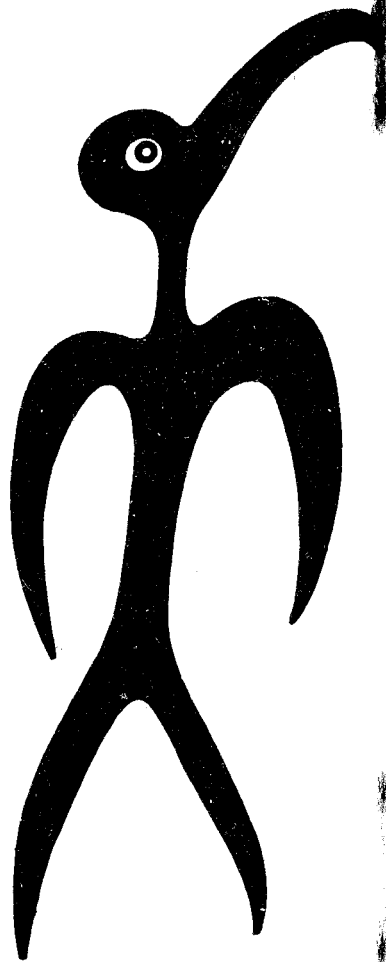
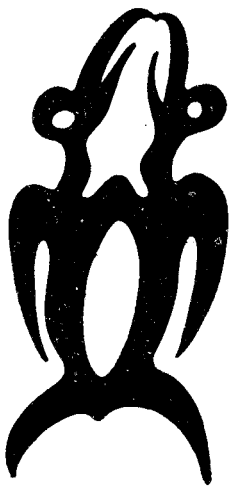
---

1. Nom Pascuan donné à la rame de danse.

2. Ceinture de *tapa*.



**Figure du Dieu Make-Make**



**Figuration des Hommes-Oiseaux**

## LE RITE MAGIQUE DE L'HOMME-OISEAU

dans le site d'Orongo pendant que leurs serviteurs, appelés Hopu-Manu, se rendaient à l'îlot de Motu-Nui.

Enfin, l'*Ariki-Henua* venait donner aux Hopu-Manu le signal du départ vers l'îlot.

Admirable et parfois tragique épreuve que celle de traverser à la nage ce chenal que relie Orongo aux îlots et dans lequel le courant est d'une rare violence.

Par un sentier surplombant les grottes et les à-pic, les Hopu-Manu parvenaient d'abord au pied de l'immense falaise-paroi du volcan. Avec les tiges de *tolora* qui emplissent le cratère, ils confectionnaient un flotteur conique dans lequel ils plaçaient quelque nourriture. Ensuite, les hommes se jetaient à la mer. Agrippés d'une main à leur flotteur, nageant péniblement contre le courant, devant échapper aux requins, les Hopu-Manu devaient enfin prendre pied sur l'îlot escarpé.

Dans l'attente de l'arrivée des oiseaux et de la ponte du premier œuf, les Hopu-Manu vivaient reclus dans de petits alvéoles de grottes que l'on retrouve décorés de visages de Make Make et de représentations d'hommes-oiseaux.

L'attente était parfois longue et, si la mer était mauvaise, les Hopu ne pouvaient recevoir de ravitaillement. Guettant nuit et jour le vol des oiseaux, chacun espérait obtenir le premier œuf.

Il faut essayer de saisir toute l'étrange aventure de ces hommes, nichant dans ces chambres souterraines où l'on pénètre par un minuscule tunnel d'ombre, écoutant, dans le lourd bruit du ressac, le cri strident des oiseaux, guettant le vol de ceux-ci se laissant glisser au rythme du vent.

L'attente de cet homme garde l'expression de ce dieu Make Make aux yeux immenses. Le Hopu-Manu allait être l'homme transfiguré, muté par le retour de l'oiseau.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Là-bas, sur la falaise d'Orongo, dominant les vagues et scrutant le vol circulaire des oiseaux, les futurs Tangata-Manu, les guerriers, les prêtres et le roi attendaient le signal des dieux.

Parmi les roches sculptées de plus de cent cinquante pétroglyphes polis par le vent, s'élevait le chant des traditions.

Les hommes offraient au dieu l'abondance des meilleures nourritures afin qu'il soit propice à la quête de l'œuf, au retour de la vie féconde.

Et là, surtout, les prêtres Maori-Rongo-Rongo, ceux qui inscrivaient la parole sur les tablettes de Toro-Miro, récitaient le long cheminement de la vie, celle que nous recherchons au travers de ces pages, celle qui mourut d'avoir cru au retour des Autres hommes.

Nichés dans la falaise d'Orongo, sous le vent, les guetteurs attendaient le premier cri qui jaillirait de l'îlot. Belle caverne de rêve, vertigineuse à l'à-pic du volcan, elle s'appelait Hakarongo-Manu, « l'écoute de l'oiseau ».

Et d'un seul coup, jaillissait le cri de vie, répercuté par l'écho de la falaise : « Toi, rase ta tête ! »

Juché sur un rocher de l'îlot appelé « Le cri de l'oiseau », l'Hopu-Manu appelait son nouveau roi.

En silence, l'homme descendait alors vers la mer dans laquelle il trempait l'œuf avant de se l'attacher sur le front avec un bandeau de mahute.

Alors tous les Hopu-Manu, encadrant celui que le dieu avait pénétré de sa force, nageaient sans crainte vers la falaise d'Orongo.

Spectacle d'une majesté inoubliable. Seul dans ces éboulis de lave, gravissant le vertige des surplombs, l'homme béni parvenait enfin au pied de ce nouveau roi auquel il remettait ce précieux symbole.

## LE RITE MAGIQUE DE L'HOMME-OISEAU

Dès que le guetteur avait entendu et transmis le nom du nouveau Tangata-Manu, l' élu, avec une fine lame d'obsidienne transparente, se rasait le crâne, les sourcils et les cils, il devenait l'homme-oiseau.

L'initié lui nouait autour du bras un bandeau de *tapa* rouge dans lequel était glissé un morceau de bois de santal. De ce bras sanctifié, il recevait le don de l'œuf.

Une chose me paraît très notable : ce morceau de bois de santal, symbole du raffinement royal, et surtout symbole du pays d'origine. Nous savons en effet que c'est Hotu-Matua qui introduisit le santal à Matakiterani <sup>1</sup>.

La tradition dit qu'il recevait l'œuf sur le plat de la main recouverte d'un *tapa* rouge. Geste admirable, qui retrace la noblesse de la cérémonie.

Ensuite, toute l'assistance, entourant ce roi éphémère, mais sacré par sa possession de Dieu, s'acheminait vers le pied du volcan en chantant et en dansant.

Les hommes faisant virevolter leurs rames de danse, assistaient le nouveau Tangata-Manu qui entrait en transes. L'informateur dit encore que, outre les peintures rouges et noires encadrant le visage, les hommes se couvraient la tête de perruques de cheveux de femme. Ce détail est remarquable, car il était autrefois, aux îles Marquises, le symbole des prêtres et des ornements les plus sacrés <sup>2</sup>.

A Mataveri, se déroulaient alors de grandes fêtes au cours desquelles avaient lieu des sacrifices humains.

On dit qu'ensuite le Tangata-Manu allait se retirer

---

1. Le bois de santal exista en grand nombre dans l'archipel des Marquises.

2. Autrefois, aux îles Marquises, les objets sacrés étaient ornés de cheveux humains ou de précieuses barbes de vieillards.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

dans la falaise du Rana-Raraku qui domine les grandes statues.

Là, pendant un an, il devait vivre solitaire et observer une continence complète, de même qu'il ne devait plus aller dans la mer.

Il habitait une petite case contiguë à la case de son serviteur qui le nourrissait avec les offrandes quotidiennes que toute la population devait lui apporter.

Il était, durant douze lunes, l'homme-dieu, séparé du monde et gardien du *Mana*, de la force de vie de l'année à laquelle il donnait son nom qui lui était transmis en rêve.

De même, le Hopu-Manu qui avait trouvé l'œuf, devait pour un certain temps se séparer de sa famille et ne pouvait toucher aucun aliment avec sa main considérée comme *tabu*.

Des notions très intéressantes apparaissent ainsi. La continence imposée à celui qui possède le *Mana*. La retraite et la réclusion des initiés. La force terrifiante du *Mana*, de cette main devenue dangereuse comme les pas du roi — « Le *Mana* peut tuer. »

Toutes ces notions se retrouvent en Polynésie, mais aussi en Amérique préhistorique.

L'œuf sacré restait suspendu dans la case jusqu'à la nouvelle année — il était alors dissimulé dans les rochers du Rana-Raraku.

Lorsque le Tangata Manu mourait, il était entouré d'un grand cérémonial auquel assistaient tous les autres Tangata-Manu, les prêtres et les chefs de toutes les tribus.

Détail fort curieux, que cite Alfred Métraux, et dont je n'ai pas eu connaissance :

« Le rôle des hommes-oiseaux au cours de cette cérémonie, consistait à détacher les dix coqs qui avaient été liés aux orteils du mort. »

## LE RITE MAGIQUE DE L'HOMME-OISEAU

On ne peut que s'imaginer l'étrange impression de ce mort divin, étendu sur la plate-forme de pierre de l'Ahu, les pieds emplumés de ces dix coqs vivants. Il y a là une magnifique interprétation de la mort de l'homme qui incarna les oiseaux et qui ne put trouver son cadre que dans cette île, dont les yeux regardent le ciel... les oiseaux.

L'homme-oiseau, incarnant l'année nouvelle, ce dieu Make Make, restait ainsi vivant sur une terre où le roi gardait l'ombre des forces supérieures.

« Make Make était partout présent. »

Nous devons aussi parler d'une autre cérémonie sur laquelle nous avons peu de documents, mais qui semble avoir été dédiée à ce dieu.

Après le choix du nouveau Tangata-Manu, s'inscrivait à Orongo le calendrier d'une fête d'initiation qui me semble fort importante, l'initiation des enfants appelés Poki-Manu.

Accompagnés de leur père et très probablement des Tangata-Manu qui n'avaient pas obtenu la victoire, les enfants, garçons et filles, montaient à Orongo, les bras et les jambes ceinturés de *tapa* de mahute blanc, portant en outre sur les épaules des *Tahonga* de bois, que certains interprètent comme des figurations de cocos. Alors, leurs cheveux étaient coupés et ils recevaient un nom. Ils restaient dans la case nommée Tau reva dans laquelle se trouvait la plus belle statue appelée *La Briseuse de vague*, actuellement au British Museum.

Il est probable que se déroulaient alors des scènes d'initiation sexuelle et d'hommage à la fécondité.

Le nombre de représentations de vulves inscrites sur les rochers d'Orongo est tel qu'il est difficile d'en douter,

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

d'autant plus que cette initiation existait autrefois aux îles Marquises et dans la plupart des îles polynésiennes.

Particulièrement l'allongement des lèvres du clitoris pratiqué par les vieilles femmes.

La représentation de Make Make a de frappantes analogies avec certaine figuration gravée, de Mangareva et des îles Marquises ; représentation, non pas du dieu Tiki, mais d'un visage différent, et que j'ai rencontrée dans la vallée d'Omoa, à Fatu Hiva.

Miss Routledge, qui effectua à l'île de Pâques les études les plus sérieuses, cite qu'en 1915, elle put établir une liste de 86 noms de Tangata-Manu. Indication de la plus haute importance, puisque nous savons précisément que le Tangata-Manu donnait son nom à l'année.

En remontant à rebours de l'année 1866, date du dernier homme-oiseau, nous avons approximativement la date de naissance de ce culte fascinant. Même si l'on peut penser que certains noms furent omis, nous ne pouvons atteindre un chiffre supérieur à un siècle. Nous pouvons, à priori, penser que ce culte commença vers 1760.

Nous devons nous demander si ce n'est pas une seconde migration qui érigea ce culte à l'île de Pâques, en même temps qu'elle renversa les statues. En effet, Roggeween, en 1722, signale avoir vu les statues debout et une végétation florissante. En 1770, Felipe Gonzalez y Heado signale que, lors de la prise de possession de l'île, le cri de « Make Make » fut poussé par la population rassemblée, et que, sur l'acte de prise de possession de l'île, un indigène dessina un Tangata-Manu. En 1774, Cook note le renversement des statues, l'absence d'arbres et de cultures florissantes.

Il est certain que, si cette seconde migration eut lieu, elle explique aussi la dégénérescence rapide de la religion.



## LE RITE MAGIQUE DE L'HOMME-OISEAU

De cette religion dite païenne, nous savons peu de chose, mais il semble que, comme dans toute la Polynésie, elle trouvait ses ramifications et sa valeur temporelle dans les *tabous* et la médecine.

Les tabous promulgués donnaient à la vie une ordonnance précise et le viol de ceux-ci pouvait entraîner la mort. Existaient d'abord les *tabous* concernant le roi. *Tabous* concernant sa propre personne, concernant les récoltes, et, par exemple, ce *tabou* concernant la pêche et particulièrement la pêche des thons qui était interdite dans les mois d'hiver. Personnellement, j'ai pu voir encore, à l'heure actuelle, ce *tabou* respecté, les indigènes disant que, durant ces mois, le thon alors en migration, donne l'asthme. Il est probable que ce *tabou* avait justement été promulgué à la suite de faits bien observés et qui semblent véridiques.

Les nouvelles cases ou les nouvelles pirogues ne pouvaient pas être utilisées sans, auparavant, avoir été visitées par l'Ariki-Henua qui leur transmettait son *Mana*.

Les tabous très stricts sur la mort :

Interdiction d'allumer du feu ou de pêcher à proximité d'un cadavre exposé, de manger de certains mets après la mort d'un parent.

Les tabous sur les propriétés. Enfin le *tabou* général sur les Ahu.

La force du verbe, de la Parole était, ici, ressentie, profondément et, l'incantation prononcée, il semblait évident qu'elle s'accomplirait avec la force des tabous violés.

Il est probable que les prêtres qui pratiquèrent une certaine médecine à base d'herbes, d'algues et coquillages, enseignaient aussi le respect de la haute tradition, comme le montre cette passionnante légende que nous

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

avons recueillie de la bouche du vieux Gabriel Veriveri :

« Pour que l'homme sache quand il doit s'accoupler avec une femme.

Il faut regarder pendant les huit premiers jours de la nouvelle lune, Maninao o'hua, « la lune du sexe de l'homme. »

Il faut chercher la femme, s'accoupler.

Il faut voir l'enfant né de cette union.

Un enfant parfait.

Ce sont ces enfants qui seront proposés à l'enseignement Rongo-Rongo, au culte de l'oiseau, pour tatouer les jambes de la femme, pour tatouer le front de la femme, pour tatouer les mains de la femme, pour tatouer les joues de la femme, pour tailler les Kohau-Rongo-rongo.

Ce qui distingue l'enfant né à la lune descendante, de l'enfant conçu et né à la lune nouvelle, est que celui-ci sera un enfant moyen, sans lumière... »

Il y a là le véritable enseignement de la religion initiale qui ne dissociait pas alors les sources de vie.

Chaque jour notre vie se poursuivait dans notre campement d'Anakena.

Parfois nous voyions notre ketch venir se réfugier dans la baie, mais, le temps changeant rapidement, il devait repartir vers Hanga-Roa ou bien alors, suivant le vent, aller se mettre à l'abri à Vinapu.

Chaque jour aussi, galopant sur nos chevaux, nous nous rendions soit à la pointe de la presqu'île de Poiké, soit le long de la côte Nord, relevant les pétroglyphes ou le plan des Ahu. A l'autre bout de l'île, ma femme traduisait légendes et textes qu'elle obtenait. La chance

## LE RITE MAGIQUE DE L'HOMME-OISEAU

était toujours pour nous, grâce aux indigènes qui nous aimaient.

Un jour, ma femme reçut la visite d'un vieux descendant de la lignée royale qui lui dit que, dans quelques jours, si elle voulait bien l'accompagner — et si elle pouvait lui obtenir une autorisation de sortir du village, il l'emmènerait sur la côte Nord et lui remettrait un crâne de roi qui devrait partout nous aider.

On voudra bien m'excuser si je ne puis, dans ce livre, donner le nom exact de nos amis indigènes, mais, étant donné l'attitude des autorités à leur égard et l'interdiction qui leur est faite de remettre quelque chose d'ancien aux étrangers (étant bien entendu que, pour les Chiliens il n'en va pas de même, et d'une façon trop différente), je ne puis et ne veux me permettre une indiscretion à l'égard de ces amis restés dans l'île.

Nous étions passionnés à l'idée de voir enfin un de ces crânes de roi. Après mille détours au travers des blocs de lave, notre ami devait, dans l'anfractuosité d'une caverne occultée, nous découvrir le crâne si longtemps gardé secret.

Outre l'émotion, deux choses nous frappèrent immédiatement, il était dolichocéphale, donc différent de l'ensemble et sa denture était parfaite, chose fort rare chez les Polynésiens actuels.

Grâce à cet ami indigène, les portes s'ouvrirent alors, comme si ce crâne, ainsi qu'il nous l'affirmait, possédait vraiment le *Mana*. Nous allions être rapidement amenés à connaître des choses importantes.

C'est ainsi, qu'avant notre départ d'Anakena, un ami nous emmena dans un autre lieu où nous devions, sous un amoncellement de pierres, découvrir, en bordure de mer, une extraordinaire statue de basalte d'environ

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

1,20 m de long et dont la facture différente rappelait étrangement les Tiki des îles Marquises.

Ces deux premières découvertes allaient nous guider dans nos recherches. Nous savions déjà que le problème de cet étrange monde allait notablement se compliquer.

En me souvenant de ces deux premières preuves d'amitié et de courage des indigènes, il est de mon devoir de réfuter violemment les assertions de plusieurs auteurs qui, n'ayant passé que quelques jours ou quelques mois dans l'île, et n'ayant pas eu le courage de comprendre certains faits embarrassants, se sont excusés de leurs travaux en écrivant les choses les plus indécates concernant les indigènes qui, évidemment, ne pourront jamais leur répondre.

Quand les hommes de l'île sauront lire et posséderont une carte de citoyen, alors ils pleureront de honte pour ceux qui les ont traités de voleurs, de menteurs et leurs femmes de volages...

## CHAPITRE X

### ETHNOLOGIE HISTORIQUE DE L'ILE DE MATAKITERANI

Quand le jour se lève sur l'île, on n'entend que le vent et le bêlement des moutons, dont le gouverneur prend grand soin.

On n'entend que ce vent dont le bruit autrefois était écouté car il apportait, dans les songes, la vie des autres îles.

Là, sur la plage d'Anakena, nous venions souvent écouter le conteur qui parle la nuit et, comme autrefois, nous entendions en silence, car la parole ne devait jamais être interrompue. Il dit la vie que son grand-père lui conta, lui qui fut « cannibale », mais qui savait encore le chant des tailleurs de statues. Il dit les choses d'un autre monde dont il ne peut plus retrouver les sentiers.

Il dit : « Autrefois la vie des enfants était autre, car les Atua veillaient. Vers le 4<sup>e</sup> ou le 6<sup>e</sup> mois de la grossesse, le beau-père offrait à sa belle-fille le présent d'un

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

four de pierre appelé *Umu*. Il lui donnait les intestins de poulet comme nourriture afin de vénérer l'enfant à naître. Le reste de la nourriture était distribué à la famille. Tout cela était sacré.

« Quand le moment de la délivrance arrivait, la maman s'agenouillait à terre, pendant que son mari la maintenait, la massant pour aider sa respiration et sa délivrance.

« Dès l'accouchement, le cordon ombilical était coupé avec les dents, jamais avec une obsidienne, et noué avec respect, car on enfermait dans le corps de l'enfant le *Mana* transmis par ses parents. Un prêtre assistait pour l'observance des rites qui devaient être très précis, et les rêves qu'il avait eus la nuit précédant la délivrance donnaient une direction à la vie de l'enfant. »

Nous retrouvons ici toute l'observance des rites de naissances pratiqués chez tous les peuples dits primitifs.

Ainsi, le cordon ombilical et le placenta étaient, soit, précieusement enterrés, soit, livrés aux vagues. Mais à Matakiterani, le prêtre disait cette phrase qui témoigne de l'origine de ce petit peuple. Il s'écriait : « Va, retourne à Hiva ! »

« Ensuite, l'on mettait sur le ventre de la mère des galets légèrement chauffés afin de forcer les derniers écoulements, d'éviter les vergetures et de faciliter la remise en place des muscles.

« Peu après, la mère recevait les premiers aliments des mains de son mari avec tout le cérémonial voulu, tandis que le petit enfant se voyait attribuer son premier nom. Alors était la vie. »

Souvent, assis sous l'auvent d'une caverne, laissant nos chevaux se reposer et paître l'herbe rase, nous questionnions nos amis. L'un savait beaucoup, car son père avait été l'informateur de Métraux. Regardant la mer,

## ETHNOLOGIE DE L'ÎLE DE MATAKITERANI

au loin, nous lui demandions de nous parler des enfants, de leur vie.

« Le matin, les enfants allaient jouer dans les vagues, sur lesquelles ils essayaient de glisser en tendant leurs bras ou en s'appuyant sur des fagots de *torora*. (Ce jeu, connu sous le nom moderne de *surf-riding*, fut autrefois pratiqué dans toute la Polynésie.)

« Sur les dallages des cases, les mamans veillaient, montrant aux tout-petits le jeu des toupies que l'on confectionnait avec la pierre ou la coque de noix de l'arbre Naunau. D'autres s'entraînaient au jeu de l'oiseau à l'aide de cerfs-volants de *tapa* de mahute finement tendus sur des baguettes de Makoi.

« Après le repas pris en commun autour de l'*Umu* (four de pierre porté à incandescence dans lequel les nourritures étaient placées entourées de feuilles de bananiers, le tout recouvert de terre), les enfants, soit suivaient leurs parents à la pêche ou dans les plantations, soit s'entraînaient au tir à la pierre ou au lancement de la javeline de *toro miro*, d'autres à cheval sur des troncs de bananiers, se laissaient glisser sur les pentes couvertes d'herbe.

« Avant la chute du jour, les parents enseignaient aux enfants le jeu rituel des ficelles dont la tradition s'est encore conservée et que l'on appelle Kaikai.

« Ce jeu consiste, avec une boucle de ficelle maintenue entre les deux mains, à effectuer diverses figures, qui, à l'île de Pâques étaient extrêmement compliquées et devaient retracer un événement ou une image précise.

« Pendant l'exécution d'une figure, l'on devait psalmodier les paroles rituelles attachées à celles-ci.

« Ce n'était pas seulement un jeu, mais un moyen de

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

mémoire qui préparait à l'enseignement de l'écriture rongo-rongo à laquelle c'était un honneur d'avoir accès.

« Ces jeux se poursuivaient jusqu'à l'âge de la puberté qui n'était pas autrefois une étape de la vie, mais un passage franchi avec la plus grande liberté. Elle se traduisait par une grande oisiveté et la réunion des filles et garçons dans de grandes cases appelées *Hare-nui*, où s'enseignaient la danse et autres plaisirs.

« Selon les besoins, les enfants aidaient leurs parents aux divers travaux. Il en fut ainsi aux temps de paix. Quand les guerres survinrent, les enfants durent se réfugier dans l'ombre froide des cavernes où beaucoup moururent de faim. »

Nous écoutions parler ainsi, la nuit, respectant cette coutume ancestrale de ne pas allumer de feu.

Coutume extrêmement intéressante, qui, à l'heure actuelle, fait encore dire aux vieux que la lumière est mauvaise, qu'elle tue les yeux de la nuit.

Souvent nous pensions à ces enfants réfugiés dans ces grottes d'ombre dans lesquelles ils circulaient pourtant avec aisance. Les vieux disent encore qu'autrefois on voyait la nuit et que, dans les grottes, les hommes pouvaient tout distinguer. On dit que si, dès l'enfance, on s'habitue au noir et que l'on n'utilise jamais de lumière le soir, les yeux, comme ceux des animaux, voient la nuit. Ce qui est vrai — et qui peut expliquer bien des mystères de l'archéologie.

Quelques jours après cette réflexion, nous découvrîmes du reste dans un couloir de grotte de plus de 100 mètres de long, des fresques d'une remarquable exécution. Or, aucune trace de feu n'était visible au plafond de ce minuscule couloir, et lorsque nous fouillâmes le plancher, bien que nous trouvâmes quantité de restes de repas,



il nous fut impossible de déceler aucune trace de charbon de bois <sup>1</sup>.

Toute cette vie de l'enfant qui, à première vue, paraît si oisive, était bien dirigée par l'observance des rites, l'enseignement des *tabous* et, dès l'âge de sept ans, par l'imposition des premiers tatouages rituels qui lui donnaient son rang. A cette occasion, l'un des frères de sa mère lui remettait des poulets.

Ces volatiles étant, avec les rats, les seuls animaux existants, leur remise était un présent de haute valeur et fort apprécié.

Curieuse histoire que celle de ces gallinacés prenant, à l'île de Pâques, une importance vitale. Seule viande existante, hormis les rats, elle était à tel point convoitée, que les hommes d'autrefois bâtirent d'étranges constructions que les premiers navigateurs prirent pour des sépultures et qui sont, en réalité, de vastes rectangles ou ovales de lourdes pierres dans lesquels sont ménagées des niches.

Chaque nuit, les propriétaires rentraient précieusement ces volatiles à l'intérieur, les entrées étant bouchées par de grosses pierres parfaitement ajustées. Ces Hare-Moa se trouvaient à proximité immédiate des huttes de jonc, et étaient constamment surveillés.

Chaque jour, nous redécouvrons les restes de ces villages abandonnés par les hommes.

Une chose fascine immédiatement, c'est la disproportion des *Ahu* surmontés de statues, maintenant effondrées, face aux décombres de ces maisons, de ces *Hare-Moa*, de ces fours de pierre. Il faut s'imaginer la silhouette impressionnante de ces statues, dominant et regardant toujours le village. Le dos tourné à la mer,

---

1. Il en est de même pour la fameuse grotte peinte de Lascaux.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

ces géants semblent avoir voulu maintenir les hommes captifs sur ce rocher du bout du monde. Disproportion grandiose qui remémore la force religieuse avec laquelle, en sculptant ces géants, ces hommes se dépassèrent eux-mêmes.

Il y a ici ce syndrome d'affolement de ceux qui, se sentant à jamais prisonniers, se jetèrent dans l'évasion d'un monde gigantesque.

Il est probable que ces géants de pierre n'auront connu qu'une vie éphémère de deux siècles, mais, eux, qui dominèrent la terre des hommes, demeurent présents, le visage enfoui dans la terre des moutons !

Souvent, en marchant dans ces décombres, nous restions saisis d'effroi devant l'énorme œil immobile d'un visage à moitié enfoui.

D'autres sont encore plus effrayants, couchés sur le dos, les mains fines croisées sur ce ventre gonflé comme celui des cadavres, immobiles, face au ciel qui, inlassablement, projette l'ombre de ses cumulus.

Et puis ceux-là, encore, entrecroisés dans la chute, comme ces frères foudroyés au sortir des maisons d'Hiroshima.

Des heures nous avons regardé le visage d'un de ces géants. De son corps, il ne restait que l'ombre, mais de sa tête, aux orbites remplies d'eau, seule la bouche demeurerait fine, à jamais fermée et belle, tellement belle, défigurée par le sel de la mer. C'était les lèvres d'un dernier baiser où l'on parlait d'amour et ce sont sûrement ces lèvres, et ce sont sûrement ces yeux du vieux Veriveri qui nous ont appris à reparler d'amour en inscrivant le nom de Matakiterani.

Là aussi, dans l'axe de ces statues, il y avait les cases où l'on parlait la même langue. Cinq à six cases-bateau, de 15 à 20 mètres de long, quelque 150 habitants —

## ETHNOLOGIE DE L'ÎLE DE MATAKITERANI

c'était le village de l'*Ahu*, le village de la paix, car les statues étaient encore debout.

Comme si les toits de *totorā* et d'herbe fumaient encore aux premiers rayons du soleil, nous allions essayer de retrouver la vie.

Dès le réveil, c'était l'animation après cette longue nuit dans l'étroitesse des cases sombres.

Pendant que les enfants partaient se baigner, hommes et femmes vaquaient à leurs occupations.

Les uns partaient pour les champs, d'autres pour la pêche, d'autres encore commençaient la construction d'une nouvelle case qui abriterait la vie.

L'édification d'une case demandait l'attention de tout le groupe. Là, c'était une grande case de plus de 30 mètres de long qui allait se terminer, mais il avait d'abord fallu des mois et des mois pour recueillir et tailler les belles dalles de pierre qui formeraient la base ovale de la maison. Soigneusement plantées sur champ, les dalles avaient été pourvues auparavant de nombreux et larges trous, si difficiles à percer au foret de pierre, et, dans lesquelles, maintenant, les hommes s'ingéniaient à fixer l'ossature en tige de *ti*<sup>1</sup> ou de cannes à sucre, qui, courbée comme les membrures d'un bateau, se rejoignait sur une fine poutre maîtresse.

D'autres préparaient les nattes de *totorā*, finement cousues, qui serviraient de toiture et sur lesquelles on placerait un mélange d'herbe et de terre.

Comme projetant l'ombre de la toiture, un dallage de gros galets, en forme de croissants de lune, était délicatement ajusté par le chef de construction.

---

1. Plante comestible qui possède une assez forte tige.



**Carcasse de la Grande Case**



**Plan d'une Grande Case**

Plan d'une case-pirogue (environ quarante mètres de long). Vaste assise de pierres travaillées et percées de trous dans lesquels s'inséreraient une légère charpente de tiges de canne à sucre ou de Ti. Le toit est constitué par des nattes de jonc (tofora), recouvertes d'herbe. La forme aérodynamique et la faible hauteur de ces cases leur permettaient de résister aux vents violents qui ravagent l'île.

Au milieu, coupée dans le *titora*, une minuscule entrée était ménagée.

Terminée, elle aurait l'air minuscule au pied des statues. Mais ces maisons, en forme de canot retourné, étaient d'une remarquable intelligence car, sans bois, il eût été impossible de construire autrement une case qui puisse résister aux terribles rafales de vent qui s'abattent si souvent sur l'île.

Par leurs formes carénées, ces cases ne donnaient aucune prise aux éléments, elles n'étaient que le calme refuge du sommeil.

Quand la case était terminée, les oreillers de pierre gravée, les nattes et les bols de pierre étaient soigneusement rangés dans l'ombre.

Devant la porte bordée de deux dalles de pierre, s'élevaient deux statuettes de pierre ou de bois. La case, alors, était consacrée par le roi.

Pendant ce temps, certains étaient partis cultiver leurs parcelles bien limitées. Là, armé de son bâton, l'homme vérifiait l'humidité de la terre, la croissance des plantes qui étaient, avec les œufs, les poulets et les poissons, les seules ressources de vie.

L'homme connaissait bien sa terre, il connaissait quarante-deux variétés d'ignames et vingt de *taro*. Avec ses *Kumara*, ses bananes, l'homme savait qu'il pourrait nourrir sa grande famille indivise.

Du reste, son frère était parti ce matin à la pêche.

Comme les pirogues étaient peu nombreuses et ne servaient que pour la pêche au thon, il était parti seul, emmenant son filet en fibre de mûrier à papier, son précieux hameçon de pierre et quelques hameçons d'os humains. Il était allé pêcher le long des rochers.

De toute façon, s'il ne pouvait attraper de poissons, il plongerait et attraperait des langoustes, des biches de

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

mer et de petits coquillages. Parfois aussi, il capturait des poulpes ou des congres.

C'était encore l'époque où les tortues abordaient l'île et quelle joie c'eût été d'en attraper une.

Dès le retour, il allumerait le feu en mettant en mouvement entre ses deux mains ouvertes, une baguette qui tournerait rapidement dans une rainure de bois.

Ensuite il faudrait chauffer les pierres de l'*umu*. Le bois étant rare, il utiliserait des tiges de canne à sucre, des racines d'herbe ou bien alors des troncs de bananiers bien secs depuis des semaines.

Quand les pierres étaient bien chaudes, on les retirait pour tapisser le fond du four de feuilles de bananiers vertes sur lesquelles légumes, poissons et poulets étaient étendus soigneusement ; une autre couche de feuilles, une autre de pierres chaudes, puis de la terre et de l'herbe. Quand le soleil passerait le zénith, tout serait prêt.

Quand le four s'ouvrait, une délicieuse odeur se répandait, et même le sculpteur sur bois abandonnait son merveilleux travail. Heureux de cette abondante nourriture, il travaillerait joyeux jusqu'au coucher du soleil.

Dans le petit village, l'animation était grande.

Là, un homme, depuis des heures, subissait l'épreuve du tatouage. Armé d'un petit peigne d'os, le tatoueur martelait rapidement la peau suivant un dessin précis. Quand le sang apparaissait à la surface des piqûres, il les saupoudrait de poudre de racine de ti brûlé qui rendait le tatouage indélébile.

Ces tatouages, qui parfois couvraient entièrement le corps, coutume typiquement polynésienne, paraissent avoir atteint ici une remarquable beauté ; malheureusement, nous les connaissons fort mal, les premiers Européens n'ayant pas pris soin de les reproduire. Le dernier homme tatoué étant mort bien avant notre

venue, nous n'avons rien pu retrouver comme document valable et, hormis quelques figures fort simples, les seules reproductions que nous connaissons, sont des figures sur *tapa*, maintenant au musée de Harvard.

Tous les individus étaient tatoués selon leur rang. On ne peut que songer à l'aspect noble et parfois farouche de ces assemblées, et l'on conçoit l'inquiétude que les premiers Européens ressentirent à la vue de ces groupes de guerriers.

Si nous allions de case en case, nous pouvions découvrir le rythme de la vie.

Ici, un homme sculptait un *moai-kavakava* dans une pièce de *loromiro*.

Avec un *toki*, une herminette de pierre, il dégrossissait la forme de sa statuette ; cela demandait des heures, car parfois, quand le bois était trop dur, il fallait le brûler légèrement. Ensuite, se servant de *matas*<sup>1</sup>, ces merveilleux tranchants d'obsidienne, il pouvait commencer la sculpture qui allait faire l'émerveillement du village.

Des jours et des jours on le voyait travailler patiemment car, sans arrêt, les lames d'obsidienne cassaient et devaient être remplacées. Quand la statuette était terminée, commençait le long travail du polissage qui était d'abord effectué à l'aide de petites râpes de corail.

Pour que la sculpture soit belle et acquière le poli parfait, il fallait faire disparaître les aspérités du bois. Ensuite, à l'aide d'un *pure*, ce beau coquillage que les femmes portaient parfois en parure, il fallait écraser la fibre du bois pour lui donner une brillance de marbre.

A l'ultime moment, le sculpteur incrustait les yeux

1. Sorte de pointe de flèche à pédoncule, taillée dans l'obsidienne.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

en vertèbres de requin au milieu desquels on introduisait un éclat d'obsidienne noire qui donnait vie au regard.

Des mois et des années la fumée et les mains respectueuses qui la prendraient, donneraient à cette statue la patine d'un noir luisant qui la rendrait invisible dans la pénombre de la case.

Sur le pavage de la case, une femme fabriquait le *tapa* de *mahute* qui lui servirait à confectionner la merveilleuse cape qu'elle mettrait la nuit pour assister aux danses.

Avec un maillet de bois très dur, elle frappait l'écorce posée sur un galet bien lisse.

Mouillées sans cesse, les fibres s'allongeaient et le tissu prenait corps ; elle les assemblait alors avec art à l'aide d'une aiguille d'os humain.

A côté, une autre femme tressait des chapeaux qu'elle échangerait contre des coqs ou des oiseaux de mer. Elle avait déjà fabriqué plusieurs coiffures. L'une était remarquable : c'était une belle calotte de joncs tressés dans lesquels plusieurs centaines de plumes de coqs avaient été disposées avec l'art des couleurs.

A côté aussi il y avait plusieurs diadèmes de plumes. Les uns étaient de véritables bouquets de plumes de queues de coqs, d'autres avaient l'air de couronnes de fleurs faites en petites plumes blanches.

Il y avait surtout un étrange chapeau comme les femmes aimaient à en porter.

Fabriqué en jonc de *totorā*, il avait la forme d'un croissant de lune dont les deux extrémités étaient élégamment relevées.

Tout près, une jeune fille tressait des paniers avec de fines lanières obtenues à partir de l'écorce de bananiers. C'était autrefois que l'on avait découvert qu'en lavant l'écorce de bananier, on pouvait en tirer des fibres assez



solides. C'était bien, car, lorsque les hommes d'Hotu-Motua arrivèrent ici, leurs plants de *pandanus* et leurs petits cocotiers avaient dépéri et l'on ne savait pas faire des paniers ou des chapeaux sans les fibres de ces deux plantes.

Quand elle aurait fini, avec la poudre jaune extraite du *curcuma*, elle teindrait sa cape de danse, qui serait belle comme un soleil.

Souvent, la nuit venue, tout le village se réunissait à l'occasion d'une fête. Le repas était toujours préparé dans l'*umu*, le four de pierre chauffé.

Comme dans toute la Polynésie, le festin se déroulait selon un cérémonial strict qui tenait compte du rang social des individus.

Les hommes mangeaient d'abord, servis par les femmes, qui ne pouvaient assister au repas.

Ce n'est qu'une fois celui-ci terminé qu'elles pouvaient venir manger avec les enfants.

Ces grands festins étaient l'occasion d'étaler ses richesses aux yeux de tous et particulièrement des invités des autres tribus, mais parfois, étaient aussi à l'origine de violentes disputes et d'injures qui dégénéraient en batailles.

Ces festins, donnés pour de multiples occasions, comme le mariage, la mort, la fin d'un tatouage ou l'inauguration d'une nouvelle case de réunion, se terminaient par des chants et des danses.

A cette occasion, les chanteurs apprenaient pendant des jours une nouvelle chanson ou des poèmes.

Nous savons peu de chose hélas ! sur la musique et la danse d'autrefois mais, d'après les informations recueillies par différents auteurs, il semble bien que les chants s'exécutaient un peu à la méthode des *rari* mar-

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

quisiens, les hommes et les femmes accroupis sur deux lignes parallèles.

Tous les chants avaient leur dénomination propre, selon qu'ils étaient sacrés, libertins ou amoureux.

Les chants étaient accompagnés de mouvements de mains et du balancement rythmé du torse.

Des soirs et des soirs, lors de notre séjour dans l'île, nous avons enregistré tous les chants anciens qui survivaient encore et nous fûmes frappés du caractère polynésien du tempo et de l'inflexion des voix.

Comme dans les vieux *ute* de Raiatea, une voix plus aiguë domine souvent le chant, qu'elle dirige et anime.

Mais nous avons pu retrouver et enregistrer un très étrange instrument de percussion qui semble, du reste, avoir été le seul tambour existant autrefois.

Cet instrument est un véritable tambour de pierre dont le son est fascinant comme le bruit de la terre aux approches d'un volcan.

Après avoir creusé une fosse circulaire d'environ 70 centimètres de profondeur, on déposait, au fond, une calebasse sur laquelle était placée une fine dalle de pierre. Un homme, appelé *vaé*, se tenait debout sur celle-ci et, d'un seul pied, marquait la cadence, modifiant à volonté la résonance de l'instrument. La plupart du temps, hormis les battements de mains et la conque marine, le tambour de pierre était accompagné par un très curieux instrument qui consistait en une mâchoire humaine possédant encore sa dentition et que l'on frappait en cadence sur un morceau de bois.

Cet étrange instrument dont nous avons pu enregistrer le son donne un hallucinant bruit de crécelle, produit par le jeu des dents se mouvant dans les alvéoles.

Il est certain que ces deux instruments, les seuls connus, sont des plus insolites, et que l'invention de ce

tambour de pierre dénote bien l'absence de bois dans cette île.

En effet, pour faire un tambour en peau de requin, comme on les faisait en Polynésie orientale, il est nécessaire d'avoir des arbres d'une certaine grosseur ; or, il semble bien, en examinant les sculptures sur bois de Matakiterani, que jamais l'île ne posséda d'arbres assez gros.

Quant aux danses proprement dites, nous en savons fort peu de chose, si ce n'est par les récits des premiers navigateurs qui signalent une danse à cloche-pied.

Malgré toutes nos questions, nous n'avons pas pu retrouver la signification de cette danse, ni la connaissance d'autres mouvements.

Comme partout, les missionnaires ayant tout de suite interdit ces danses dites païennes, elles disparurent pour laisser place aux danses d'importation jugées plus morales.

La nuit, lorsque nous enregistrons ces derniers chants témoins d'un monde passé, nous ne pouvions nous empêcher, en écoutant la grave inflexion de voix, de nous imaginer ce que furent ces groupes d'une centaine de chanteurs, laissant s'élever dans le vent le chant d'amour des tailleurs de pierre.

Il faut s'imaginer ces groupes de chanteurs, le corps peint des quatre couleurs sacrées, jaune, rouge, bleu et noir, la tête enluminée par les diadèmes de plumes aussi raffinés que ces longues capes de *tapa* flottant sur les épaules nues. Je me souviens toujours de l'impression extraordinaire que nous ressentîmes lorsque nous enregistrâmes, dans le silence d'une grotte, le très pur écho d'une voix féminine élevant doucement le chant d'Hiva.

Dans cette île perdue face aux glaces de l'Antarctique, il y a dans chaque acte de vie, une force d'envoûtement

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

telle, qu'elle dut guider jusque dans l'insolite grandiose, cette fraction de Polynésiens dont nous retrouvons le passage.

Dans le labyrinthe de ces cavernes, de ces rochers éclatés, de ces falaises, nous allions chaque jour, scrutant ces restes de vie, saisissant le regard de nos amis, ou le réflexe héréditaire qui parfois entrouvre si violemment les perspectives de l'histoire.

Fréquemment, nous nous rendions à cheval pour explorer le grand champ de lave qui, partant des pieds des sept moai d'Ahu A'Tiu vient se jeter dans les vagues.

Là, parmi les coulées de lave où se cachent les grottes, s'ouvre le plus extraordinaire labyrinthe de cavernes géantes, creusé par les jardins en profondeur.

Nous aimions ce nom « jardin en profondeur » car il gardait toute la poésie d'un monde inhumain.

Ce sont d'énormes bulles de lave, éclatées, ouvertes, dans lesquelles les siècles et le vent ont déposé une couche d'humus où l'eau se garde. Cinq à six mètres, parfois dix mètres de profondeur. Là, le vent ne peut pénétrer et les hommes, autrefois, y plaçaient le *mahute*, les bananiers et les pauvres légumes arrachés au monde des pierres volcaniques.

Jardin merveilleux où, lorsque nous arrivions, nous découvrions le calme, loin de ce vent qui donne à l'île sa musique oubliée. Sur plus d'un kilomètre, c'est le dédale fou de ces jardins en profondeur qui se signalent de loin par le léger panache de verdure qui en émerge.

Merveilleuse nature car, sur le pourtour de ces jardins, s'ouvrent les grottes où vécurent les hommes. Cavernes immenses, aménagées de murs défensifs, de couloirs étroits tapissés de dalles, et puis, là, gardé par un parapet, un lac souterrain, précieux comme un cristal de vie.

Ici, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants

trouvèrent le refuge, trouvèrent l'eau — car on pouvait mourir de soif dans cette île qui ne connaît pas le plus petit ruisseau. Je me souviens encore de cette merveilleuse phrase d'un de mes amis indigènes, lorsqu'un jour je lui parlais des rivières et des cascades de Tahiti.

Il dit simplement : « Le pays où l'eau ne meurt pas. »

Ici, à l'île de Pâques, l'eau se meurt, elle disparaît dans la lave, et parfois se retrouve, encore vivante, sous la terre. Hormis les trois lacs — cratères des volcans, les points d'eau de l'île sont rares, et quand les guerres de surpopulation éclatèrent dans l'île, ces points d'eau durent être défendus jusqu'à la mort, dont on retrouve partout les ossements.

Cette île connut la mort aux deux visages ; l'époque de la mort violente, des guerres, des épidémies où les cadavres ne furent plus enterrés mais simplement cachés au plus profond des caveaux de lave, et puis celle du calme, celle où les hommes, peu nombreux, prenaient possession de l'île et élevaient les statues.

Ainsi, le Pascuan allait mourir et son corps irait reposer dans les chambres de l'*Ahu*. Son cadavre enroulé dans une natte de *tolora*, comme les Guanches, comme les Indiens du lac Titicaca, irait pourrir et se dessécher sur la petite plate-forme élevée à quelques mètres de l'*Ahu*.

Des mois et des mois, il resterait là, exposé au soleil, au vent, au sel de la mer qui blanchirait ses os. Le *tabou* serait sur lui et le feu ne s'allumerait plus à proximité.

Ses os, pieusement conservés, reposeraient à proximité de ce petit village où il avait vécu, mais son âme libre irait rejoindre *Te pō*, la nuit, où elle vivrait heureuse si les hommes sur terre lui faisaient les offrandes. Sinon, elle reviendrait et s'incarnerait dans un *Aku-aku*.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Dans la mort, l'homme gardait son rang. S'il avait été roi ou prêtre, guerrier ou artisan, pauvre ou riche, il le resterait de toute éternité.

L'homme est mort ; le plus proche parent, appelé « maître du cadavre », va veiller à la bonne ordonnance des rites qui dominent l'éternité.

Pendant que les chants d'adieu s'élèvent, le repas mortuaire est préparé dans l'*umu*. Seul le maître du cadavre ne pourra pas toucher à cette nourriture car il devient lui aussi *tabou*.

Ce rituel précis se retrouve, à quelques variantes près, dans toutes les îles polynésiennes. La tradition avait bien franchi les espaces, comme l'amour que l'homme de Matakiterani avait connu très jeune.

PHOTOS CI-CONTRE ET DE HAUT EN BAS :

### PAGE 1

*Au pied de la falaise sculptée d'Orongo, jaillissent les îlots sacrés sur lesquels se déroulaient autrefois les cérémonies de l'homme-oiseau.*

*Dans la plaine d'Hotu-Iti, que domine la falaise du volcan Rano-Raraku, gisent encore les géants dont « les yeux regardent les étoiles ».*

### PAGE 2

*Sous quatre mètres de terre, au pied du Moai géant, nous allions découvrir celle statue qui apparaît ici dans toute sa perfection*

*Les deux géants de dix mètres découverts sur notre premier chantier de fouille.*

### PAGE 3

*Statue terminée attendant son transport. On remarque l'immense couloir d'accès qui servait à descendre la statue au pied du volcan.*

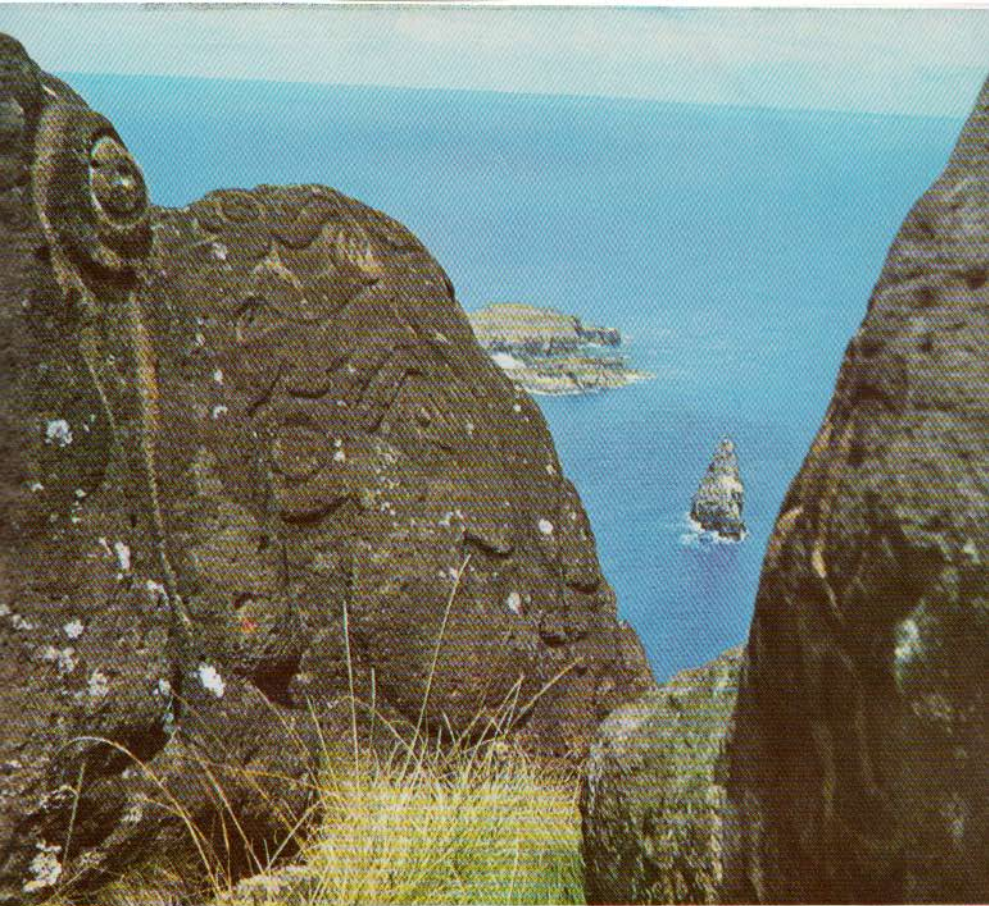
*Le chantier de fouille où nous venons de mettre au jour le plus imposant Moai de dix mètres cinquante de long sur cinq mètres de large. A l'arrière-plan, le mur de protection que nous avons construit pour sauvegarder la stratigraphie du terrain.*

### PAGE 4

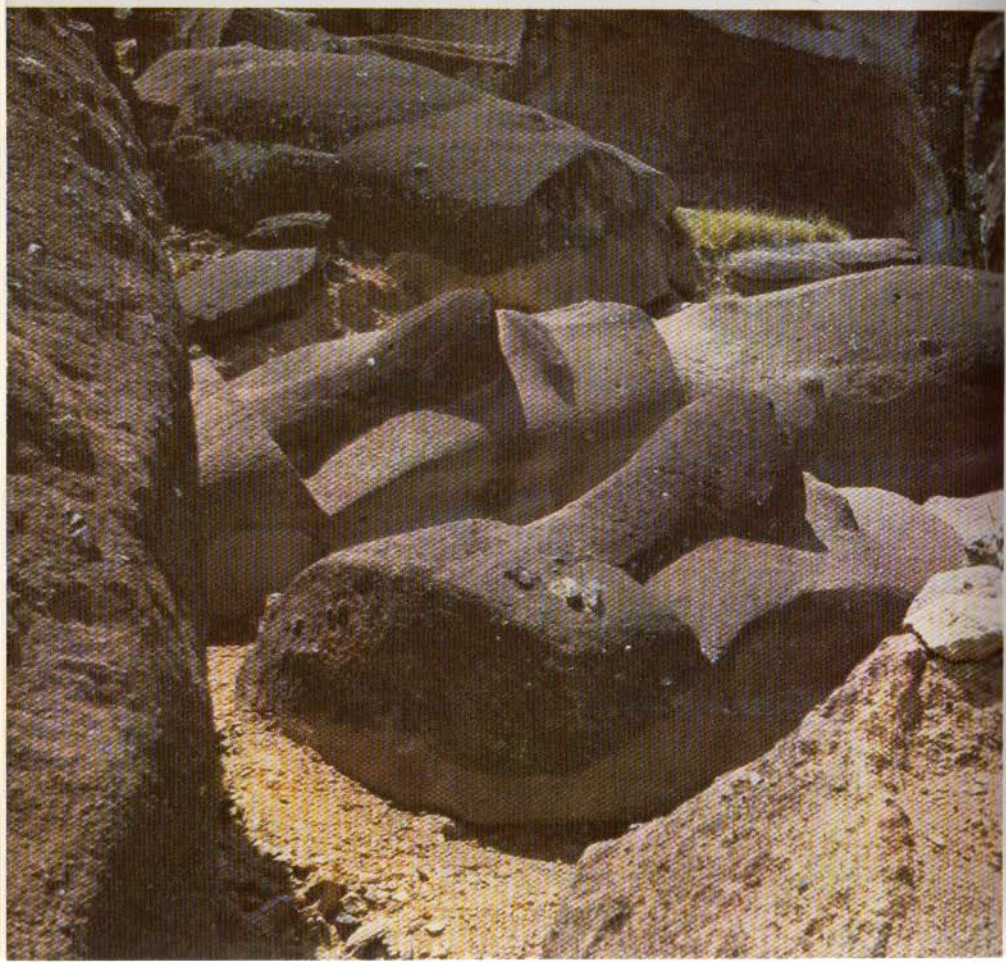
*Sur la falaise d'Orongo, plus de cent cinquante pétroglyphes apparaissent sur les rochers. Le visage du dieu Make Make s'inscrit avec netteté parmi les représentations de l'homme-oiseau.*

*Juste au pied de l'atelier géant du Rano-Raraku, à demi enfouis par les siècles, surgissent encore les visages immobiles de plus de cent géants.*





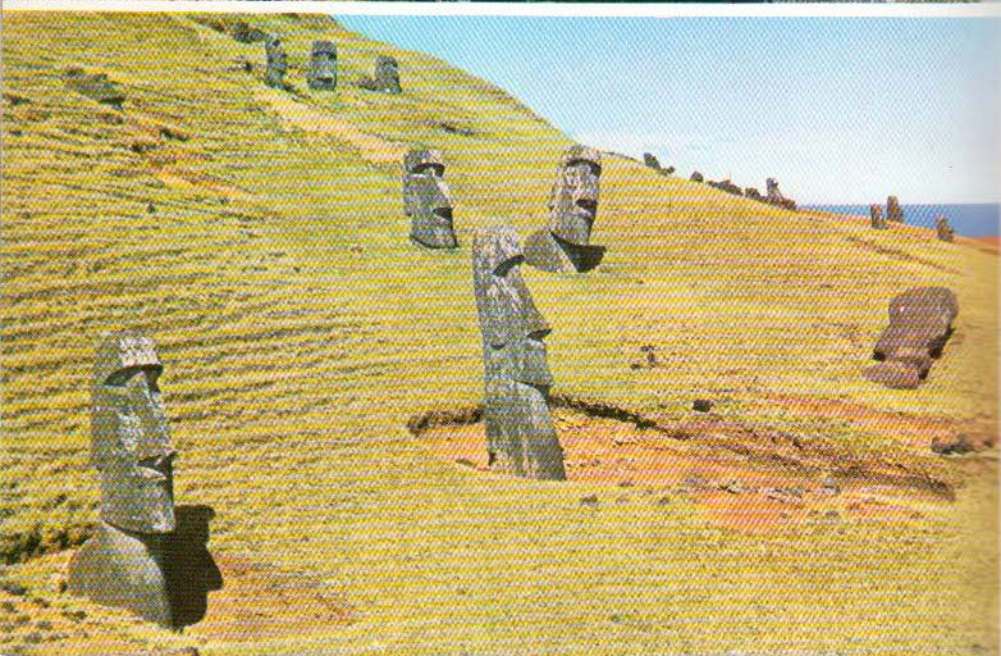












On a beaucoup parlé avec grossièreté des mœurs légères des habitants de cette île. C'est une manière de voir de la majorité des navigateurs qui ne se firent pourtant pas prier pour jouer ce jeu. La Polynésie est devenue le leitmotiv d'une littérature d'érotiques impuissants ou de missionnaires refoulés.

Nous savons un certain nombre de choses concernant la vie sexuelle des habitants de l'île, mais nous savons aussi que ce sont des marins civilisés qui leur apportèrent la vérole dont beaucoup sont morts.

Nous savons que les femmes de l'île, certaines femmes, se livrent aux hommes venus de loin parce que, comme partout dans les îles, il y a une terrible angoisse qui se nomme consanguinité.

Elle était déjà terrible à l'époque des premiers navigateurs, elle fut un spectre à partir de 1870 lorsqu'il ne resta plus dans l'île que cent onze survivants.

Mais nous savons une chose très jolie, c'est la phrase qu'autrefois le père disait à son fils lorsqu'il se mariait. Il disait : « Ne la fais souffrir qu'en lui donnant des enfants. » Nous savons que les femmes étaient respectées et leur tâche bien partagée. Nous savons que l'adultère pouvait être puni de mort. Nous savons que, chez les nobles, le mariage était permis en famille à partir des cousins du troisième degré. Nous savons que la séparation du couple était libre mais que l'enfant était sauvegardé. Nous savons que parfois l'enfant était promis très jeune, mais que, devenant adulte, il pouvait refuser l'union. Nous savons que certains rois furent polygames, et que certains hommes, très pauvres, pratiquèrent la polyandrie. Et nous savons enfin que l'île de Pâques connut les chants d'amour de tous les hommes du monde.

Nous avons connu de merveilleuses histoires d'amour, comme celle de cette jeune fille d'Hanga-Roa qui, pous-

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

sée, forcée à accepter les faveurs d'un officier chilien, s'échappa dans ce monde interdit aux indigènes, qu'elle franchit, la nuit, les barbelés d'Hanga-Roa et, plus d'un mois resta introuvable, cachée au fond d'une grotte où celui qu'elle aimait venait la nuit lui apporter ses deux mains pleines d'eau fraîche.

Et nous avons connu cette adorable jeune fille, elle avait toute la noblesse d'un monde.

Près de deux mois cachée dans le souterrain de ces grottes où le vent s'engouffre. Deux mois presque sans nourriture, dans le froid, pour l'amour d'un autre sauvage.

Et nous avons enregistré des chants d'amour, merveilleux comme ceux d'Eluard.

Voilà ce que nous apprenions de la vie de l'île — notre travail scientifique marchait bien, nous avions déjà traduit quantité de légendes, retrouvé certains mots d'un vocabulaire inquiétant, comparé nos recherches à celles du grand savant Alfred Métraux, et c'était bien lui qui avait raison ; ces hommes de la préhistoire de l'île étaient bien des Polynésiens venus probablement de la Polynésie orientale et cela entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle.

De cela nous étions sûrs, mais bien des indices nous laissaient à penser qu'à l'origine, cette île connut peut-être un autre destin. En cela, nous devions résolument nous écarter d'une logique admise.

Nous étions inquiets, réellement *in-quaestum...* et c'était l'heure pour nous, d'aller établir notre campement de base au pied des géants du Rana Raraku.

## CHAPITRE XI

### LES SCULPTEURS DE DIEU

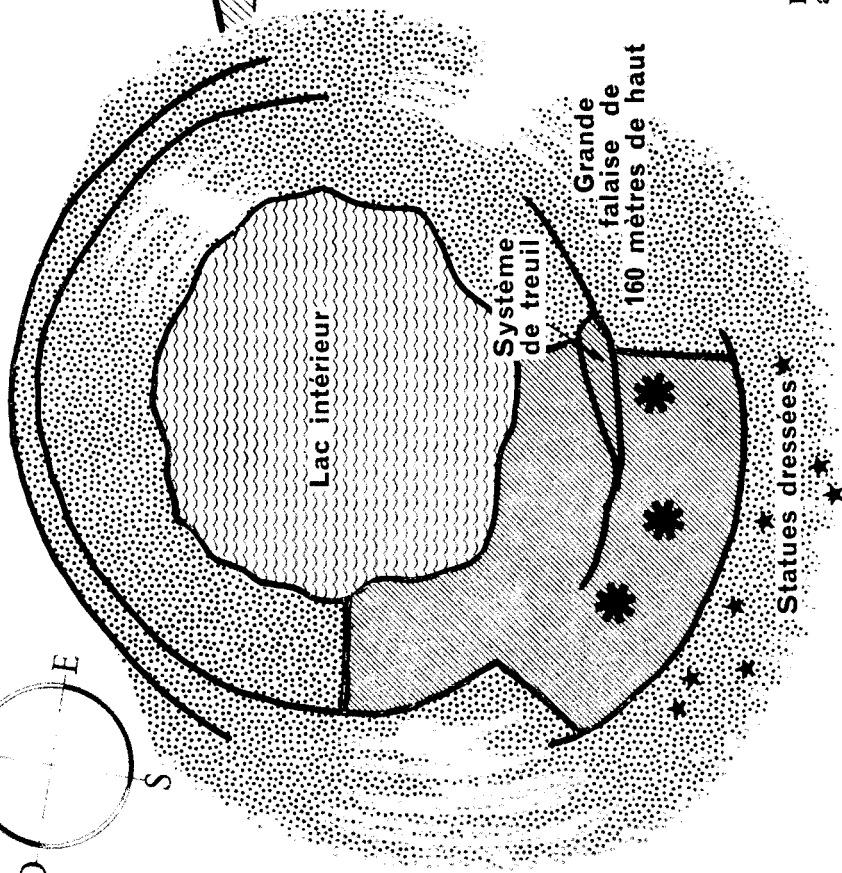
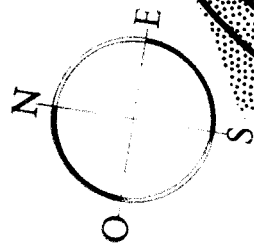
Entouré par un mur de pierre, servant d'enclos aux moutons, protégé par quatre grands eucalyptus, notre campement allait se nicher face au cercle parfait de ce volcan-carrière. Des semaines et des semaines, nous allions voir la lune émerger sur la lèvre du cratère et disparaître pour la beauté d'Aurore. Nous allions aussi entendre chaque nuit le chant du vent qui, parfois, semblait guider le sens de nos longues conversations.

Une fois par semaine, le ravitaillement montait d'Hanga-Roa. Pour l'eau, eh bien, nous récupérions l'eau de pluie et allions nous laver dans l'eau douteuse du volcan.

Pendant que ma femme restait à Hanga-Roa pour son travail, nous allions vivre avec trois compagnons indigènes, une femme pour s'occuper de notre nourriture, Bob, mon compagnon anglais et moi-même.

Tout de suite nous devons commencer notre travail.





Plan général du volcan-carrière Rano-Raraku, avec les emplacements des ateliers de taille.

Après avoir minutieusement repéré tous les vestiges apparents du cratère, il nous parut intéressant, avant d'entamer des fouilles en profondeur, d'essayer de situer l'apparent désordre de ces 193 statues encore dressées et placées de part et d'autre du cratère.

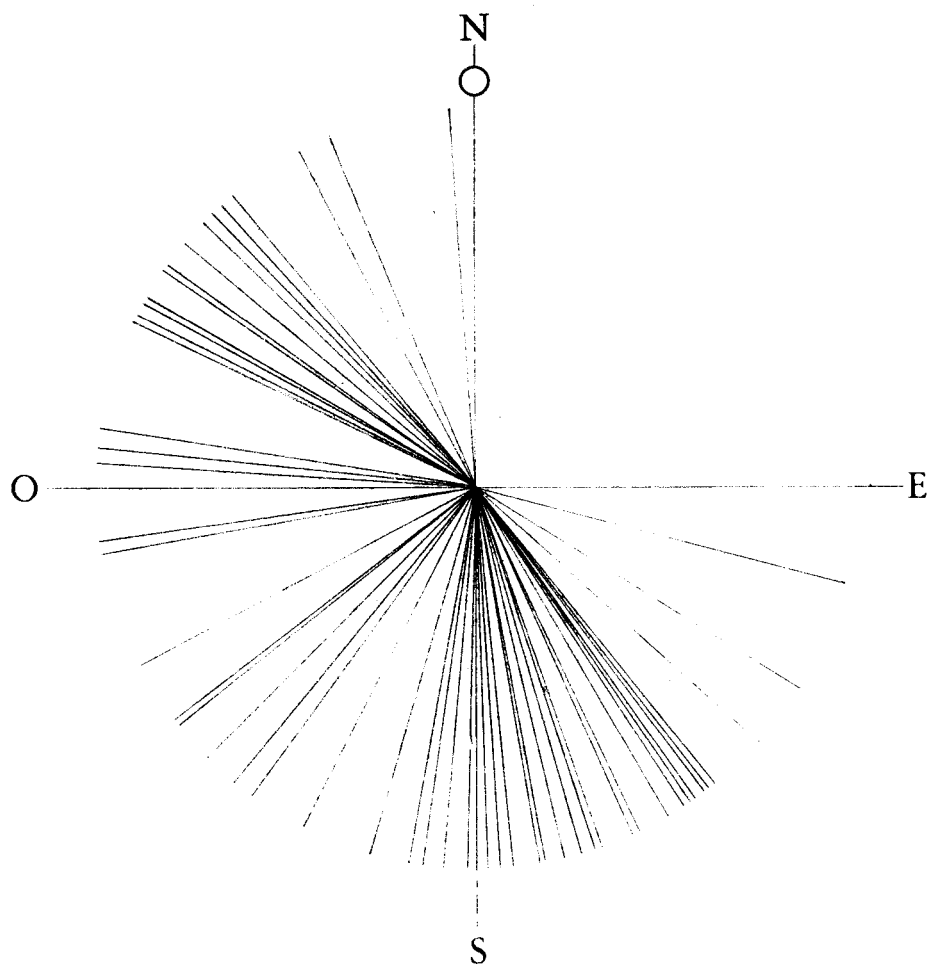
Érigées approximativement sur un axe N.-O. - S.-E., les statues levées ont toutes une situation légèrement différente. Il nous semblait que leurs regards se dirigeaient chacun vers un point géographique, ou peut-être une étoile.

Nous commençâmes donc à prendre minutieusement le relevé exact de leur position. Nous devions obtenir un véritable rayonnement d'axes. Cela ne cessa de nous intriguer. Étions-nous en présence d'une projection de la carte du ciel, comme pouvait le laisser penser le nom de Matakiterani ? Il était pour nous impossible de répondre mais, de toute façon, nous étions sûrs que tous ces géants de 10 mètres, n'avaient pas été placés sur ces pentes du volcan sans une certaine préméditation.

Il fallait détruire cette convention que les œuvres d'art respectent la symétrie d'une logique cartésienne. Il fallait chercher, même si nous faisions fausse route.

Nous étions sûrs que ces statues, dont le pied avait été taillé pour être fiché en terre, étaient différentes de celles qui, tronquées, avaient autrefois dominé les grandes plates-formes de pierre. Nous savions que ces statues avaient été taillées pour rester ici, en garde du volcan.

Nous étions frappés de la différence qui apparaît à première vue entre celles-ci et les statues des *Ahu*. Il y avait là autant de différence dans l'élégance et l'intention qu'entre une statue de Praxitèle et sa pâle copie de la Rome décadente, et Loti, lors de son passage en 1870, écrivit : « Les statues ? il y en a de deux sortes.



Plan des directions des regards des statues levées de la falaise de Rano-Raraku. La tradition dit que « chaque statue regarde une partie du monde dont elle détient la responsabilité ».



## LES SCULPTEURS DE DIEU

D'abord, celles des plages qui, toutes, sont renversées et brisées — nous en retrouverons d'ailleurs aux environs de cette baie. Et puis les autres, les effrayantes, d'une époque et d'un visage différents, qui se tiennent encore debout là-bas, là-bas, sur l'autre versant de l'île, au fond d'une solitude où personne ne va plus. »

Ce rayonnement que nous avions maintenant fixé sur la feuille de canson, ces axes inégaux nous fascinaient. Un jour, n'y tenant plus, je décidai d'aller à Hanga-Roa parler à ma femme de cette recherche et savoir si le vieux Veriveri pourrait nous aider.

La réponse vint, rapide, étonnante.

« Non, les statues n'étaient pas la projection de la carte du ciel.

« Tous les Moai du Rano-Raraku sont sacrés et regardent une partie du monde dont chacun tient le pouvoir et la responsabilité, c'est pour cela que cette terre fut appelée « le Nombril du Monde ».

« Tous les Moai qui regardent le Sud sont différents. Ils gardent les forces des vents de l'Antarctique et transmettent tous leurs pouvoirs à une énorme pierre volcanique rouge qui limite le triangle des îles du Pacifique. »

Nous allions entrer dans un tout autre domaine, que nous n'avions aucun droit de refuser dans la mesure où toutes les recherches et les solutions antérieures se soldaient par des détours de langage ou des histoires d'Aku-Aku.

L'amitié des indigènes allait nous ouvrir certaines portes qui sont, croyez-moi, pour longtemps occultées à l'île des moutons.

Nous étions bouleversés, d'autant plus que je recevais fréquemment des messages de ma femme m'annonçant la traduction de textes fort troublants.

Franchi ce premier obstacle qui nous intriguait tant,

nous allions pouvoir commencer nos fouilles, ouvrir notre chantier, mais auparavant, il nous fallait visiter minutieusement l'immense carrière, comprendre tout le fonctionnement de la taille de ces géants et, si possible, avoir une information majeure qui nous guiderait. Nous étions passionnés par notre travail et chaque soir, au campement, on se sentait bien avec les trois amis pascuans. On parlait, ils nous racontaient, cherchaient comme nous, car ils avaient autant que nous le désir de connaître l'histoire de leur île. Pour eux, comme pour toute la population qui suivait ma femme à Hanga-Roa, il y avait prise de conscience ou, plus exactement, conscience de revivre.

Chaque jour, dès que le soleil apparaissait à la pointe de Poiké, nous quitions le camp et parvenions rapidement sur les pentes du volcan dévoré de statues, ce volcan merveilleux, impossible à recréer dans l'image des mots, tant il est calme et grave. Ici, semble demeurer la légende d'un monde que nous soupçonnions sûrement, mais que nous ne pouvions pas déchiffrer. On a écrit : « Tous les voyageurs qui ont vu le Rano-Raraku ont été bouleversés », mais il est plus grave d'écrire, après vingt ans de recherches, que ceux qui ont vu le volcan des statues ont été saisis d'une certaine angoisse — si semblable à celle que retrace ce merveilleux texte de Pierre Loti :

« De quelle race humaine représentent-ils le type, avec leur nez à pointe relevée et leurs lèvres minces qui s'avancent en une moue de dédain et de moquerie ? Point d'yeux, rien que des cavités profondes sous le front, sous l'arcade sourcilière qui est vaste et noble et, cependant, ils ont l'air de regarder et de penser. De chaque côté des joues, descendent des saillies qui représentaient peut-être leur coiffure dans le genre du bonnet des

sphinx ou bien des oreilles écartées et plates. Leur taille varie de 5 à 8 mètres. Quelques-uns portent des colliers faits d'incrustations de silex ou des tatouages dessinés en creux. Vraisemblablement, ils ne sont point l'œuvre des Maori, ceux-là. »

Et c'est précisément cela que nous sentons, et c'est peut-être là que réside le grand mystère de Matakiterani.

Dressés ou couchés, 276 géants surgissent là, et nous savons maintenant qu'il y en a sans doute autant sous la terre.

Le plus petit a 3 mètres et le plus grand 22 mètres, et c'est ce qui affole. Ils sont là, immobiles, présents, parfois violents dans leur splendeur, mais certains sont différents. Ils sont là, répartis en deux groupes, les uns à l'intérieur du cratère qui les attire dans son miroir, les autres débordant de la lèvre du volcan, s'avancent au-devant de la mer.

Depuis quand sont-ils ainsi immobiles ? Et pourquoi certains sont-ils sculptés dans une roche différente que le vent doit contourner ? Car ils sont là, intouchés par la pluie, le vent, le sable, alors que d'autres sont rongés et recouverts de mousse.

Les indigènes disent : « Ceux sur lesquels le lichen ne pousse pas, sont encore vivants. »

Et c'est peut-être vrai, comme pour beaucoup d'objets dont on dit qu'ils sont magiques car ils réceptent et conservent les ondes. En effet, certains objets sculptés dans certaines matières comme le cuivre, le bois dévitalisé, le basalte, sont, par expérience, susceptibles de faire office de collecteurs de force.

Hormis les statues de basalte, du reste extrêmement rares, on distingue aisément, par la qualité de la pierre employée, les deux époques de ces statues. Il en est de

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

même du style beaucoup plus raffiné qui caractérise les statues de la première époque.

Presque toutes les statues levées qui se trouvent au pied du volcan sont de la première époque, et celles-ci n'ont pas été sculptées pour être transportées sur les *Ahu* de l'île.

De part et d'autre de la lèvre du volcan, s'ouvrent deux immenses ateliers de taille, mais ils ont dû être exploités à des périodes différentes.

Le premier atelier fut sûrement celui qui est situé sur la face externe du volcan. Ici, la grande majorité des sculptures ont un fini remarquable, tandis que les statues qui se trouvent dans la carrière, à l'intérieur du cratère, sont beaucoup plus grossières et décadentes, elles sont l'œuvre d'une autre population.

Chaque jour, nous parcourions le dédale de ces statues, énormes de taille, et nous restions interdits devant une telle audace, une telle maîtrise. Pour ne pas perdre de place, les sculpteurs ont imbriqué les statues, utilisant toutes les possibilités de la roche, ils les ont attaquées de profil, en biais ou même la tête en bas.

Dans ce paysage lunaire, ils ont taillé ces géants d'un autre monde, et l'impression est fulgurante.

Tout ici n'est que grandeur et dégage une dure impression d'angoisse.

Tout semble s'être arrêté en un jour, comme saisi par le vent d'un immense cataclysme. Tout est inhumain.

Pourquoi ces hommes s'arrêtèrent-ils brusquement d'être les sculpteurs de Dieu ? Quel terrible fléau les frappa ? Tout est là abandonné sur place, ces haches de pierre, taillées comme d'énormes coups de poing chelléens, ces statues arrêtées dans le mouvement... et c'est bien là la sensation la plus insolite de ce sanctuaire.

## LES SCULPTEURS DE DIEU

Les survivants ne savent pas quoi répondre, ils racontent une légende tellement hybride qu'on a l'impression qu'ils n'ont jamais su, et qu'ils ne sont pas les descendants des ultimes sculpteurs.

Ils disent qu'une sorcière, n'ayant pas obtenu sa part d'un repas de langouste, jeta par la force de son *Mana* l'imprécation maudite : « Moai, immobilisez-vous pour toujours ! »

Mais tout cela est pénible, faux, gênant. Il y a quelque chose de plus grave et d'inquiétant. Tout ceci a dû se jouer en quelques jours, car plus de 80 statues sont en plein cours d'exécution. Il n'y a pas eu arrêt progressif de la carrière. Il y a eu mort, comme pour ces géants qui, par dizaines arrêterent leur marche le long de la piste qui part du volcan.

Est-ce une guerre fratricide ? Est-ce la folie d'un roi halluciné par cette création ? Est-ce un phénomène naturel comme la chute trop proche d'un météore ? Est-ce peut-être une terrible maladie ? Qui sait ? car nous devons parler d'étranges sculptures qui nous paraissent retracer un trop curieux phénomène de dégénérescence physique, comme l'effondrement des vertèbres cervicales.

Ce qu'il y a de merveilleux, dans cet atelier géant, c'est que tout le travail des hommes demeure expliqué comme un grand livre ouvert. Nous savons parfaitement comment ces statues furent taillées. Sous la direction du chef sculpteur, l'équipe, qui devait compter environ une quinzaine de tailleurs, attaquait la face du rocher choisi. A l'aide de leur pic de pierre dure dont ils trouvaient la matière dans la carrière même, les sculpteurs faisaient éclater la roche à partir d'un tracé de trous espacés de 10 centimètres que le chef sculpteur exécutait en premier. Ce tracé délimitait la forme et la grandeur

de l'œuvre à exécuter. Ou bien, la statue était taillée à même le plan du rocher, ou bien alors il fallait la dégager d'une véritable grotte. Travail gigantesque qui consistait d'abord à ouvrir de part et d'autre deux couloirs d'accès de 80 centimètres à 1 mètre de large, sur environ 1,50 m de profondeur.

Une fois ces couloirs dégagés, les sculpteurs pouvaient commencer la taille du *Moai*.

Les mesures étaient précises et le chef sculpteur traçait toujours ces trous de repérage. Parfois, ces malheureux, en dégaugeant la roche, tombaient sur des veines de scories ou des bourgeonnements de trachyte qui rendaient l'œuvre impossible ou la défiguraient. On remarque ainsi, sur le chantier, plusieurs statues abandonnées pour ces raisons.

Quand la tête, les oreilles et le corps étaient terminés, commençait le plus délicat travail, qui consistait à creuser le dos pour pouvoir détacher le corps de la roche. Suivant un mouvement concave, les sculpteurs, de part et d'autre, rongeaient littéralement le dos du géant jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus maintenu à la roche que par une monstrueuse épine dorsale, donnant l'impression d'une quille de navire.

Le travail le plus délicat consistait ensuite à faire sauter cette quille sans que la statue ne se brise.

Nous avons constaté que, la plupart du temps, les sculpteurs attaquaient cette crête en divers endroits, ouvrant ainsi des loges dans lesquelles étaient introduites de grosses pierres de soutien. Ainsi, petit à petit, le géant se détachait de la roche mère et, finalement libre, reposait sur un lit de galets. La fine sculpture de la nuque et du dos, ne pouvait être terminée que lorsque le *Moai* était levé au pied de la falaise. Il était alors soigneusement poli avec des blocs de corail.

## LES SCULPTEURS DE DIEU

Plusieurs sculptures remarquables étaient alors effectuées. Elles me semblent particulièrement importantes, car nous ne les avons pas retrouvées sur les sculptures décadentes des *Ahu*.

1<sup>o</sup> Un très beau collier dont les lignes sont le plus souvent en zigzag, et dans lesquelles, d'après Pierre Loti, il y avait des incrustations d'obsidienne, mais nous ne les avons pas retrouvées.

Or, ce collier n'a rien de polynésien, de même qu'un symbole de tatouage que certains auteurs ont voulu reconnaître.

Souvent aussi, nous avons retrouvé des traces de peintures.

2<sup>o</sup> Au niveau des reins, trois graphismes particulièrement insolites. Ce sont d'abord une rangée de lignes incurvées donnant une impression d'arc-en-ciel, ensuite un cercle parfait, puis une très curieuse gravure ayant la forme d'un M majuscule.

Alfred Métraux a écrit que c'était la représentation de la ceinture d'écorce que portaient autrefois les hommes. Je ne le pense pas. La seule explication que put me donner un indigène paraît plus valable. Il dit : « Ce sont les représentations des éléments de vie, Soleil, Lune, Tonnerre. »

Cela est extrêmement intéressant si l'on songe que, pour les indigènes, le tonnerre représente ce que nous appelons « électricité statique ». Peut-être y-a-t-il ici une direction de recherches des plus importantes.

## CHAPITRE XII

### COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS DE PIERRE

L'un des grands problèmes qui dominent l'archéologie de l'île de Pâques, consiste à savoir comment ces statues furent transportées jusqu'aux *Ahu*, certains situés à plusieurs kilomètres de la carrière. Ce problème n'a jamais été résolu, et même les travaux de l'expédition norvégienne de 1956 n'ont apporté aucune solution. En effet, le *Moai* que Heyerdhal tenta de déplacer, n'a rien de probant :

1<sup>o</sup> Parce qu'il est un des plus petits, ensuite parce qu'il fut traîné à l'aide de cordes, sur un terrain bien spécial qui n'existe qu'à Anakena, dans toute l'île : un terrain de sable, sans nulle aspérité de roches.

2<sup>o</sup> Les plus grandes statues acheminées sur les *Ahu*, atteignent 20 tonnes. Le problème n'a aucune comparaison, si l'on songe que le terrain n'est qu'une immense couche de lave craquelée. Plusieurs explications ont



été données, les unes délirantes, et les autres difficilement valables.

Certains auteurs ont admis que l'on mettait sous la statue un véritable manteau de patates douces et d'ignames ! On songe à l'extraordinaire purée, et cela sur des kilomètres...

D'autres ont dit que l'on mettait des rouleaux de bois. Mais où ces malheureux Pascuans auraient-ils trouvé le bois nécessaire ? Il faut penser à ces pauvres rejets de *Toro Miro*, tout déformés par le vent, et qui atteignent tout au plus la grosseur d'une cuisse.

D'autres ont parlé de traîneaux.

Oui, certes, les cordes ont existé, et nous connaissons leur texture. Elles étaient assez solides mais, pour le reste, il est impossible de croire à de pareilles suppositions. Fait d'autant plus remarquable, ces statues ne portent aucune trace de coup ou de rayure ; or, vu la relative fragilité de ce tuf volcanique, si celles-ci avaient été traînées sur des kilomètres, sur des rouleaux de bois, il en resterait des traces.

Évidemment, la logique cherche ses preuves, mais ce qui est le plus étonnant, c'est la réponse formelle de tous les indigènes : les statues se sont déplacées par *Mana*. Vrai ou faux, il est quand même étrange que la réponse soit toujours la même.

Nos informateurs spécifient : deux hommes seulement possédaient le *Mana*. La population devait travailler durement pour sculpter ces *moai*, mais à leur achèvement, le roi donnait le *Mana* de se déplacer. Ces choses furent perdues, il n'y a plus de *Mana*.

Il faut éviter de sourire devant de pareils propos, car si aucune explication logique n'est valable, pourquoi refuser, d'emblée, une hypothèse qui peut-être se vérifiera ?

Et si certains hommes, à une certaine époque, avaient pu utiliser des forces électro-magnétiques ou la force d'anti-gravitation ? C'est affolant, mais moins stupide que l'histoire des patates douces écrasées !

Il y a quand même une chose terriblement anormale sur la falaise du volcan. Des statues ont été descendues par-dessus des dizaines d'autres, sans laisser de traces.

Or, 10 ou 20 tonnes posent un problème.

Il faut s'abstenir d'une logique qui dit : s'il y eut des choses aussi exceptionnelles, la civilisation était exceptionnelle elle aussi, et nous savons qu'elle n'était qu'à l'âge de la pierre polie. Ce n'est pas tellement juste car, en Afrique par exemple, nous connaissons de nombreux faits très anormaux qui sont pourtant en parallèle constant avec une société dite stationnaire ou régressive.

Je crois difficilement à tout ce que je viens d'exposer, mais je ne puis refuser une probabilité possible.

Dans la mesure où, il y a à peine vingt ans, la chaire d'archéologie enseignait que la date limite de l'apparition de l'homme ne pouvait dépasser 100 000 av. J.-C., et où nous sommes maintenant si loin de cette affirmation logique — je m'inquiète des possibles ; je m'inquiète d'autant plus que les indigènes disent que tout est mort à l'île de Pâques lorsque le *Mana* a disparu, mais que je vois l'ahurissant témoignage d'un passé totalement anormal.

La parapsychologie trouvera peut-être sa vibration dans cette île au magnétisme si trouble.

Je repense ici à une autre affirmation d'un indigène. Il disait que « les statues, avançaient debout, tournant en demi-cercle sur leur base ronde ».

On a ici vraiment l'impression d'un mécanisme électro-magnétique au champ limité.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Quant à l'érection des statues sur les *Ahu*, l'expédition norvégienne a voulu prouver que cela était possible par une méthode logique. C'est juste, c'est possible, mais la statue qui fut relevée est une des plus petites et ne doit pas excéder 3 tonnes. D'autre part, d'énormes leviers de bois rectiligne furent employés, je pense des eucalyptus qui depuis peu poussent dans certains enclos de l'île. Or, autrefois, il n'y avait pas d'arbres.

On peut aussi se fonder sur d'autres constructions cyclopéennes élevées en Polynésie, constructions dont nous connaissons parfaitement les techniques des chaussées levées. La seule objection est que ces monolithes n'étaient pas des sculptures de 20 tonnes qui devaient et pouvaient être maniées d'une façon toute différente. Et les chignons de pierre rouge placés à 10 mètres de hauteur, une fois la statue érigée ? Nous avons vainement cherché les traces de ces remblais qui auraient dû avoir au moins 100 mètres de long.

On peut tout penser... mais, en face de la statue de 22 mètres (c'est-à-dire, la hauteur d'une maison de sept étages), qui demeure en état de finition sur la falaise du Rano Raraku, plus aucune logique n'est possible. Songez, tête et cou, 7 mètres sur 3 mètres de diamètre, longueur du nez 3,40 m, hauteur du corps, 13 mètres. 50 tonnes ! Il y a actuellement peu de grues au monde capables de soulever une pareille masse.

Et pourtant cette statue est là, encadrée de ses deux couloirs d'accès, déjà aux trois quarts terminés.

Elle n'était pas faite pour rester incisée comme une sculpture dans le rocher. Elle était faite pour être levée. Or, ce chef sculpteur n'avait pas fait œuvre de fou. Il avait sûrement décidé de donner vie à ce géant.

Quand on pense que, pour enlever la fameuse statue appelée *La Briseuse de vagues*, haute de 2,30 m, il

## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

fallut plus de 500 hommes munis de treuils et de tout le matériel nécessaire — et que la corvette française la *Flore* ne put, malgré son matériel et ses hommes, que remporter une tête, du reste en fort mauvais état<sup>1</sup> ! Sans arbres, sans grande possibilité de fabriquer sans cesse de nouvelles cordes, je ne vois pas comment ces statues furent transportées. L'île de Pâques, avec ses quelque 5 000 habitants, n'est pas l'Égypte, ou Tihuanao, où certains archéologues se complaisent à penser que l'on pouvait employer une armée d'esclaves.

Alors il vaut mieux dire que le mystère reste intact ou que la solution est toute autre. Qu'elle est fantastique !

Avant de choisir notre emplacement de fouilles, nous voulions effectuer quelques sondages autour de l'extraordinaire statue accroupie que l'expédition norvégienne a relevée.

Cette sculpture est certainement une des découvertes les plus intéressantes faites à l'île de Pâques, et reste pour Heyerdhal une grande gloire.

Cette statue, dont juste une partie de la tête apparaissait, fut dégagée, et sa découverte allait remettre en question toutes les théories sur le peuplement de l'île de Pâques. Pour qui connaît le style polynésien, il ne fait aucun doute que cette statue d'homme barbu est d'origine extérieure et je crois, comme le pense Heyerdhal, précolombienne. Quand nous la découvrîmes, nous fûmes saisis de sa ressemblance avec la fameuse statue du dieu des Olmèques. Cela me fascina d'autant plus que j'avais longuement étudié ce peuple qui s'appelait « les hommes de l'eau salée » et qui, très probablement fut à la source de l'explosion artistique

1. Actuellement au Musée de l'Homme.

des Mayas. Cette statue nous inquiétait chaque jour. Relativement petite, curieusement placée à l'aplomb de la grande faille du volcan, elle semblait diriger ce monde de géants dans lequel elle se trouvait projetée. Elle était l'image d'une autre histoire et nous rêvions de pouvoir découvrir d'autres documents du même style.

Hélas ! nous devions apprendre, deux semaines avant notre départ, qu'il était possible qu'il en existât d'autres, mais nous ne pûmes effectuer des fouilles que le gouverneur nous avait interdites, sans du reste accepter de nous remettre un papier officiel.

Probablement, nous n'avions pas su parler au gouverneur comme il l'eût souhaité, c'est-à-dire « en ami latin » !

Mais pour les chercheurs qui auront le bonheur de séjourner à l'île de Pâques, je donne ici les précisions qui me furent livrées par un ami pascuan :

« Il existe, enterrés au Rano-Raraku, deux *Moai* de femmes <sup>1</sup> avec tête ronde, corps entièrement sculpté avec jambes. Ils sont situés à proximité du *Moai* qui possède une gravure de bateau sur sa poitrine et plus à gauche de la statue basculée. »

Je souhaite, et je crois que ces informations sont justes, et nous rêvons que d'autres chercheurs puissent exhumer ces documents de la plus haute importance.

Nos sondages terminés, nous décidâmes d'ouvrir un vaste chantier de fouilles sur la pente du volcan, afin de vérifier s'il existait sous terre d'autres statues.

Notre premier travail fut un chantier de décapage afin de mettre en valeur un véritable escalier de quatre statues en voie d'achèvement. Nous eûmes ainsi rapi-

---

1. La précision est importante.

## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

dement un échantillonnage propre et précis du travail des sculpteurs.

Notre deuxième chantier se fixa dans une immense tranchée de 20 mètres de large sur environ 60 mètres de long. Dans cette tranchée taillée à main d'homme, le travail avait été considérable. Nous devions ici, sous un plancher de terre et de résidus de taille, dégager deux magnifiques statues de 10 mètres de long. C'étaient les plus grandes statues jamais exhumées et leur beauté, la pureté du travail de la pierre étaient éblouissantes.

Plusieurs détails nous apparurent, que nous ne pouvions voir sur les autres statues détériorées par l'érosion. Outre le dessin de l'oreille, les ailes du nez et l'indication des muscles de la lèvre supérieure étaient ici traitées avec une sobriété et une maîtrise admirables.

Ces statues de la première époque apparaissaient ici toutes blanches et d'un poli extrême. Mais la chose la plus remarquable était ces deux mains jointes juste au niveau du nombril. La pureté et l'élégance de ces mains montraient en outre, et sans l'ombre d'une hésitation, ce que le savant Stéphane Chauvet avait déjà signalé avec intérêt. Ces deux mains se terminaient par des ongles démesurément longs et effilés — détail fort troublant dans l'art polynésien. Or, toutes les statues que nous allions découvrir allaient être semblables.

Ces mains aux ongles longs, disposées en outre dans la position de la méditation, ont ici un caractère des plus insolites lorsque l'on pense que cette pratique n'exista qu'en Chine et chez les initiés Incas et qu'elle représentait le signe de la connaissance, de la réflexion, de la non-exigence du travail manuel.

Nous n'avons qu'une seule information concernant cette pratique à l'île de Pâques. Certains enfants, dont nous reparlerons, étaient enfermés dans des grottes

## FANTASTIQUE ILE DE PÂQUES

afin de garder la blancheur de leur peau. Initiés, ils devaient se laisser pousser les ongles.

Il est donc probable que les statues de la première époque, avec leurs symboles dorsaux, leurs mains prolongées par des ongles longs (caractères qui disparaissent ou dégénèrent sur les statues des *Ahu*) sont des représentations, non pas de personnages divinisés, mais de l'image du dieu premier.

Lors de cette fouille, nous trouvâmes à 60 centimètres, en stratigraphie, un important gisement de charbon de bois qui pourrait, à la rigueur, nous donner une date approximative de l'arrêt de fabrication des statues. Les sondages que nous avons effectués en suivant la pente nous ont donné la certitude que la falaise est entièrement sculptée de *Moai*, ce qui reconconditionne toute l'archéologie de l'île.

Mais la plus grande fouille que nous effectuâmes, allait s'étendre sur plus de 70 mètres de longueur et 5 mètres de profondeur. Elle allait nous éblouir et nous apporter une certitude.

Le premier décapage sur 1 mètre de profondeur, devait nous faire découvrir les premiers vestiges de deux *Moai* extrêmement intéressants.

D'abord, nous découvrîmes une statue barbue, sculptée la tête en bas et d'une facture parfaite. Je me souviens toujours de l'admiration qui nous saisit lorsque nous enlevâmes la dernière couche de gravats qui recouvrait l'épaule de ce géant barbu. C'était une pure merveille de sculpture. Une épaule de Praxitèle, et cela dans la pureté d'une pierre parfaitement polie.

Notre second émerveillement fut la découverte de la plus volumineuse de toutes les statues, 10,50 m de long, 5 mètres de large, un monstre dans l'œil duquel je

## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

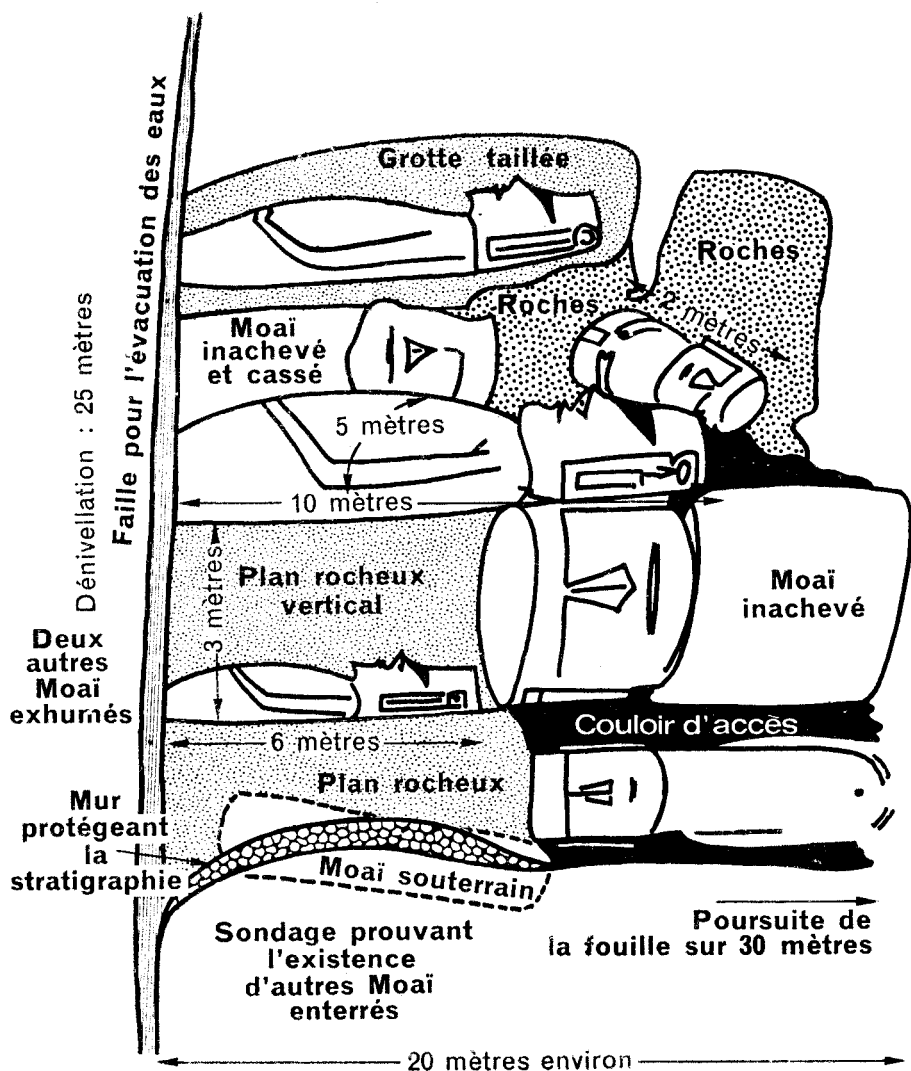
pouvais dormir. Tout autour, c'était la découverte d'un enchevêtrement de statues. Sous l'auvent de grotte taillé qui dominait toute la fouille, reposait un géant dont le corps était parsemé de gravures. A ses pieds, taillé dans la roche pourrie, un *Moai* à moitié terminé et abandonné en cours d'exécution.

Reposant contre lui, et le dominant de son énorme ventre, notre géant, sur le front duquel glissait une toute petite statue de 2 mètres de long.

Repoussant cet ensemble, une autre statue, sculptée de profil. Un labyrinthe de monstres séparés par les couloirs de taille et puis, subitement à leurs pieds, une faille de 3 mètres où nous allions plonger, d'où nous allions retirer des tonnes de terre et de gravats, pour découvrir, intacte, une merveille de quelque 6 mètres de long, un géant reposant à l'à-plat d'un vaste lit de roche, s'insinuant en pente douce sous la terre. D'un blanc ocré, ce géant apparaissait dans toute sa perfection originale.

Quand la terre fut entièrement dégagée, que la pierre fut lavée par les grandes pluies, puis séchée par le soleil, apparut alors un ensemble impressionnant et splendide. Nos amis pascuans venaient à cheval regarder nos découvertes, et notre labeur qu'ils aimaient, car, à la pelle, à la pioche, nous travaillions à égalité avec nos compagnons. Cette sueur, cette fatigue, avaient pour nous l'éclat de ce gigantesque travail des tailleurs de dieux géants. Nous revivions un temps tellement incomparable. Hormis la découverte de ces statues enchevêtrées, véritable escalier de vie tout au long de la falaise, une chose nous apparaissait particulièrement anormale et troublante. Comment se faisait-il que ces statues en contrebas, et il y en avait bien d'autres, étaient recouvertes de gravats et de terre, alors qu'au-





## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

dessus, sur plus de 60 mètres de hauteur, d'autres sculptures étaient dégagées et prêtes à quitter leur cave? Ou bien les hommes avaient commencé par sculpter la falaise par le haut et acheminé les statues en suivant la pente, et alors ces statues en contrebas devenaient anormales. Ou bien ils avaient sculpté la falaise en partant de la base et alors, pourquoi ces statues que nous venions de découvrir n'avaient-elles pas été terminées et évacuées au fur et à mesure?

Une analyse plus poussée nous faisait rapidement remarquer que toutes les statues sculptées au sommet de la falaise, et cela sur tout le pourtour, étaient d'un style beaucoup moins soigné et surtout d'une qualité de pierre inférieure. Elles étaient de la deuxième période.

Cela tendait à nous confirmer dans notre opinion : il y avait bien eu deux périodes, deux migrations, et la carrière avait dû être abandonnée pendant des années. L'érosion avait ainsi recouvert cette première cascade de géants partant du pied de la falaise, La deuxième migration, en présence de ces géants levés, avait assimilé, transformé et dégénéré cet art magnifique. Elle avait construit les *Ahu* et, par un curieux traumatisme, avait placé ces dieux adoptés sur la plate-forme, comme en Polynésie. Mais comme tout au long de l'histoire, qu'il s'agisse de la Grèce adoptant l'art égyptien, ou de Rome dégénérant l'art grec ou enfin de l'art celtique se perdant dans le Romain d'exportation, l'art des initiés avait dégénéré, comme les statues des *Ahu*. Il avait eu les yeux ouverts à la réalité des hommes.

Tout cela corroborait la thèse d'Heyerdhal et particulièrement les recherches qu'il avait effectuées sur le plus merveilleux *Ahu* de Vinapu. Il y avait eu deux grandes périodes de construction et une troisième période de destruction, la période historique.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

C'était bien à la seconde période que les statues avaient été placées sur les *Ahu* remaniés.

Nous avançons pas à pas et nous étions heureux lorsque de fâcheuses nouvelles me parvinrent d'Honga-Roa.

En raison du mauvais temps qui approchait, le mouillage d'Hanga-Roa devenait périlleux et les hommes de garde à bord de notre bateau n'en pouvaient plus.

Il fallait choisir. La seule solution possible : notre ketch devait rallier Tahiti et revenir nous prendre six mois après. C'était un impressionnant voyage et nos deux compagnons qui restaient à bord ne pouvaient partir sans l'aide d'un nouveau marin <sup>1</sup>.

Il nous fallut nous rendre chez le gouverneur et lui poser ce délicat problème d'autoriser un Pascuan à quitter son île. Tout le monde voulait partir. Le gouverneur était fort embarrassé mais ne pouvait refuser une loi internationale. Depuis plus de trois mois, j'attendais mon autorisation de fouilles — qui ne vint jamais — et là, curieusement, en huit jours, l'affaire fut réglée. Je dus signer ainsi que le capitaine, un curieux papier comme quoi nous étions entièrement responsables des faits et gestes du Pascuan que nous allions emmener. Sans papiers d'identité, car les indigènes n'en possèdent pas à l'île de Pâques, nous en avons désormais la garde et la responsabilité, comme celle d'un enfant. Or, cet enfant avait la cinquantaine passée !

Le village vivait dans la nervosité, un des leurs allait connaître Tahiti — le rêve !

Le gouverneur et le curé surtout, qui vilipendait

---

1. C'était un voyage de 10 000 km aller et retour.

## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

sans cesse la moralité de Tahiti, ne partageaient pas la joie de nos malheureux amis.

La veille du départ, je fus convoqué par le « *Jefe militar gobernador de la Isla de Pascua* » qui me signifia que, sans réponse de son gouvernement, il était dans l'obligation de m'interdire de continuer les fouilles, mais qu'il m'autorisait (« entre Latins ») à terminer le mur de protection que je voulais établir pour que la stratigraphie ne fût pas à jamais détruite.

Tout le village était consterné, le docteur et de nombreux amis chiliens venaient s'excuser auprès de nous. Nous étions écœurés et malheureux, sachant que si nous avions pu, d'un coup d'avion, nous rendre à Santiago du Chili, il en eût été probablement tout autrement, connaissant la courtoisie chilienne.

Nous étions malheureux, perdus dans l'île la plus isolée du monde, en face d'un petit groupe de personnages inélégants. Le curé allemand était assez complexé par notre présence, le gouverneur assez ennuyé, et un petit personnage asthmatique qui s'était subitement posé en responsable de l'archéologie chilienne, fort malhonnête.

Mais nous étions étrangers, il nous fallait nous incliner devant ces souverains de l'île des moutons. Nous allions pendant six mois apprendre à sourire.

Nous avions levé un voile passionnant, il nous restait tout à faire : étudier le plateau de Poiké, le curieux fossé des longues-oreilles, Orongo, et surtout voir les fameux trésors des grottes.

Le résultat fut merveilleux, la population nous ouvrit toutes les portes, qui se sont fermées pour longtemps à d'autres.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Notre bateau partit dans l'après-midi — c'était émouvant, tout le village était réuni pour regarder le grand départ et les enfants étaient tous venus admirer celui qui allait réaliser le rêve de ce petit monde : Vivre libre à Tahiti !

Le soir même, nous fut offert le plus beau témoignage d'amitié. Au nom de nos amis indigènes, nous reçûmes le fameux cahier que Thor Heyerdhal avait tant convoité.

C'était un cahier jauni par les années et contenant, outre des textes remarquables, la traduction en pascuan, de presque tous les signes *Rongo-Rongo*, eux-mêmes, dessinés avec soin.

C'était formidable. Tellement juste.

En examinant de plus près ce cahier terminé en 1936, nous nous aperçûmes qu'il était l'œuvre recopiée de l'informateur de Miss Routledge en 1915. Nous avions un document exceptionnel.

La joie de ces gens laissa vite transpirer la nouvelle, et, rapidement, je fus de nouveau convoqué, en termes discourtois, pour me voir signifier qu'il nous était interdit, comme on l'avait interdit à Heyerdhal, d'emporter aucun objet ancien.

En présence d'une telle attitude et de tels propos j'acquiesçais et allais vivre différemment.

La population avertie, s'énervait et voulait tout nous donner ; elle allait en tout cas tout nous montrer.

Quelques jours, je restai auprès de ma femme pour dépouiller son travail et surtout aller avec elle rendre de fréquentes visites au vieux lépreux, dont je n'oublierai jamais le désespoir. Nous aimions, ma femme et moi, à voir son bonheur lors de nos visites qui duraient des heures.

Ma femme, toujours admirable, allait maintenant

## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

devoir s'occuper des enfants de notre marin pascuan auquel nous avions promis toute notre attention.

Nous allions vivre dans sa maison. C'était une grande famille qui se groupait autour de nous. Tous les soirs, c'étaient de longues veillées de 20 ou 30 personnes, mais aussi de 20 ou 30 amis dont le cœur apprenait à battre différemment.

Les jours passaient et nous devions nous hâter de retourner mettre en ordre nos fouilles du volcan, et cela bien avant que l'hiver austral n'arrive.

Dernier et triste travail, nous devions aménager soigneusement notre chantier et en quelques sondages, découvrir que sept autres statues prolongeaient notre découverte. Nous avions la certitude que la falaise était sculptée en contrebas.

Il nous restait à filmer notre travail, à prendre tous les clichés, et, tout en guettant le soleil, à contempler l'immensité de ce paysage infini qui sert de rêve au regard mouvant des statues.

Ce regard sans orbite est étrange, il s'ouvre et se referme au rythme des heures du soleil. Là est peut-être toute la magie et l'élégante beauté de ces géants sans prunelles.

Ces heures de guet au sommet de la falaise, nous ne pourrions les oublier, car, dans le silence et le vide de cette île morte, nous avons senti une toute autre pulsation de la vie.

Il nous restait, avant que ne s'abatte la grande pluie froide, à parcourir une nouvelle fois le plateau de Poiké où un ami indigène venait de nous indiquer la présence d'étranges statues.

L'aurore naissant, nous sellions nos chevaux et à bride abattue franchissions les quelques kilomètres

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

qui nous séparaient de la vertigineuse falaise de Poiké. Là, la vue était admirable car nous surplombions, d'un côté l'immense cratère de Rano-Raraku juste à l'heure où le soleil frisait les eaux du lac qui regarde le ciel, et de l'autre, l'immensité de la mer rongeant inlassablement la falaise.

Des jours nous devons tourner sur ce plateau et découvrir, sur ce que l'on appelle « la terre déserte », une quantité impressionnante de villages d'une texture fort différente. Là, sûrement, avait vécu ou s'était réfugiée une autre population. Peut-être ces fameux « longues-oreilles ».

Notre drame ! Nous aurions voulu faire ici d'importantes fouilles, car la présence de ces restes de village n'avait jamais été étudiée.

Un jour, notre ami nous amena sur un minuscule *Ahu* complètement enterré, mais de ce cimetière émergeaient des statues remarquables, petites, mais de pierre et de faciès terriblement différents. La pierre, extrêmement dure, était de celle qui servait autrefois à faire les *Toki*, ces belles haches de pierre, qui curieusement portent le même nom en Aroucaie et aux Gambier. Mais, outre la taille de ces statues, la chose la plus remarquable était le faciès, d'une extrême dureté et d'une rare présence. Nous pensons que ceux-là furent les premiers.

Quels étaient ces hommes qui vécurent sur le plateau de Poiké ? Venaient-ils de Polynésie ou bien des Amériques ? Qui sait ? Il faudra défoncer le sol de cette île pour découvrir les sources, mais c'est à Poiké que s'est sûrement joué le grand drame. C'est ici que vécurent et se réfugièrent les descendants de la première race. Les haches et les pierres de cases que nous avons découvertes ici sont différentes, les villages sont différents,

## COMMENT SE DÉPLACÈRENT CES GÉANTS

les gravures rupestres sont différentes et même cette extraordinaire et énorme tête sculptée dans la falaise, est différente.

Pourquoi les deux grottes les plus remarquables regardent-elles vers l'Est et sont-elles là, piquées en avant-garde sur la falaise de Poiké ? C'est là pourtant que se déroulait le rite le plus étrange, c'est là que des enfants des deux sexes étaient enfermés dans l'ombre pour garder leur peau blanche, pour laisser leurs cheveux et leurs ongles pousser, pour garder leur virginité et acquérir une autre connaissance — on les appelait les *Neru* et nous savons un chant qui dit :

*Tête aux couleurs de terre  
Caverne des antiques Neru  
Caverne des Autres !*

Nous savons peu, mais ce rite et cette fin de chant disant « caverne des Autres ! »

Nous savons que cette coutume existait dans les Andes et qu'elle existait aussi à Mangareva. Alors ? Il faudra trouver d'autres indices, trouver des crânes, faire une anthropologie comparée. Tout cela, il faudra le découvrir, mais il faudrait pouvoir rester des années sur cette île et vivre libre.



### CHAPITRE XIII

## LA MORT DE LA RACE INCONNUE

### *La tranchée de Poiké*

Etrange plateau de Poiké qui s'incline et, face au Rano-Raraku, se termine par un curieux bourrelet qui recèle une légende. Beaucoup d'auteurs, dont Heyerdhal, s'appuyant sur la légende de l'extermination des longues-oreilles, se sont penchés sur ce passé ; d'autres, comme Alfred Métraux et des géologues, pensent que cette tranchée n'est simplement que le fait d'un repli naturel dû au contact de deux couches de lave.

Il est certain que cette faille, qui, séparant complètement le plateau de Poiké du reste de l'île, s'étend sur presque 3 kilomètres de long, a de quoi poser une grave interrogation. Fut-elle vraiment créée ou utilisée par les hommes ? Nous devons l'étudier sur toute sa longueur et faire deux sondages à 5 mètres de profondeur.

Avant que nous puissions donner certaines conclusions

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

personnelles, il nous faut citer la légende de la guerre d'extermination des Hanau-Eepe et des Hanau-Momoko, légende qui mérite plusieurs remarques.

Elle dit : « L'île était commandée par Hanau-Eepe, les longues-oreilles. Ce sont eux qui construisirent les *Ahu*. Les Hanau-Momoko, les hommes aux petites oreilles travaillaient pour eux.

« Après avoir fait jeter à la mer toutes les pierres du plateau de Poiké, les longues-oreilles donnèrent l'ordre aux Hanau-Momoko d'en faire autant pour toute l'île, afin de pouvoir planter partout. »

Une première réflexion s'impose — nous croyions difficilement à cette possibilité d'avoir débarrassé de toutes ses pierres le plateau de Poiké. Il semble bien plutôt que la formation est naturelle car, ici, le volcan n'a pas éclaté, mais levé la presque-île en boursoufflant la terre.

« Les Hanau-Momoko refusèrent, disant qu'ils avaient besoin de ces pierres pour cuire leurs aliments et pour faire mieux pousser les *taros*. Devant ce refus, les longues-oreilles se retirèrent à Poiké et creusèrent un immense fossé qu'ils remplirent de branches, de tiges de cannes et d'herbes, ceci en prévision d'une attaque. Prévenus par une femme Hanau-Momoko mariée à un longues-oreilles, les Hanau-Momoko décidèrent de passer à l'attaque sur un signal convenu. Quand ils verraient Moko Pingei se mettre à tisser un panier, ils devraient, de nuit, s'infiltrer sur le plateau de Poiké en longeant la falaise. Ensuite, d'autres Hanau-Momoko attaqueraient le retranchement de face. Ce qui fut fait. Les longues-oreilles mirent le feu dans la tranchée, mais ils furent subitement attaqués à revers et trois seulement purent s'échapper des flammes dans lesquelles ils furent précipités.

## LA MORT DE LA RACE INCONNUE

« Pourchassés par les Hanau-Momoko, ces trois survivants se réfugièrent dans une caverne d'Anakena. Deux furent encore tués à l'aide de longues lances d'obsidienne, mais le dernier, se sentant mourir, jeta ce cri qui résonna jusqu'au tréfonds de la grotte : « Orro, ororo. » Il fut épargné et reçut le nom d'Ororoina. Il se maria avec une femme Hanau-Momoko dont il eut une nombreuse descendance. »

Voilà, succinctement retracée, cette légende qui me laisse, personnellement, fort sceptique. Il semble bien que celle-ci a été inventée de toutes pièces. Car enfin, ce feu s'étendant sur plus de 3 kilomètres, tous ces longues-oreilles précipités dans celui-ci ! Il fallait revérifier cette hypothèse de la tranchée. Nous fîmes de grandes excavations de 5 mètres de profondeur. Nous retrouvâmes immédiatement cette couche de terre rouge intercalée sur plusieurs mètres, décrite par la mission norvégienne, quelques brindilles de bois calciné ou plus exactement de racines d'herbes, mais absolument aucune trace d'un feu motivé, d'un four où auraient péri des hommes. Rien. Oui ! il y avait eu, et à plusieurs reprises, un feu de brousse sur la presqu'île de Poiké. Toute l'herbe, tous les maigres arbustes avaient brûlé comme cela se voit encore à la saison sèche. Puis, avec les années, il y avait eu ravinement, solifluxion, et tous ces déchets se retrouvaient amoncelés dans cette faille naturelle au pied du plateau de Poiké. Il nous semble vraiment qu'Alfred Métraux avait raison. Mais alors quoi ? Un descendant des longues-oreilles <sup>1</sup> devait un jour nous donner une information différente et qui fixa notre intérêt.

---

1. J'emploie ici à dessein le mot longues-oreilles, car c'est ainsi que la légende nous fut contée.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Il dit que les Hanau-Momoko se révoltèrent contre les Hanau-Eepe et cela pour les mêmes raisons, mais il précise : « Les Hanau-Eepe étaient environ une centaine et, s'étant réfugiés à Poiké, ils furent encerclés dans une bataille et précipités de la falaise qui, à l'extrême sud de la faille naturelle, surplombe Hotu-Iti. Là, ils furent massacrés et rôtis dans un four appelé Ko te umu o te hanau Eepe. Leur terre fut brûlée, il y eut un festin cannibale... »

Il nous semble que cette tradition est plus plausible, mais un seul informateur nous l'a confirmée <sup>1</sup>.

Un fait est certain, et nous intéresse au plus haut point. Ces Hanau-Eepe étaient les sculpteurs de la carrière et c'est probablement à cette date que le travail s'arrêta brusquement. Cela dut se passer il y a environ deux siècles et demi.

De ceux que l'on a appelé les Hanau-Eepe, les longues-oreilles, ou plus justement, les hommes corpulents, nous ne savons pas la provenance. Mais peut-être que la légende que nous avons recueillie sur le voyage d'Ana-Motua expliquerait vraiment la venue de cette autre race. Notre informateur dit, et ces précisions sont intéressantes : « Ce ne fut pas du temps de Hotu-Matua que vinrent les Hanau-Eepe. » Le roi d'ici quand ils arrivèrent était Tu'ukoiho.

Détail intéressant, car d'après la généalogie royale qui nous fut transmise dans le cahier offert lors du départ de notre bateau, ce nom apparaît le cinquième après Hotu-Matua, c'est-à-dire, si nous fixons les générations à vingt ans environ, un siècle après l'arrivée de Hotu-Matua. Il se pourrait, vu la concordance des dates, que cette seconde migration ait eu lieu à cette époque.

---

1. Mais cet informateur est un des derniers initiés de l'île.

L'informateur ajoute : « Il n'y avait pas de femme, seulement des hommes, ils étaient nombreux, ils habitaient Poiké. »

Pas de femmes, c'est-à-dire l'obligation du mélange des sangs, d'où possibilité de cohabitation et de travail des deux groupes.

Transfert d'habitudes, par exemple l'élongation des oreilles qui se poursuivait bien après la destruction des longues-oreilles, sauf un.

Bien que nous soyons dans l'obligation de douter de certaines de nos conclusions, nous devons essayer d'établir une chronologie relative qui, peut-être, nous permettra, au cours du récit, soit de refuser notre conclusion, soit de la renforcer.

1<sup>o</sup> D'après la généalogie que nous possédons de l'arrivée de Hotu-Matua à la mort du petit roi Grégorio, il se serait écoulé environ six cents ans. Nous pensons que les hommes d'Hotu-Matua venant du périmètre des îles Marquises, abordèrent vers le XII<sup>e</sup> siècle.

2<sup>o</sup> Selon la généalogie de Tuu Koiho, la seconde migration des Hanau-Eepe, parvint à Matakiterani vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.

3<sup>o</sup> D'après les généalogies des descendants des longues-oreilles vivant actuellement dans l'île, le massacre de ce peuple eut lieu vers 1760, ce qui nous donne une date assez remarquable car Roggween, en 1722, signale les statues debout et Cook en 1774, leur destruction partielle.

Les longues-oreilles auraient donc travaillé et habité environ 350 ans avec les hommes d'Hotu-Matua. Nous restons donc ici dans les normes du temps nécessaire à l'élaboration d'une telle nécropole.

Si ces dates approximatives pouvaient être vérifiées

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

avec certitude, nous aurions une première chronologie de l'île du Nombriil du Monde.

Ces dates encadrent une certitude : ces deux migrations furent polynésiennes, mais elles ne nous indiquent aucunement s'il y en eut antérieurement, et quels sont les hommes qui construisirent Vinapu et les statues du premier style. Peut-être sont-ils venus d'une toute autre direction.

Les pluies annonçaient l'hiver austral qui s'impose violent sur Matakiterani. Nous devions encore maintenir notre camp durant quelque temps, afin de voir si les écoulements d'eau que nous avions prévus sur le chantier de fouilles, étaient suffisamment étayés, et puis, nous attarder sur le site d'Hotu-Iti où gisent les décombres de l'Ahu Tonga Riki qui fut l'un des plus beau avec ses quinze statues et qui, hélas ! fut entièrement détruit par le raz de marée qui suivit, en 1960, le tremblement de terre du Chili.

Cet Ahu maintes fois décrit par différents auteurs qui eurent la chance de le contempler lorsque les statues étaient seulement renversées subsiste sous l'apparence d'un cataclysme. Le raz de marée de 1960 se répandit sur 600 mètres de profondeur, noyant la plaine d'Hotu-Iti sous les gravats. Spectacle pénible mais qui laisse songeur, car lorsque, au début de ce livre, nous parlions de mouvement plutonien violent capable d'avoir modifié la géographie de certaines îles, nous en avions ici l'exemple le plus récent. D'après les indigènes, le relief de la côte n'avait pas trop été modifié, mais la force des trois vagues successives fut telle que les *Moai* géants, les plus beaux parmi les *Ahu Moai*, furent transportés et retournés sur quelque 100 mètres de distance.

## LA MORT DE LA RACE INCONNUE

Or, ces *Moai* avaient de 7 à 9 mètres de haut et devaient peser de 20 à 30 tonnes. Certains se brisèrent, d'autres restèrent intacts, étendus sur le dos, les grands yeux ouverts sur le ciel.

C'était pour nous un spectacle aussi extraordinaire que la découverte des *Moai* au plus profond de notre fouille. Mais ceux-là avaient les yeux ouverts et leur tête, leur ventre, chavirés depuis quelque deux siècles, apparaissaient blancs et livides sous le soleil. Ils étaient morts et vivants comme des spectres sortis des grands tombeaux de pierre, car certains avaient été culbutés dans les chambres funéraires éventrées d'où ils surgissaient défigurés.

De la mer, nous avions la vue la plus merveilleuse d'un géant étendu sur le dos, détachant sa silhouette sur la grande falaise effondrée du Rano-Raraku. En regardant son cadavre, nous ne pouvions que penser à cette malédiction lancée autrefois à ces statues de Tonga Riki : « Un jour, la mer vous reprendra ! » Il y avait là un monceau de dalles finement équarries et polies, dans une pierre que les indigènes m'affirmaient connaître mais que je n'avais jamais vue sur l'île. L'une de ces dalles était particulièrement remarquable. Elle avait environ 1 mètre de large sur 5 mètres de long. C'était un chef-d'œuvre d'architecture, avec ses faces latérales légèrement biseautées, pour que son inclusion fût parfaite. Ce monument devait être une splendeur.

Les grandes pluies commencèrent à s'abattre, violentes dans les rafales glacées du vent de l'Antarctique. La nuit au camp, la tente commençait à dangereusement danser dans sa toile d'araignée de tendeurs. Le vent atteignit des forces 10 et 11 et nous devions rapidement surélever le mur de protection si nous voulions tenir

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

notre camp encore une ou deux semaines. Mais ces nuits avaient quelque chose de tragique et de merveilleux, dans ce hurlement du vent, chassant les cumulus, s'insinuant dans ces porches de grottes, laissant la nuit à l'image des *Aku Aku*. Nous étions heureux de connaître cette île sous ce visage que peu d'expéditions ont vu, celles-ci ne séjournant que durant la bonne saison. Nous étions aussi heureux de savoir notre bateau parti, car la mer en furie éclatait sur les éperons de lave, répercutant ses grondements jusqu'à l'intérieur de notre maison de toile.

Il faut connaître cette île durant l'hiver austral qui dure ici de quatre à cinq mois. Le visage en est tout autre ; l'île devient la terre de l'autre bout du monde, l'archipel des Shetland ! Son visage permet de comprendre tout l'extraordinaire traumatisme que ces Polynésiens des îles du bonheur ressentirent lorsqu'ils se surent à jamais prisonniers de ces volcans. C'est alors que nous allions comprendre le refuge des grottes et même l'aspect étouffant de ces premières maisons-pirogues. Le froid, la pluie, la solitude et l'impression parfois que l'île va éclater sous la pression des vagues.

Chaque soir, le feu péniblement allumé sous l'auvent de la case, nous mangions ensemble et restions à parler, à sentir ce monde si fort et, évidemment, à discuter de grottes secrètes. Parfois aussi, nous partions, la nuit, visiter certaines grottes que nos amis préféraient nous montrer ainsi, de peur d'être repérés. Fréquemment, le directeur du *Fundo*, c'est-à-dire l'élevage des moutons de la marine, un des rares civils de l'île, du reste fort aimé de la population, venait nous voir en pleine nuit. Quand nous apercevions les phares de sa jeep, cahotant, hésitant dans les blocs de lave, cela nous faisait plaisir car, comme nos amis indigènes, nous



l'adorions. Il nous apportait toujours d'Hanga-Roa, soit un peu de pain, soit une lettre de ma femme, soit une gentillesse de sa part. Nous restions tous ensemble et puis les phares éclairaient de nouveau la piste et c'était la grande nuit d'étoiles qui apparaissait. Nous nous endormions avec le bruit du vent et de la pluie qui claquait sur la tente.

Dans la journée, nous nous rendions au volcan voir nos fouilles qui se décapaient et restaient, des heures, luisantes de pluie. Quand les rafales revenaient, farouches, c'était un spectacle de lumière de voir ces franges d'eau s'écoulant rapides d'un géant sur l'autre.

Nous ne nous lassions pas de vivre au pied de ces géants, nous étions envoûtés par la beauté.

Les fouilles devenaient magnifiques, l'immense remblai de terre se tassait, s'arrondissait comme le toit d'une maison-pirogue et partout l'herbe repoussait, délimitant les impressionnantes zones de roches sculptées.

Profitant des éclaircies, nous parcourions en tous sens ce dédale de statues. Parfois, nous restions des heures abrités sous le torse d'un géant, laissant la pluie s'abattre sur ce monde mort et, lorsque tout s'arrêtait, c'était la vie qui renaissait sur la face de ces géants, qui, allongés, les yeux remplis d'eau, semblaient contempler, en pleurs, un ciel où le soleil d'un seul coup transfigurait la couleur des lointains inoubliables.

Fascinant spectacle que ces yeux, remplis d'eau très pure, subitement agitée par le vent.

« Matakiterani ! » me disait l'ami Teao. L'île était transfigurée, elle était grave et belle comme la Bretagne l'hiver.

Les hommes avaient le visage dur, ils avaient froid, mais moins que leurs enfants, pour lesquels ils demandaient depuis des années au gouverneur *Jefe Militar*

## *FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES*

*de la Isla de Pascua*, de leur vendre un peu de laine pour faire des matelas. Toujours refusé ! Eh oui ! 7 tonnes de laine par an, rien pour les Pascuans, tout pour la Navale qui vend cela au marché de Londres. Le Racisme !

Nos sacs de couchage, nos couvertures nous servaient à faire de notre tente un havre de paix, et, heureux, réchauffés, nous pouvions nous relever la nuit pour partir, comme on disait, « faire les grottes ».

#### CHAPITRE XIV

### MONDE SOUTERRAIN — MONDE SECRET

C'était la première fois que nous allions découvrir une grotte occultée. Il y a des milliers de grottes sur l'île, elles servirent d'abris, de maisons, de tombeaux, mais elles sont différentes des grottes secrètes dont personne ne peut trouver l'entrée.

Un soir, nous devions aller explorer une de ces grottes située dans la plaine d'Hotu-Iti. La nuit était claire, nul besoin de lampe ; une demi-heure de marche et nous étions à pied d'œuvre. Précautionneusement, pour ne rien briser, pour ne pas laisser de traces, un ami écarta les fougères, gratta légèrement la terre et attendit. Nous devions surveiller la nuit troublée parfois par le galop d'un cheval effrayé. Rien, si ce n'était le vent. Alors, doucement, il descella une dalle de pierre, puis une deuxième, fort bien ajustée sur une entrée pavée. Un magnifique couloir se dessina, il était extrêmement étroit, juste de la largeur du corps, et bordé

de dalles parfaitement polies. Un de nous resta veiller dehors. Dès que nous fûmes à l'intérieur, nous allumâmes nos torches. C'était une petite grotte de 10 mètres de profondeur, mais dans laquelle, pour l'instant, on pouvait à peine se tenir debout.

De part et d'autre du couloir d'entrée dallé, il y avait un muret de pierre parfaitement enchâssé sous la voûte. A première vue, rien n'apparaissait, car la grotte avait été remplie de boue lors du raz de marée d'Hotu-Iti. Immédiatement nous commençons les fouilles qui devaient durer six jours — ou plus exactement six nuits.

Ne pouvant rejeter les gravats au-dehors, nous décidions de commencer par le fond et de rejeter la terre vers l'entrée. La couche de boue n'excédait pas 40 centimètres de profondeur et rapidement, en partant du fond qui se terminait en abside, nous avions touché le plancher. Peu à peu se découvrait un extraordinaire tapis de pierre polie de main d'homme, curieusement partagé par une rigole centrale de 10 centimètres de large sur 8 centimètres de profondeur, elle-même rejointe par une quantité de fines rigoles, le tout se perdant dans la jonction extrême de la voûte et du plancher. Chose étrange, la rigole était remplie de *kia*, cette extraordinaire terre rouge avec laquelle hommes et femmes se peignaient autrefois le corps, mais qui servait aussi à soigner les blessures ou s'appliquait sur le cordon ombilical fraîchement coupé.

Plus nous dégagions, plus nous voyions apparaître un véritable plancher de marbre poli. Il brillait à la lueur de nos lampes comme une feuille couverte de rosée sur laquelle s'inscrivaient ses nervures, rouges de *kia*.

Ainsi, par un chassé-croisé obligatoirement stupide,

nous dégagions toute la grotte qui était formée d'une grosse bulle de lave. Nous étions en présence soit d'une caverne-hôpital, soit d'un lieu d'initiation. Mais cette masse de *kiea* apportée ici et répandue ensuite, nous intriguait. Nous devions chercher plus, dans les gravats, dans les anfractuosités des parois, dans le mur d'entrée, et c'est là que nous allions trouver un objet merveilleux, unique à l'île de Pâques, et qui fera comprendre à certains chercheurs que nous hésitons à ne considérer que le peuplement polynésien de l'île. C'était une petite statue de basalte de 30 centimètres de haut, dont la tête hélas ! manquait, et qui représentait, dans un style admirable, l'accouchement d'une femme. Mes amis s'écrièrent tous : « C'était ici le lieu où les femmes venaient donner naissance aux enfants des rois ! » Je ne sais, mais je sais sûrement que nous étions en face d'une sorte d'hôpital ayant dû servir probablement pour l'accouchement. Nous devions du reste, ensuite, trouver quantité de ciseaux d'obsidienne qui, vu leur forme bien spéciale, avaient dû servir à des fins chirurgicales.

C'était la première découverte de ce genre signalée à l'île de Pâques. Mais ce qu'il y avait de grave et d'inso-lite, c'était cette statue de femme dont nous reprodui-sons la photo. Hélas ! il nous manquait la tête, qui aurait pu nous aider considérablement pour lui donner son style et sa provenance. Des nuits, nous la cherchâmes dans les gravats. De toute façon, la cassure était extrê-mement vieille et avait la patine du reste du corps. La tête avait dû être cassée bien auparavant. D'où vient-elle, cette statuette ?

Nous devons, tout au long de ce livre, hésiter sur certaines conclusions, car si elle n'était pas unique à l'île de Pâques, le problème serait autre.

Il en serait de même si nous avions trouvé des poteries

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

que nous avons cherchées et recherchées, nous souvenant de cet écrit de Roggeween, le premier Européen :

« Pour apprêter leurs mets, ils se servent comme nous de pots de terre. » Ce sont ces indices fragiles qui peuvent remettre tout en question.

C'était la première caverne interdite que nous pouvions voir. Nous allions découvrir un autre monde, le royaume souterrain. La dernière nuit, tout fut soigneusement refermé, les fougères rabattues, cette caverne allait dormir tranquille, peut-être pour toujours.

La pluie devenait plus violente, plus fréquente, le froid aussi. Nous allions bientôt devoir quitter le camp. Quelques jours nous restaient, que nous occupions chaque matin à gravir au galop le plateau de Poiké, brillant de pluie, pour nous rendre vers la terre déserte.

Là, lorsque la pluie était tombée, violente, nous trouvions parfois, posés comme des cheminées de fées, soit des *toki* ou des haches de pierre, soit des pierres de maison. Nous parcourions ce plateau où, trempés et stupides, quelque 10 000 moutons erraient, s'affolant devant nos chevaux et se précipitant en bêlant dans l'éternel désert qu'ils dévorent chaque jour.

Demain, la jeep du directeur du Fondo viendrait nous aider à déménager le camp.

Nous avions une dernière journée à vivre dans ce désert géant. Deux choses à voir. Sur un mamelon, face à la baie de La Pérouse, nos amis nous emmenèrent découvrir une remarquable maison-pirogue dont les énormes assises de pierre étaient entièrement gravées <sup>1</sup>.

---

1. Il faudrait exhumer ces pierres afin de mieux étudier la sculpture qui m'a semblé anormale.

C'était la seule d'une telle grandeur et d'une telle facture, que nous devions voir dans toute l'île. Vu la taille des assises et sa situation, cette maison dut être une des plus belles de l'île et je ne cesse de m'imaginer cette architecture si éternellement nouvelle, inscrivant sa ligne sobre dans ce paysage de cassures.

Dernier pèlerinage au volcan. C'était terrible de quitter ces hommes de pierre, muets pour l'éternité, et ceux-là, couchés, que nous avions découverts à la lumière.

Il ne pleuvait plus et la falaise s'enluminait de mille grimoires ; çà et là des flaques d'eau reflétaient les visages mobiles des hommes du silence, çà et là, dans le ciel, les nuages s'unissaient dans l'attente de la pluie.

J'étais là, fixant le visage d'un géant tout piqueté de trous, comme s'il était atteint d'une étrange vérole. Un de nos amis me regardait, examinant silencieusement ces marques.

— Tu sais ce que cela veut dire, Francis ?

— Non.

— Ceux qui étaient tatoués de points colorés sur le visage étaient les savants qui étudiaient le ciel.

Ce ciel coloré de points d'étoiles pour notre dernière nuit qui ne fut que silence.

A l'aube, nous abattions le camp, la pluie arrivait, nous attendions la jeep, stupides comme des enfants guettant le bus au sortir de l'école.

Nous allions prendre la piste du retour, vers le village des hommes, mais derrière nous, comme pour dissimuler la vue de cette falaise des dieux, nos amis caracolaient, suivis d'une troupe de chevaux sauvages, soulevant la terre de l'île qui n'est plus que poussière.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Arrêt à Vaitea, la ferme de la marine.

Ici, il y a un peu d'eau, et c'est pour cela que lorsque la Compagnie anglaise posséda cette île, elle établit ici son centre d'élevage. Beaucoup d'eucalyptus changent le paysage et lui donnent ici une certaine douceur, et puis des fleurs, autour de la maison, de cet ami chilien dont nous gardons la mémoire. Beaucoup de délicatesse, un peu de détente et puis le départ pour notre pauvre maison d'Hanga-Roa où ma femme nous attend.

La piste, si j'ose dire, serpente à travers des pierres jusqu'à la porte du camp d'Hanga-Roa. Un coup de klaxon, le gardien se précipite pour ouvrir le cadenas. Nous sommes des Blancs, nous passons vite, très vite, car j'ai hâte de retrouver tous ces gens que j'aime et que le soleil et la pluie ont colorés comme « les Indiens ».

1. *Enorme monolithe sculpté d'un homme-oiseau dont le culte domina la pensée religieuse de l'île du Silence. Parmi cent cinquante autres, ce rocher se trouve élevé dans l'ancien village des hommes-oiseaux, sur la falaise d'Orongo.*

2. *Tangata-Ika. Homme-phoque. Cette sculpture est une des plus rares connues dans l'art de l'île de Pâques. (Hauteur : trente-deux centimètres.)*

3. *Moai-Kavakava, vu de dos. Il faut non seulement remarquer l'extraordinaire représentation de la colonne vertébrale, mais aussi la figuration de la loupe et de l'affaïssement des vertèbres lombaires.*

4. *Moai-Kavakava, vu de face. Outre le faciès, nullement polynésien, il faut s'interroger sur la sculpture du thorax qui donna du reste son nom à ce personnage. (Hauteur : cinquante et un centimètres.)*

5. *Représentation d'un homme-oiseau (hauteur : vingt-quatre centimètres). Cette sculpture en bois de Toro-Miro est extrêmement rare. La délicatesse du travail apparaît ici remarquable.*

6. *Pointe d'obsidienne à pédoncule. Une des plus grandes connues. (Hauteur : vingt-trois centimètres, largeur : vingt centimètres.) Le délicat travail de cette roche noire et vitrifiée atteint à l'île de Pâques la finesse de la taille moustérienne.*

7. *Pectoral en bois de Toro-Miro (vingt-sept centimètres de long). Les pectoraux étaient autrefois portés par les chefs et les prêtres lors des cérémonies,*



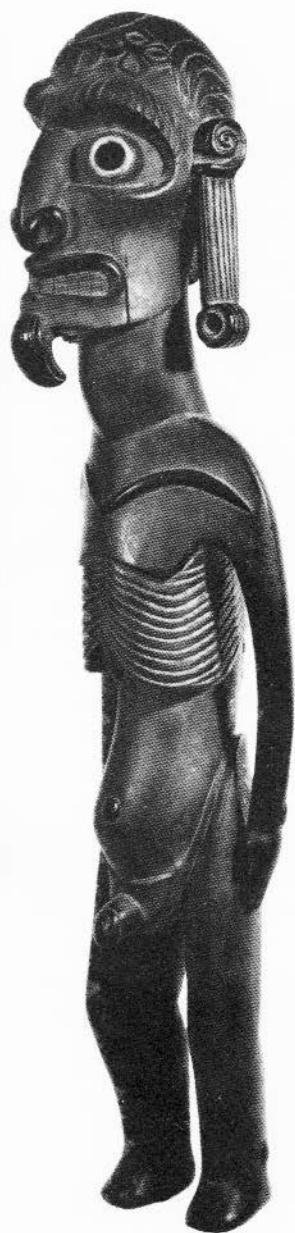




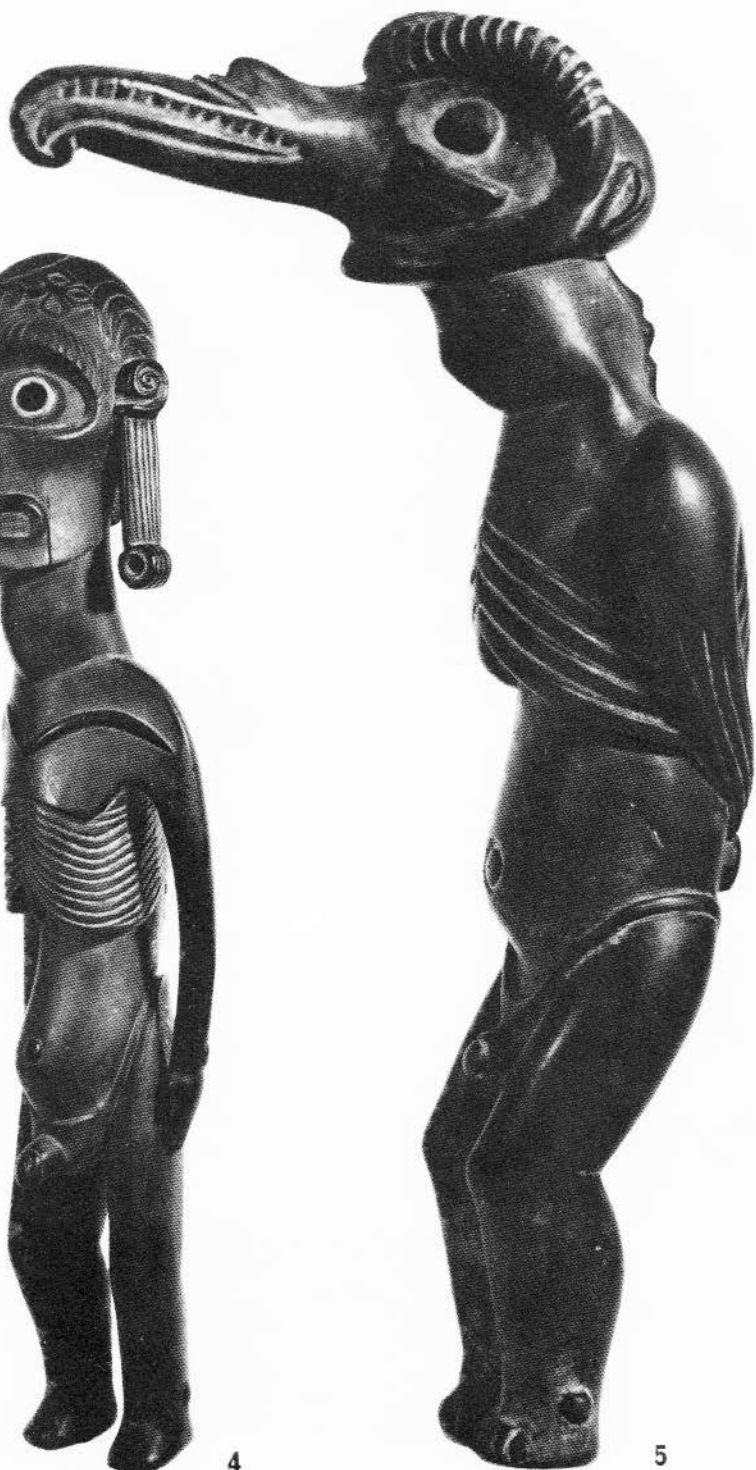
2



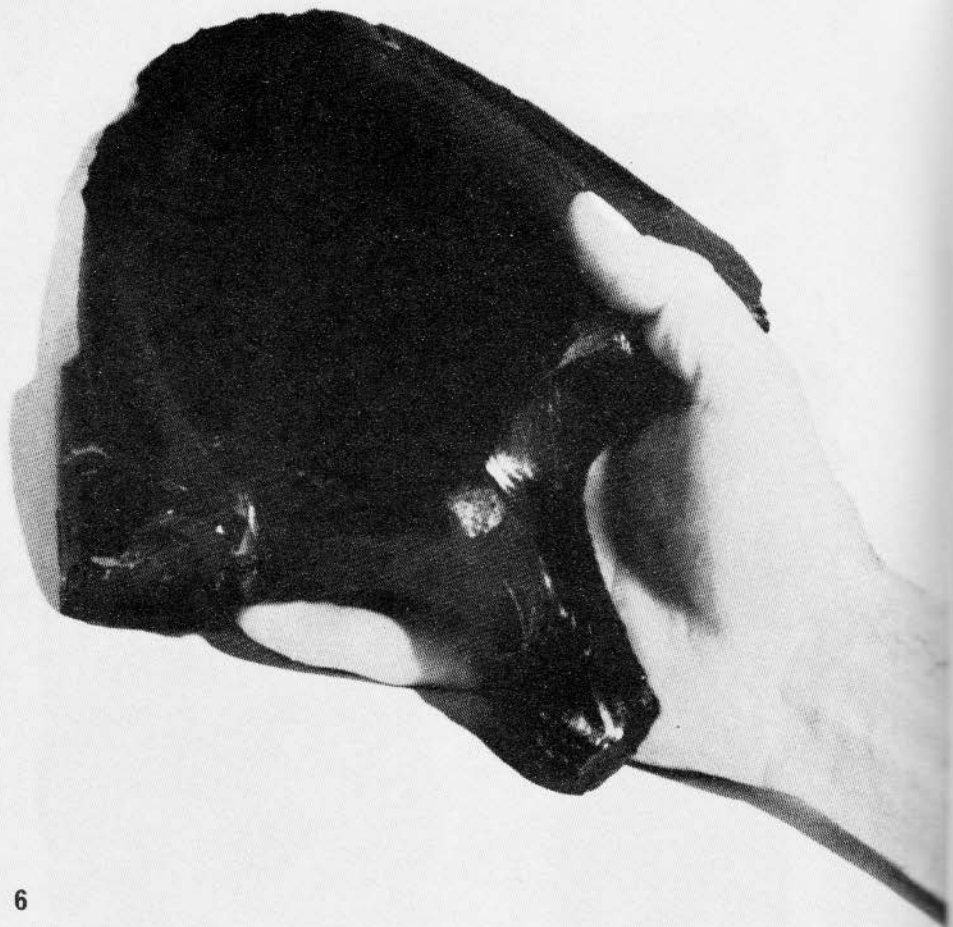
3



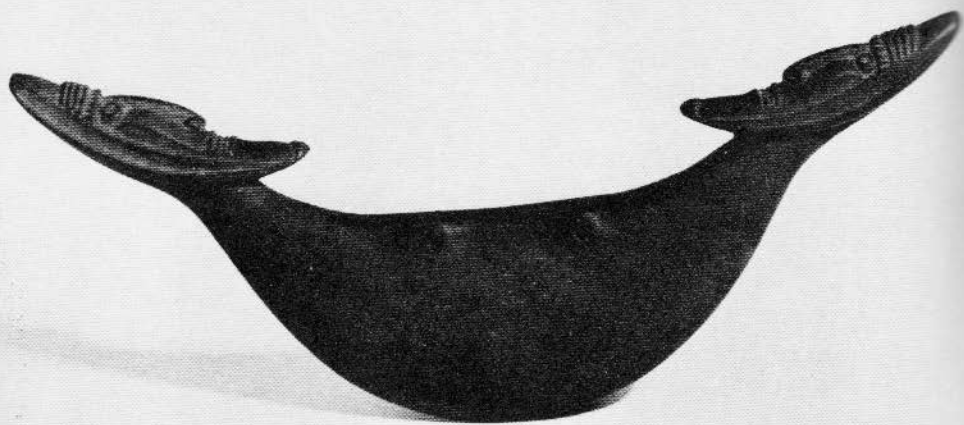
4



5



6



7

## CHAPITRE XV

### LE CAMP DES HOMMES

Retrouver ce qu'ils appellent la civilisation, c'est-à-dire, retrouver les sous-alimentés de l'intelligence, c'est pénible.

Je suis sur l'heure convoqué à la *jefatura militar* pour signifier mon plan de travail. « *Conformé, Señor!* J'ai simplement envie de rester près de ma femme quelques jours. — *Conformé!* »

Beaucoup de choses ont dû se passer pour que cette autorité de choix soit excitée comme les généraux avant d'être fusillés.

Et c'est la maison de ce vieux Pakarari, notre marin, notre ami, c'est la pauvre maison où les enfants, les parents se retrouvent le soir pour nous parler ou pour écouter notre magnétophone qui leur apprend que le jazz existe et que c'est formidable de vivre, formidable de se croire libre !

— Que s'est-il passé ?

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

— Oh ! rien, rien, Francis.

— Si, dis !

— Oh, tu sais, j'étais fatiguée de travailler, d'aller sans cesse à cheval pour trouver du ravitaillement — j'ai été voir le señor gobernador et je lui ai demandé si je ne pouvais pas avoir, comme les Chiliens, de la viande de bœuf et du lait.

— Le lait, impossible, trop peu, réservé aux enfants des militaires.

Et c'est vrai ! Les enfants colorés de l'île de Pâques n'ont pas de lait. Nous sommes bien en 1964 !

— Pour la viande, il faut venir à 6 heures du matin s'inscrire ; trois kilos par famille et par semaine.

— Mais nous sommes vingt à nourrir !

— Ce sont des Pascuans ? Juste pour vous !

Alors, d'abord ça fait de la peine. Beaucoup. Après, c'est autre chose qui devient parfois terrible.

Ça ne fait rien — nous mangerons comme les Pascuans. Et tout cela est vrai, absolument vrai, mais les rares touristes qui passent dix jours par an à l'île de Pâques, les officiels qui séjournent pour goûter le plaisir des filles des îles, ne le savent pas ou ne veulent pas le savoir.

Qui osera le leur dire, chez ces pauvres gens ! Qui osera ? — Et je sais maintenant qu'ils ont des raisons d'avoir peur de parler. Qui osera dire que, onze mois et vingt jours par an, les portes d'Hanga-Roa sont fermées, que l'on distribue gratuitement à la population, qui évidemment n'a pas d'argent, un mouton pour deux personnes par mois ? Mais, ces moutons ont l'air malade. On tond la laine pour la Navale, mais la chair que l'on mange est glaireuse et les enfants en souffrent — c'est la dysenterie chronique.

Pour 40 000 moutons, il n'y a pas un vétérinaire à l'île de Pâques ! Quel gouvernement pensera un jour à

ces mille survivants auxquels nous devons la paix et le respect ?

Mais qui s'intéresse aujourd'hui à l'île du Silence ?

Que le lecteur excuse ce plaidoyer qui n'était qu'une question d'honneur, car sans cela l'ethnologie est une science morte.

Nous allions, pour les trois mois et demi qui nous restaient à passer sur l'île, organiser notre vie dans le bonheur de ces amis et dans le travail délicat que nous devions terminer.

Il avait plu toute la nuit et les citernes étaient pleines ; nous avions veillé toute la nuit à rafistoler les gouttières faites de boîtes de conserve récupérées. L'aube allait se deviner, lorsque soudain, brisant le calme du village, éclata le cri répercuté de case en case : « Miro ! Miro ! »

C'était le même cri qui accueillit autrefois Roggeween.

Un bateau ! et ici, dans cette île, ce cri lancé donne une tout autre impression — La Vie ! la Vie ! C'est bien ça ici. Grimpés sur les toits des cases, les enfants semblent danser, tandis que tout le monde s'interpelle, car le bateau c'est toujours le bonheur, la possibilité de changer quelques sculptures contre des vêtements, des choses merveilleuses venues d'ailleurs. Des hommes venus de loin et qui parlent parfois gentiment, lentement.

Le dragueur de mines américain passe, au large, cherchant son ancrage.

Et c'est la cavalcade folle vers la baie — deux ou trois par chevaux, femmes et enfants tenant dans un sac les sculptures, les cannes sculptées, les colliers qu'ils pourront échanger et qui changeront la vie.

Mais nous aussi nous sommes heureux, nous pourrons, quelques heures, parler une autre langue, entendre quelques *gags* ! Au warf d'Hanga-Roa, c'est la kermesse.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Les Américains débarquent souriants, décontractés, et tout le monde se jette sur eux pour essayer d'échanger des objets... Ils veulent des chevaux, et c'est la fantasia du burlesque avec tous ces grands marins dégingandés, dont les jambes touchent presque à terre, partant subitement au galop, perdant bonnets et cartouches de cigarettes que tout le monde ramasse. *Oké!* Et tous ces pauvres Pascuans de rire, de rire, d'apprendre à dire *oké!*

Rapidement, nous apprenons que c'est un navire océanographique ayant à bord une remarquable équipe de chercheurs de différents horizons.

Le gouverneur ayant oublié de nous présenter, ils en sont rapidement avertis et viennent nous rendre une visite de courtoisie.

Très vite nous sommes en confiance et, le problème les passionnant, nous décidons d'aller le lendemain poursuivre des sondages à la tranchée des longues-oreilles.

Ils eurent immédiatement la même expression que la nôtre dès qu'ils virent le relief et que, parcourant la cassure, nous trouvâmes, en deux emplacements espacés, un conglomérat de poudre de charbon de bois sous forme d'une frise légère et ininterrompue. Il n'y avait plus de doute — et c'était l'avis de ce groupe de géologues — nous étions en présence de feux naturels ou provoqués non pas dans la tranchée, mais sur l'ensemble du plateau.

Dans nos deux puits de sondage, nos amis prirent tous les échantillons d'une stratigraphie parfois très nette. Photographiés et numérotés, ceux-ci devaient être ultérieurement étudiés à l'université de Californie.

Au retour, nous visitâmes notre terrain de fouilles du Rano-Raraku et je pus leur donner quantité d'échantillons de charbon de *tī* que nous avions laissés dans la



## LE CAMP DES HOMMES

coupe pratiquée lors du dégagement d'un des *Moaï* de 10 mètres.

Ces chercheurs restèrent trois jours dans le village et lorsque je leur expliquai la situation de ces malheureux Pascuans, ils ne cessèrent de leur apporter cadeaux et cigarettes.

La veille du départ, ils me demandèrent si je pouvais leur indiquer les meilleurs sculpteurs. Je décidai avec eux qu'il serait plus simple que je les réunisse dans une case avec tous leurs objets.

Quand les Américains me demandèrent comment ils devraient payer et que je leur dis d'amener simplement tout ce qu'ils avaient comme linge, chaussures, savon, cigarettes, ils parurent stupéfaits. A la tombée du jour, les chercheurs arrivèrent à la case de Juan qui, avec toute sa délicatesse, avait décoré l'entrée et préparé du thé et quelques bananes. Tout le monde était ravi et nos amis américains ahuris et émus de tout cela. Puis ce fut le signal de la folie, chacun voulant acheter plusieurs sculptures, discutant avec l'un et l'autre, sortant de son sac de marin un monceau de vestes, pantalons, chaussures, briquets...

A la lueur des lampes, il fallait voir tout le monde essayant ces vestes, ces chaussures, éclatant de rire. C'était merveilleux. A la fin, tout avait disparu et un Américain, qui voulait absolument une tête de pierre sculptée, décrocha simplement sa montre et la donna au sculpteur qui, je m'en souviens toujours, me regardait ébahi, ne sachant quoi dire, comme un enfant qui regarde son père avant d'oser d'accepter. Tout le monde était heureux et j'étais encore le plus heureux que mes amis pascuans aient connu ces chercheurs pleins de tact et de gentillesse réelle à leur égard ! Hélas ils repartirent trop vite, laissant les portes d'Hanga-Roa se refermer

## FANTASTIQUE ILE DE PÂQUES

comme d'habitude après le passage d'un bateau. Le silence, la pluie, l'oppression retombaient sur l'île.

Chaque nuit, nous réunissions dans notre case tous les vieux qui pouvaient encore savoir quelques bribes de chants anciens. C'était un travail émouvant et délicat.

Des heures, nous regardions ces vieux discuter, se rappeler mutuellement certaines phrases du chant des tailleurs de pierre et, nuit après nuit, retrouver la Tradition.

Pendant plus d'un mois, nous devions vivre des nuits merveilleuses au retour de nos chevauchées sous la pluie. Nous restions tous dans la case, écoutant les rafales de vent qui semblaient venir scander le chant qui se retrouvait. Quand les vieux savaient, ils enseignaient aux autres, alors c'était l'enregistrement.

Lent et grave, le chant montait. Personne n'osait se regarder. Il y avait une grande honte, car, parfois, personne ne comprenait ces paroles d'une langue trop ancienne. Quand nous écoutions la gravure, tous les jeunes se groupaient dans la case, silencieux et inquiets.

La musique, l'appel d'un temps interdit laissait planer une étrange rêverie, c'était parfois l'heure où le vieux Juan parlait des cavernes.

Tard, quand le vent soufflait en rafales, laissant les tôles marteler les charpentes fragiles, les uns s'engouffraient dans la nuit pour rejoindre leur case éloignée tandis que d'autres, glacés par le froid, laissaient la rêverie les prendre jusqu'à l'aube.

Ainsi, peu à peu, dans le bonheur de ces soirées, nous suivions les derniers témoins de cette musique. Nous allions pouvoir enregistrer plus de sept heures de documents uniques.

## CHAPITRE XVI

### ORONGO — OBSERVATOIRE DE DIEU

Cette aventure de la nuit nous retrouvait à l'aube, caracolant sur nos chevaux, impatients de se jeter à bride abattue sur les pentes du Rano-Kao.

Là, nous allions souvent travailler sur le site magique d'Orongo. Sur l'immense versant raviné du volcan, des troupes de chevaux sauvages, crinières au vent, guettaient notre venue, puis, subitement, faisant jaillir des geysers de boue rouge, partaient au galop vers d'autres solitudes.

Là-bas, sur les rochers d'Orongo, le vent froid drapait une brume d'une beauté incomparable, comme le vol des oiseaux gravés sur les rochers.

Orongo est un nom de vent et résonne de toute la magie de ce site, figé sur l'arête du plus grand cratère. D'un côté, le calme d'un lac englouti sous la tourbe des *titora*, de l'autre, la mer éternellement amoureuse des trois flots qu'elle enlace.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Bob et moi restions des heures à contempler ces rochers cent fois gravés du signe lancinant du retour des oiseaux.

Ils sont là, piqués comme les canines d'une mâchoire géante encerclant une délicate plate-forme sculptée, sur laquelle s'ouvrent, en étoile, les sept couloirs menant aux cellules d'ombre.

Couloirs et cases sont minuscules ; les hommes devaient y pénétrer et y vivre accroupis dans le silence et l'obscurité. A quoi servaient-elles, ces sept niches de pierre ?

Peut-être n'y avait-il que sept hommes-oiseaux élus pour guetter le choix du dieu Make Make. Peut-être, plus mystérieusement, ceux qui avaient la Connaissance venaient-ils, dans l'affolant souffle de ces nuits, y puiser la prémonition des songes.

L'expédition norvégienne a voulu y voir un observatoire solaire. — C'eût été une magnifique destination, mais rien n'infirme ni ne confirme cette thèse. Qui sait si l'archéologie peut comprendre Orongo ?

Lorsque nous prenions nos relevés et que nous attendions les éclaircies pour prendre nos films, nous étions saisis par la prodigieuse attraction de cet oratoire des étoiles, et je pensais souvent à cette phrase de Loti, écrite à l'île de Pâques : « Je suis pris aussi de cette angoisse spéciale qui est l'oppression des îles et qu'aucun lieu au monde ne saurait donner aussi intensément que celui-ci. »

Orongo se termine à l'est par la cassure de la lave du volcan qui s'est effondré dans la mer, attendant l'ultime choc des vagues pour lui découvrir le miroir de son lac intérieur. A l'ouest, Orongo s'entoure d'un ensemble d'étranges habitations enterrées — il y en a exactement trente-neuf.

Constructions mégalithiques comme les havres de

bergers de Provence ou les Nouragues de Sardaigne. Là, les dalles ont été enfoncées dans la terre tandis qu'elles étaient recouvertes par de fines plaques de pierre qui, placées concentriquement, forment un toit légèrement arrondi sur lequel la terre et l'herbe ont repoussé.

De loin, on ne voit rien, comme ci ces demeures d'hommes-oiseaux avaient voulu respecter le jeu des vents que sillonnent les oiseaux. Les minuscules entrées de ces demeures d'ombre s'ouvrent presque toujours face aux trois îlots aux oiseaux. Toutes ces cases sont construites suivant les caprices du terrain qui s'incline vers la mer, et sont constituées par une superposition de dalles posées à plat alors qu'à l'intérieur elles sont tapissées de grandes dalles placées de chant. Autrefois, il y en avait de splendides, peintes ou sculptées de figuration de Tanganta-Manu et de Make Make.

Presque toutes furent enlevées ou volées et nous n'en n'avons retrouvé que quelques-unes en fort mauvais état, surtout celles qui étaient peintes, car il faut bien dire que la majorité des plafonds des cases se sont effondrés sous le poids des animaux ou, plus tristement, sous l'action des rares touristes que charrie ici la marine chilienne.

Ces cases, presque toutes de forme ovale, ont environ 7 mètres de long sur 2 mètres de large — rarement le plafond dépasse 1,60 m. Il semble pourtant que ces maisons se soient tassées en même temps que le sol se comblait de terre, mais qu'autrefois on pouvait tout juste se tenir debout.

Catherine Routledge dit que ces habitations servaient dans le temps à loger les hôtes des fêtes d'Orongo et l'on retrouve devant l'une d'elles, un vestige de vaste pavage sur lequel devaient avoir lieu les danses.

Tout ce site devrait être décapé et surtout entretenu,

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

ce qui procurerait un sain exercice aux soldats chiliens et aurait le mérite de sauvegarder un trésor artistique qui appartient au monde. Hélas ! il en est tout autrement.

Vu le nombre de ces cases et leurs dimensions, on peut compter qu'environ quatre cents personnes pouvaient habiter ce site lors des fêtes du printemps. On ne peut que songer à l'aspect de ces hommes tatoués et de ces femmes en cape, se jouant du vent, sur cette arête des vertiges.

Souvent le matin, lorsque nous montions au volcan, le petit Atan-Atan nous accompagnait, galopant « à cru » sur son cheval. Merveilleux spectacle que celui de ce petit bonhomme de quatre ans sautant sur ces rochers sculptés ou disparaissant dans l'étroit couloir des cases. Tout l'intéressait, et nous l'entendions nous appeler lorsqu'il avait aperçu une nouvelle gravure ou bien encore, coincée dans les dalles, une pointe d'obsidienne. C'était formidable pour nous de le voir rire, heureux de sa liberté, car combien connaissions-nous d'enfants, et même d'adultes, qui n'avaient jamais franchi les portes d'Hanga-Roa. Quand le petit Atan-Atan sera grand, je pense qu'il ne supportera plus les « *Ausweis* de sortie ».

Pendant que nous finissions nos relevés sur le site d'Orongo, ma femme visitait de nombreuses grottes que les indigènes ne voulaient montrer qu'à elle seule. Chaque soir, elle nous les décrivait minutieusement, comme cette grotte de Poiké entièrement taillée et polie de main d'homme et dans laquelle étaient ménagées des niches ayant la forme des objets qu'elles contenaient. Bien que je sois parfois triste de ne pouvoir voir ces trésors, je comprenais parfaitement la position de ces Polynésiens à l'égard de ma femme dont ils connaissaient la généalogie de Rangiroa.

Ce que nous savons avec certitude, c'est que quoi qu'on ait pu écrire, *personne* n'a jamais pénétré et vu les véritables cavernes familiales où demeurent les trésors d'un monde auquel on a déjà tout volé. Ces cavernes, il y en a du reste très peu, environ une dizaine, les entrées des autres ayant été à jamais perdues dans le silence des derniers vieillards qui préférèrent mourir sans parler.

Imaginer que l'existence d'une caverne familiale soit soupçonnée par certaines personnes de l'île — je vous laisse à penser comment le malheureux propriétaire pourrait protéger son patrimoine. Ici, la loi n'est pas la même pour tout le monde.

Avant terminé notre travail à Orongo, nous devions nous rendre sur l'île de Motu-Nui où vivaient les Manutara et surtout essayer de découvrir les restes du plus extraordinaire *Ahu*<sup>1</sup> érigé sur la falaise vertigineuse qui, d'Orongo, se précipite dans la mer. Avec le canot d'un de nos amis, nous devions essayer de longer la falaise puis de rejoindre l'îlot. Nous avons déjà bordé cette falaise avec notre bateau, mais ce jour-là, sous l'éclatante lumière des orages chassés, la falaise jaillit au-dessus de notre canot comme la plus sensationnelle frontière d'un monde englouti.

300 mètres jetés à l'à-pic, 300 mètres crevés de centaines d'yeux qui ne sont que les anfractuosités ou les entrées de grottes maintenant inaccessibles.

Et pourtant, autrefois, le long de cette falaise, les hommes grimpaient, porteurs de l'œuf magique, et pourtant, il y a là une plate-forme de pierre, un *Ahu* sur lequel il y avait des statues qui, basculées dans la mer, reposent, les yeux entrouverts dans les algues.

1. Appelé *Ahu-Rikiriki*.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Comment les hommes purent-ils ériger cet *Ahu-Moaï*, ici où nous ne sommes même pas capables d'aborder en pirogue ? Ici où personne ne peut plus gravir la montagne. Quel *Mana* a pu transporter ces statues de plusieurs tonnes. Qui ? Comment ? Nous sommes loin de la théorie des patates écrasées ou des rouleaux de bois !

C'est ici que doit être cherché le mystère.

Ces statues, fichées à 200 mètres d'à-pic sur ce mur géant, devaient être terribles à regarder, folles, comme les yeux qui guettaient Motu-Nui où se jouait le sortilège.

On songe parfois que ces hommes de l'île, qui, paraît-il, ne possédaient qu'une religion païenne, furent eux-mêmes très près de Dieu.

Rarement, Bob et moi avons eu une impression aussi grave de cet envoûtement de l'île, où sans cesse notre forme d'intelligence est remise en question, car il n'y a plus ici de logique.

Notre bateau ayant dû partir avec notre matériel de plongée, nous ne pouvions espérer, hélas ! poursuivre des sondages en mer, mais nous regretterons toujours de ne pas avoir été rejoindre ces géants immobiles sur leurs lits de corail.

A quelque 500 mètres de la falaise, jaillissent les trois flots. C'est là que les hommes autrefois abordaient à la nage pour la longue veille. Etranges flots, maintenant presque déserts.

Les oiseaux ne reviennent presque plus depuis que ce rituel des hommes a cessé. Il y a toujours l'herbe folle couchée par les embruns et le vent, mais le vol des oiseaux est rare. Les indigènes disent qu'il y a encore ici une grotte secrète dans laquelle dorment des tablettes — son entrée doit être là, dissimulée, sous ces grands cheveux d'herbes. Les « grottes de veille » où vivaient les Tangata-Manu sont encore là, ouvertes au seul vent



et, dans l'une d'elle gît encore un étrange petit *Moai* de 40 centimètres de haut ; mais ce qui demeure, ce que le temps ne pourra effacer, c'est la beauté tragique de cette falaise d'Orongo qui se dessine, défiant les vagues, et sur laquelle le soleil joue son dernier acte.

De l'aurore à la nuit, les hommes, fascinés par cette quête de l'œuf, devaient ici vivre les derniers instants d'une poésie sans âge.

Toute l'histoire des Tangata-Manu s'était jouée entre la falaise et les flots. Il était mieux que le vent soit le dernier témoin. Il était pour nous inutile de tenter des sondages que nous n'aurions pu effectuer dans les conditions voulues. Il valait mieux laisser intact cet îlot, sur lequel une autre expédition pourrait se livrer à de sérieuses recherches.

Il y a néanmoins une chose remarquable qui subsiste sur ce lambeau de terre, c'est la végétation. L'herbe qui pousse ici est fort intéressante pour deux raisons. D'abord sa texture ; c'est en effet une herbe longue et pourtant dure et drue comme un lichen ; ensuite, c'est l'herbe ancienne, celle qui autrefois poussait sur toute l'île de Pâques, mais qui fut détruite par les moutons et par l'introduction d'un herbage sélectionné. En examinant cette herbe de plus près, on est frappé de sa résistance et de son élasticité.

La nuit, nous dormions sur ce matelas naturel et nous étions étonnés de voir, au réveil, avec quelle vigueur ses tiges écrasées reprenaient leur position.

En parlant avec nos amis indigènes, nous avons été amenés à penser qu'avec une telle végétation, le transport des statues aurait pu, autrefois, s'effectuer plus facilement. Cet indice n'est pas à écarter,

## CHAPITRE XVII

### VOYAGE DANS L'ÉTRANGE

Nous n'allions pas troubler cette solitude mais nous laisser encercler des jours dans le calme froid de l'immense cratère du Rano-Kao.

Nous devions soigneusement examiner son cercle parfait, visiter toutes les grottes possibles et tenter de découvrir une extraordinaire pierre gravée dont on nous avait parlé.

Sublime cratère d'explosion, aux formes parfaites, dont on ne peut que contempler le calme impressionnant. C'est là que vivent encore les trois derniers arbres de Toromiro, à l'abri des bêtes et du vent — et c'est ce qui étonne et qui rend secret cet éboulis féroce. Ils sont là, les derniers témoins d'un peuple dont l'art délicat et grave est mort de n'avoir plus de feuillage. Nous les regardions, accrochés, précieux, dans l'énorme éclat des roches. Silencieux, les indigènes les guettent comme des enfants dont la vie est fragile.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Dans toute l'île, avec ces ultimes graines, on pourrait en planter, et redonner la vie, mais il y a les moutons !...

« Et puis, vous savez, ces indigènes sont si fainéants, ils ne veulent pas planter ! Regardez, au presbytère, j'ai de belles carottes ! »

Eh oui ! Quelle logique !

L'art de l'île a dégénéré parce que la matière n'était plus noble, l'art de l'île est pourri comme le bois auquel les indigènes doivent emprunter leurs maisons.

Et ce Toro-Miro de l'île était splendide, bien spécial — il en existe ailleurs, en Polynésie, même au Chili, mais il n'est pas le même. Ici, c'est un marbre que le vent et la lave des volcans ont durement nourri et c'est ce qui a donné la finesse, l'élégance et la rigidité à cet art unique.

Il faut des heures de marche dans les éboulis pour faire le tour du volcan. Il est immense, plus de 3 kilomètres de circonférence. Il est parfois terrible, tragique quand le vent s'y engouffre et se met à tournoyer dans le grand trou noir d'Haumaka.

Il est l'abri des grands repos, lorsque, calme, le soleil se joue dans le miroir de son immense marécage. Là, sur le pourtour des grottes, des hommes vécurent dans la magie d'un monde circulaire. Là s'élève encore le chant des coqs sauvages et ce sont ces grottes, ces abris aux portes desquels le soleil se présente éternellement à l'heure dite, que nous devons visiter.

Toutes furent belles. Une seule, tout au moins dans celles que nous avons découvertes, fut admirable. C'était sur le versant N.-E., à mi-hauteur du cratère. Elle s'ouvrait en un vaste porche, parsemé d'éclats d'obsidienne taillés ; il y avait là un véritable vestibule de calme toujours lumineux. Sur les parois alentour étaient sculptées quelques très belles têtes de Make Make, puis,

la grotte s'élevait d'un étage sur lequel débouchaient deux beaux couloirs aménagés de main d'homme, qui s'ouvraient sur deux salles circulaires encore faiblement éclairées, desquelles un fin couloir grimpait et se perdait en alcôves, minuscules et noires. C'était, sculptée par la nature et aménagée par l'homme, une véritable maison de rêve et de défense. Un paradis sorti d'un rêve de Le Corbusier. Il eût fallu ici mener d'importantes fouilles, mais l'autorisation ne m'en ayant pas été donnée, je laisse le soin aux futurs archéologues d'effectuer ce travail. Il y a sur tout le pourtour du cratère, non seulement un grand nombre de cavernes aménagées, mais sur le versant nord c'est un véritable village établi en gradins que nous devons retrouver. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir, parmi les fondations, plusieurs morceaux de Toro-Miro intacts, malgré un séjour de plus d'un siècle au soleil, à la pluie et au froid. Village qui dut être merveilleux, avec ces terrasses surplombant le lac de quelques mètres. Là, vécurent sans nul doute plusieurs centaines d'hommes et, hormis ces pierres, les seules traces de leur vie sont encore ces figuiers déformés qui s'agrippent dans les éboulis.

Progressant ainsi le long des rives, on arrive dans une oasis de bois d'acacias importés. Là, d'après nos amis, existait une vaste pierre sculptée — que nous devons chercher. Tout en fouillant, nous apercevions, juste en face de nous, là où la lèvre du volcan s'est brisée dans un dernier sursaut, une énorme cascade de bougainvilliers en fleur, dont les tonalités mélangées, insinuées dans le gris des laves, donnaient à la falaise le charme d'une merveilleuse écharpe que Balenciaga aurait offerte à ce miroir.

C'est un de nos amis qui découvrit la pierre. C'était un énorme bloc arrondi et poli par l'érosion, sur lequel

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

le lichen avait dissimulé une figuration et des pétroglyphes qui nous intriguèrent.

Lentement, nous décapâmes la mousse qui laissait apparaître des lignes enchevêtrées dont nous ne pouvions discerner le sens.

Quand tout fut terminé, apparurent de nombreuses figures dont deux étaient particulièrement remarquables. L'une représentait une espèce de pingouin dont le corps se terminait en queue de baleine, l'autre représentait une tête totalement inconnue à l'île de Pâques.

C'était une tête barbue, aux yeux partagés comme ceux des insectes. Sur le crâne, partaient deux grandes ramures comme celles des cervidés. On eût dit exactement une représentation de Shaman, ou des casques de magie employés par les Indiens du Grand Nord. Ce qui nous semble particulièrement intéressant, c'est que cette figuration se retrouve aussi bien chez les Toungouses sibériens que chez les derniers Yaghans et Alacaloufs de la Terre de Feu. Il est vraiment possible qu'il y ait eu contact et que le récit d'Anua-Motua parvenant au Cap Horn, trouve ici son authenticité.

Les indigènes dirent : « C'est l'homme-insecte. » Je ne sais, je ne peux rien dire, mais la photo apportera peut-être plus tard un curieux trait d'information. Cette figure n'a en tout cas jamais été tracée par un Polynésien ; elle est autre, comme beaucoup de choses qui rendent cette île insolite.

Les jours avaient passé, les nuits s'étaient ouvertes avec le chant des vieillards. Il nous fallait laisser en paix le Rana-Kao, le grand trou d'Haumaka.

Nous allions, entre les orages, continuer notre travail à proximité d'Hanga-Roa.

Plus nous avançons dans nos recherches, plus la

population nous livrait quantité de documents. Il aurait fallu rester ici deux ans.

Au pied des pentes du Rana-Kao, s'étage un immense sillon encerclant un mamelon appelé Orito. C'est la grande carrière d'obsidienne, qui a révolutionné l'industrie lithique de l'île et son art. Quand la pluie venait de s'arrêter, rien n'était plus beau que de voir scintiller au soleil ces millions d'éclats de toutes grosseurs. L'obsidienne est une roche vitrifiée de couleur noire qui, taillée en fine lame, outre sa transparence opaque, acquiert un tranchant incomparable.

Ce jaillissement d'obsidienne, s'étalant en une immense traînée bien limitée, laisse l'impression d'un freinage de vaisseau cosmique. Qui a jamais étudié toutes les possibilités de formation d'une telle roche ! Là aussi, des recherches devraient être effectuées. Hélas ! notre scintillomètre ayant claqué, nous ne pouvions étudier la radioactivité de cette obsidienne que je signale, bien différente. De cela, nous ne pouvions détacher notre pensée car le sillon et la disposition de son tracé, limité sur 800 mètres de long et 200 mètres de large, me paraissent anormaux.

Et puis surtout, il y a cet impact, jamais signalé et qui se trouve dans l'axe de cette trajectoire. Cet impact visible à quelque 2 kilomètres sur le flanc d'une colline et que souligne une végétation différente. Ce cercle parfait apparaît comme un terrible point de contact.

En fouillant des heures et des jours dans ce déchet Dantesque, nous trouvions quantité d'ébauches de *Mata*, d'outils, ainsi que de gros nucléus dégrossis pour être emportés à l'autre bout de l'île et taillés sur place. Certains auteurs disent, sans aucun fondement, que le travail de cette pierre vitrifiée fut trouvé fort tardivement. Nous pensons bien différemment, ayant découvert cer-

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

tains échantillons remarquables dans plusieurs strati-graphies de cavernes.

Il est certain que cette extraordinaire matière appa-rente fut utilisée dès le début de l'occupation de l'île du Silence.

La taille est classique, avec plan de frappe sur le nucléus avec percuteur de bois ou de lave et retouche par éclats. La texture de la matière ici, permet une finesse Moustérienne, avec une taille frustre comme le chelléen.

Les objets obtenus, lames, grattoirs, pointes de flèches, couteaux... sont d'une facture bien spéciale à l'île de Pâques car ils possèdent tous un pédoncule. Ces échan-tillons se retrouvent encore par milliers mais n'avaient été jusqu'à présent que récoltés en surface.

Nous eûmes la chance inespérée de découvrir le plus bel échantillon, si ce n'est le plus important actuellement connu. Pour qui est passionné d'archéologie, la décou-verte fut merveilleuse.

Je devais, ce matin-là, rendre visite à l'admirable et vieux Gabriel Veriveri, et ne pouvais accompagner mon ami Bob qui venait de découvrir une grotte très intéres-sante dans laquelle il avait trouvé, outre de très nom-breuses aiguilles d'os, une grande quantité de *Mata* de grande qualité, avoisinant quelques échantillons de *Toro-Miro*, conservés dans la boue du plancher.

Ce matin-là, Bob partit donc seul pour effectuer quelques sondages en profondeur, avant de venir me demander d'examiner en détail la coupe qu'il avait commencée.

Juste avant le repas, j'entendis de loin le galop d'un cheval.

## VOYAGE DANS L'ÉTRANGE

Franchissant la barrière de notre pauvre maison, Bob, rayonnant de sueur, sauta de cheval et d'un clin d'œil me fit comprendre que c'était une merveilleuse matinée.

A peine entré dans la maison, Bob brandit sous mes yeux l'un des plus beaux objets préhistoriques que j'aie jamais vus après la Vénus de Lespugue. C'était un *Mata* d'une taille et d'un état admirables. Taillé en forme de demi-lune comme un hachoir, il atteignait 22 centimètres de long sur 20 centimètres de large.

Nous étions si heureux que nous le montrâmes immédiatement à quantité d'amis. La nouvelle se répandit rapidement dans le village, et quelle ne fut pas notre surprise de voir, deux jours après, le *Jefe Militar de la Isla de Pascua*, et son petit ami asthmatique venir, sans préavis de politesse, s'imposer à notre porte et entrer délibérément dans notre maison afin, disaient-ils, de venir prendre possession de ce document dont ils avaient entendu parler.

Sans aucune gêne, ces petits policiers d'occasion perquisitionnèrent la case où nous vivions.

Alors ? Evidemment, rien !

Il nous restait à photographier cet objet unique et surtout à aller le remettre dans son tombeau, qu'il est difficile de trouver.

Depuis une certaine époque, c'était la première fois que je voyais une autorité d'un pays dit civilisé se conduire ainsi, car si, évidemment, il n'est pas possible de sortir des objets d'un pays, il n'a jamais été interdit de les posséder lors de son séjour sur le territoire.

L'asthmatique était très excité, car c'eût été pour lui un bon point pour sa future carrière.

Au fond, c'était mieux ainsi, car nous savions vraiment comment agir et je puis dire que tous les documents que nous avons obtenus par la suite et dûment photo-



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

graphiés, ne seront plus jamais susceptibles d'être saisis d'une telle manière.

Ce genre de vulgarité allait se reproduire deux fois encore avant notre départ. Heureusement, la grande majorité des résidents chiliens vinrent me présenter leurs excuses. Je ne parle évidemment pas de la courtoisie des indigènes qui ne reconnaîtront jamais ce genre de civilisation.

En 1956, Thor Heyerdhal, lors de son séjour, avait connu de semblables mécomptes. Toute cette vulgarité ne devait pas nous faire perdre notre temps, et le lendemain matin, dès l'aube, nous étions en selle pour aller prospecter le mont Punapau dans lequel fut creusée la carrière d'extraction des grands chignons de pierre rouge. Nous suivions doucement la petite piste serpentant parmi les cabanes du village. C'était l'aube. Furieux, les chiens bondissaient sur les chevaux qui se cabraient et partaient subitement dans un galop effréné.

Derrière la crête du Punapau, le soleil commençait à sortir d'un ciel limpide, découpant cette montagne de pierre rouge sur un vallonnement d'un vert rendu intense par la saison des pluies. Par-ci, par-là, il y avait de beaux bosquets d'un arbre appelé ici Miro-Tahiti, car il fut apporté dans cette île par des Français, comme du reste la majorité des animaux et des produits comestibles. Extraordinaire petit arbre qui s'est adapté à ce sol pierreux et pousse ici avec une étonnante vitalité. Le paysage d'Hanga-Roa sera complètement changé d'ici dix ans, et c'est avec ce bois que les indigènes peuvent fabriquer leurs maisons, leurs canots, quand ils en ont l'autorisation, et surtout sculpter leurs *curios* qui sont presque leurs seuls et pauvres revenus. Hélas ! ce bois ne peut pousser que dans le camp, à l'abri des moutons.

Se cabrant, hésitant dans les profondes ravines creusées sur le Punapau par la violence des dernières pluies, nos chevaux grimpaient en nous laissant découvrir, ce matin-là un paysage d'une grande douceur. On n'entendait que le souffle long des chevaux, mais la nature, encore immobile, se taisait.

Quand on arrive sur la crête du Punapau, on découvre subitement une allée bordée d'une vingtaine de ces merveilleux chignons rouges. Il n'y a qu'à la suivre pour déboucher sur la carrière qui s'ouvre comme une gerbe de feu.

Au fond, il y a encore plusieurs chignons inachevés. Là aussi, comme au Rano-Raraku, le travail s'est arrêté brusquement.

Creusés comme un cratère, les murs de la carrière sont en pente très raide et là aussi le travail a dû être énorme pour pouvoir, non seulement extraire la pierre, mais sortir le chignon. Phénomène étrange, comme partout ici, il semble que le travail n'ait jamais voulu accepter une échelle humaine.

En fouinant dans le fond de la carrière, nous eûmes la chance de découvrir deux haches de basalte, mais fort différentes de celles du Rano-Raraku. Elles étaient assez plates et arrondies au tranchant. Il faut dire que la matière est ici différente, car c'est un conglomerat de grosses scories, et le travail était plus aisé.

De la bouche du cratère, si l'on suit la piste bordée de chignons, on aboutit à une sorte de marécage qui, du reste, s'assèche après les pluies. Autour, on peut rencontrer une trentaine de chignons qui étaient prêts au départ. Presque tous sont sculptés de pétroglyphes et sont énormes — les diamètres variant de 1,80 m à 2,50 m sur environ 1,50 m de hauteur. Coiffures de titans. Comment ces chignons étaient-ils transportés.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

sur les *Ahu* éloignés de plusieurs kilomètres ? Des auteurs ont été jusqu'à dire — hormis les traîneaux de bois — que l'on devait les rouler comme si cela eût pu être possible sur cette terre déchirée !

Les indigènes eux, répondent, comme pour les statues de Rano-Raraku : « Ils se sont déplacés par *Mana*. »

Dans toute l'île, une soixantaine étaient arrivés à destination, sur la tête des statues — on les rencontre encore, épars et brisés au pied des colosses abattus.

Ceux de la carrière sont encore tous intacts avec la légère éminence sur une face, tandis que l'autre est creusée pour s'emboîter sur le crâne plat des géants. Ces alvéoles sont énormes et l'on y trouve facilement refuge pour dormir ou se protéger de la pluie.

Mais une chose frappe ici, tristement. Comme toutes les statues de l'île — un énorme numéro est inscrit en peinture blanche. Le curé allemand a, depuis trente ans de séjour, employé ses entre-deux-messes à peindre des numéros, n'importe où, sur le nez, le front, le ventre des statues ou sur des chignons — sans doute de peur qu'on ne les dérobe. Ces matricules ressortent comme l'injure du plus mauvais goût.

Que de semblables gageures soient permises sur des œuvres d'art d'une beauté sans égale, cela dépasse l'entendement.

Ce roi de l'île a le goût de l'Ordre, qui est un bien curieux mot à l'île du Silence.

De la colline qui domine Punapau, le point de vue est immense jusqu'à Poiké, enveloppé d'un halo d'embruns.

Depuis quelques jours, nous commençons à filmer et, avec ce ciel maintenant dégagé des grandes pluies, nous allons retrouver toutes ces merveilles découvertes depuis des mois.

Il nous faut cheminer sur les versants de ces énormes

bulles volcaniques et rejoindre l'*Ahu A'Tiu* où nous devons prendre des repérages au coucher du soleil, et surtout filmer cet ensemble unique de sept statues toutes redressées. Ce sanctuaire se trouve curieusement perdu au centre d'une vaste dépression que dominent les monts Aroi. Quand le soleil se couche, éclairant de face ces statues, qui, fait unique, regardent toutes la mer, le ciel par derrière devient noir tant il est chargé de cumulus qui s'accrochent toujours sur le plus haut sommet de l'île. Ce soir, ce sera merveilleux car il pleut sur le volcan et nous pourrions saisir un immense arc-en-ciel qui, partant de la montagne, vient se piquer au centre des statues. Aux derniers instants de soleil, les sept statues semblent revivre une étrange aventure car, dans la lueur générale qui les entoure, d'un seul coup les derniers rayons balayent leurs corps immobiles, ouvrant quelques secondes leurs yeux cachés d'ombre.

Elles regardent toutes Hiva, ces statues qui ne sont peut-être que le visage déifié de ces sept premiers explorateurs Maori, et les indigènes disent que ces sept statues sont graves deux jours par an, en juin et en septembre à cette heure et au jour où le soleil est différent pour le solstice.

Entre leurs sept regards et l'infini de la mer, s'étend la plaine de lave, creusée d'immenses jardins en profond et de grottes à multiples ramifications.

Là vécurent les hommes, et leurs visages se tournaient vers la terre, vers *Ahu A'Tiu*.

Parmi toute la beauté tragique de l'île, c'est ici, sans nul doute, que se rencontre, soleil déclinant, le plus extraordinaire songe d'une réalité inconcevable.

Ce morceau d'autre monde semble s'être détaché des étoiles, de ces monts de la Lune auxquels ressemble si terriblement le cratère de Rano-Aroi.

Très vite la nuit s'impose sur cette immense beauté de laves violettes, très vite aussi nous devons regagner notre case. A bride abattue, les chevaux, suivant le minuscule tracé, s'élancent sur cette route de lave qui parfois résonne sous leurs sabots, les affolant, puis les jetant de nouveau dans la pénombre.

C'est une rare et violente impression que d'entendre subitement sous les pas cette résonance de voûte, de tunnel. Ici, le réseau de grottes s'insinue sous la terre comme les artères de la vie et parfois l'écorce de lave n'a plus que 1 à 2 mètres d'épaisseur. Cette résonance, cet écho dans les tunnels de lave, tout cela fait revivre et atteste l'atroce séjour de ces hommes qui moururent ici de faim ou de terreur.

En rentrant à la case, c'est merveilleux, cette lumière, le sourire des enfants et puis cet ami Juan qui m'apporte une délicate sculpture de Moko, d'homme-lézard.

Tout l'art de la statuette de Matakiterani était anthropomorphe — et c'est ce qui est ici fort curieux — car ce totémisme n'est pas typiquement polynésien.

Il y a ces hommes-oiseaux, ces hommes-lézards, ces hommes-poissons (*Tangata-Ika*).

Nous savons encore certaines choses concernant cette osmose entre l'homme et l'animal. Nous savons par exemple qu'autrefois certaines femmes vivaient avec, dans leur chignon, un petit lézard apprivoisé, qui représentait un peu leur *Mana*. Mais nous ne saurons jamais la finesse ou la source profonde d'un tel contact entre l'homme et la nature. Toute la grande tradition païenne s'est fracassée comme ces chignons de pierre rouge.

Tard dans la nuit, un ami indigène vient frapper à la porte de ma case. Il désire parler seul à ma femme,

mais qui, ensuite, pourra me répéter ses parolès. Bob et moi, qui finissions de graisser nos selles, allons faire un tour au bord des récifs qui, ce soir sont splendides, diaboliquement dessinés par les reflets d'une lune naissante.

A quelque distance, nous apercevons des torches. Ce sont des pêcheurs qui capturent des langoustes, fasci-nées par la lumière. Spectacle du Bolchoï que ces hommes sautant de rocher en rocher, avec rapidité, agilité, éclairant subitement des failles énormes où le ressac se meurt.

Silencieux, les pêcheurs se glissent sous des auvents de grottes sous-marines. On entend l'énorme bruit du ressac qui se perd dans les laves éclatées.

Quel spectacle admirable dut être autrefois le jeu d'ombre de ces hommes tatoués et peints, se dessinant subitement dans les violents contrastes de la lumière instable des torches de cannes à sucre. Tout dans cette île prend une autre dimension, et l'on comprend parfois que l'esprit des hommes put, ici, transcender un art qui devait s'élever face aux nuages. Ce gigantisme des statues est ici à l'échelle de la nature.

Il y a là cette étrange vision de Terre de Feu qui troubla les premiers navigateurs. Nous sommes replongés dans ce passé où l'homme et l'*Aku Aku* s'étaient retrouvés. Fascinantes sont ces lueurs changeantes que drape une sourde lumière, au travers de laquelle le visage des hommes éblouis se détache brusquement comme l'hallucinante vision d'un monde oublié. Dans ce décor de vent, tout ici retourne au visage de la peur.

Bob et moi ne pouvons détacher notre regard, notre rêverie, devant ces danseurs de feu, sautant sur les rochers que recouvre brusquement le ressac, ou s'insinuant dans des grottes sous-marines, qui, par leurs

## *FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES*

anfractuosités laissent échapper le brusque reflet des torches. Eblouies, les langoustes orange et violettes se laissent deviner et saisir dans ces bulles de lave que la mer ne cesse de découvrir.

Sur les promontoires, les chevaux sauvages s'affolent de cette lumière mouvante et repartent vers le calme de l'ombre. Là-bas, le gouverneur ronfle, mais l'île rêve.

Les mains chargées de langoustes qui, tout en se débattant, émettent un son étrange, si étrange dans ce silence, nous revenons tous ensemble à la case de pierre. Les hommes ont froid car le vent s'est levé en rafales.

## CHAPITRE XVIII

### TESTAMENT DU SILENCE

Dans la case, ma femme parle encore avec notre ami. Dehors, Bob et moi fumons impatiemment.

Encore une heure et l'homme repartira, rapide, dans la nuit. Il ne me parlera jamais, car l'on ne transmet pas le secret en direct ; il faut ce maillon de responsabilité, cette double transmission dont ma femme sait le symbole, car elle pense le langage des hommes du silence.

L'homme est venu parler de la caverne sculptée, celle où repose le dernier secret de ce que l'on appela les longues-oreilles et qui dit : « Ils furent les premiers avant les premiers ».

Il a parlé longtemps de la caverne perdue au sommet du Rano-Aroi.

Il a dit :

« Jamais personne n'a vu et ne verra une caverne sacrée — ceux qui ont écrit ont menti et nous le savons.

« Oui, c'est vrai, nous avons fabriqué de faux objets,



beaucoup, que les archéologues blonds sont venus filmer dans des cavernes. Oui, c'est vrai, parce que c'était mieux ainsi pour nous, pour que le calme demeure. »

Mais il a dit :

« A toi, je vais te dire, te parler de la caverne que mon grand-père m'a léguée, au-dessus de mon père, parce que celui-ci parlait trop aux Blancs qui occupaient l'île.

« Et là, mon grand-père m'a dit : « Jamais personne « ne pourra entrer, mais tu pourras parler de ce monde, « si tu sais, si tu sens que tu peux. Certains objets, si tu « veux, tu pourras les donner, jamais les vendre, car ils « sont encore chargés de force, mais jamais tu ne pourras « laisser franchir la porte. »

« Là-haut sur le volcan, il y a la caverne, mais personne ne peut la deviner, car sa porte est dissimulée sous la terre et l'herbe.

« Parfois j'y vais la nuit, veiller et prendre soin des Moaï-Kavakava.

« A l'entrée, il y a deux cadavres de chaque côté,  
« sur la gauche, un *Moaï-Kavakava* en *toro-miro*,  
« puis deux figures de Make Make,  
« deux haches bien polies,  
« deux hameçons,  
« au milieu, il y a le *moenga* amarré en trois parties, à l'intérieur se trouvent une tablette,  
« un lézard de pierre, deux rames de danse,  
« à droite, quatre hameçons de pierre,  
« deux tablettes de *makoi*, toutes pourries,  
« une statue de pierre, une hache de pierre, deux cadavres d'enfants au-dessus desquels, sur le mur, est sculptée,  
« une tête de Hanau-Eepe,  
« une pièce de *tapa*,

## TESTAMENT DU SILENCE

« une calebasse de *kia*,  
« Sur le sol, dix doigts de pieds,  
« une tablette de pierre,  
« un *Rei-Miro* de pierre et un autre de bois,  
« deux haches de pierre et une très belle pointe d'obsidienne avec son manche,  
« des Mata et une figure mal sculptée de Make Make. »

Le document est extraordinaire, quand nous songeons que cette caverne recèle encore quatre tablettes gravées d'idéogrammes et qu'il n'y en a qu'une vingtaine connues dans le monde entier.

Nous verrons ces objets mais nous savons que nous ne pénétrerons jamais dans ce sanctuaire. Je dois dire qu'il est parfois terrible de se dominer et de faire taire notre forme de pensée qui ne peut comprendre l'Interdit. J'ai surtout terriblement envie de voir cette tête de Hanau-Eepe sculptée dans le rocher. L'indication serait primordiale. Hélas ! notre ami nous fera seulement un dessin, du reste terriblement inquiétant.

Ces objets, que nous allions découvrir, ne furent ici que des arcanes de la pensée — par là même ils sont graves et chargés de forces.

Je m'explique ; quelle que soit la religion, la forme de pensée, même la plus érotique, tout objet qui a été soumis aux vœux, à l'intervention ou au désir des hommes, reste chargé des forces psychiques que nous savons transmissibles et irradiantes, cela à l'exception des objets façonnés dans des matières transformées dans leur essence.

Il y a dans les symboles une terrible force d'activation de la vie que les hommes de l'île n'ont pu oublier.

Plusieurs questions primordiales inquiètent :

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

1° D'après les indigènes, certaines œuvres gardées dans les grottes ne sont pas l'œuvre de leurs ancêtres, c'est-à-dire des Polynésiens.

2° Ces objets demeurent pour ceux-ci un obstacle et une angoisse que la religion catholique n'a pu exorciser dans l'île.

3° Toute la sculpture est anthropomorphe. Cette osmose entre l'homme et les animaux primordiaux laisse entrevoir une connaissance originelle, qui n'est pas polynésienne.

L'origine de cette forme d'expression me paraît d'un intérêt capital.

Par exemple, il y a ici la représentation d'un poisson appelé *Patuki*. Or, ce poisson, aux apparences batraciennes, est un poisson à pattes qui possède de grandes analogies avec le coelacanthé, mais ce qui est plus insolite c'est que la tradition dit que c'est de ce poisson à pattes que descend l'homme après dix mutations dues aux changements de climat et par là même, à la nourriture et aux réactions humaines.

Dix mutations, dix changements de climat, ce sont des indications précises qui ne peuvent qu'étonner. Tout est ainsi. Il y eut des hommes-oiseaux, des hommes-baleines, des hommes-lézards qui ressemblent étrangement à des hommes-crocodiles.

Or, ces hommes placés en osmose avec ces formes de vie primordiales sont des impacts d'une tout autre connaissance.

Entre le symbolisme et le totémisme, il y a le fossé de la prise d'une autre conscience. Or, ces objets sont des symboles à tel point que les survivants actuels les devinent, ont peur, mais qu'ils essaient de les reproduire.

## *TESTAMENT DU SILENCE*

Toutes ces figurations précises, et d'un art consommé, sont en position de méditation et d'attente. L'art précis, devient ici surréel et non magique — c'est un art incarné.

Ces objets sont différents du psychisme des Pascuans actuels qui en ont peur, mais les respectent en les occultant. Ils sont l'œuvre d'une autre race et ne sont pas polynésiens. Il est curieux que les chercheurs n'aient pas décelé cette lourde trace du style.

## CHAPITRE XIX

### L'ART DES AUTRES HOMMES

Hormis les statues géantes, il y a à l'île de Pâques une sculpture dont l'intérêt est remarquable ; cette représentation en bois s'appelle le *Moai-Kavakava* et figure un homme décharné, ou plus exactement diminué et amoindri.

Cette sculpture, dont la photographie fait apparaître les principales caractéristiques : aspect décharné, goitre, loupe... doit retenir toute notre attention car, hormis la perfection du style, elle présente un caractère aberrant dans l'art.

Cette représentation du goitre, de la loupe, sont des signes pathologiques qui furent motivés par des conditions de vie bien spéciales que nous devons examiner et qui peuvent expliquer, non seulement la morphologie de cette race antérieure, mais aussi l'aspect géologique de cette île.

Le goitre est une morphologie constatée chez beau-

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

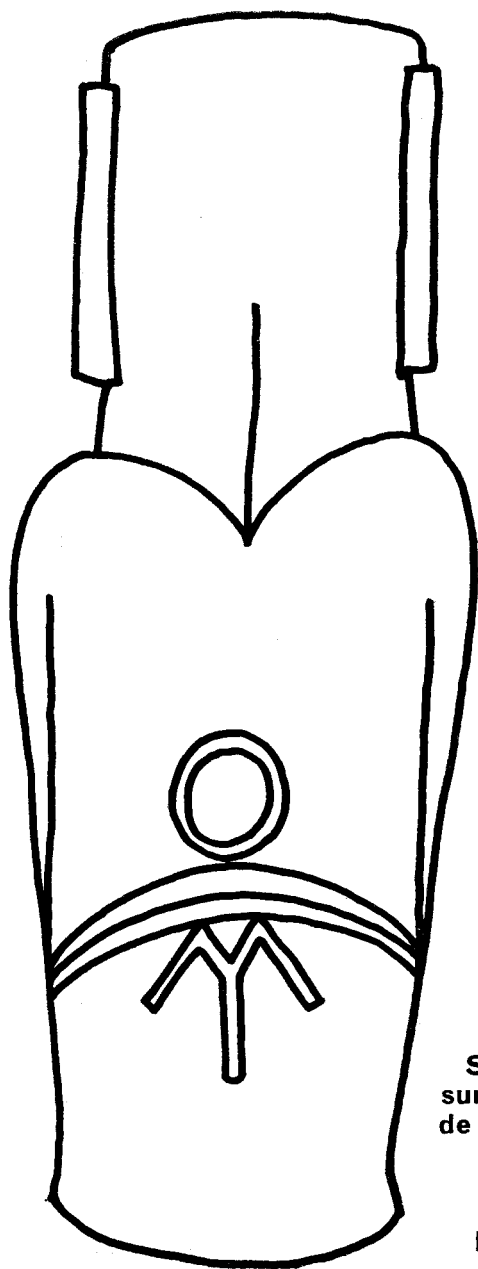
coup de populations soit dégénérées, soit déminéralisées, et il est bien certain que cette caractéristique put apparaître à l'île de Pâques à la suite d'une consanguinité rendue obligatoire, ou et surtout à cause de l'eau qui, ici, filtrée par la roche volcanique poreuse, se trouve trop purifiée.

Le docteur Stéphane Chauvet a remarquablement étudié ce problème de l'île de Pâques, mais il croit que cette déformation est due à une hyperchlorisation de l'eau ainsi qu'à une forte déshydratation. Nous savons, en effet, que le problème de l'eau fut ici crucial comme il le demeure du reste, et bien des navigateurs ont vu des Pascuans boire de l'eau de mer au voisinage des falaises. De cela on a déduit que, buvant cette eau, les Pascuans étaient hyperchlorurisés. Cela ne semble pas être justifié car nous avons fait l'expérience, au voisinage des falaises, de boire de l'eau de mer qui, à la vérité n'est ici que de l'eau douce ou saumâtre, filtrant au pied des coulées de lave. Mais, bien plus important, ces hommes, vu leur existence précaire, leur carence alimentaire, connurent des troubles des glandes endocrines et de l'hypophyse — troubles dont nous connaissons les conséquences.

D'autre part, cette apparente maigreur semble être due à une dysenterie chronique qui existe encore actuellement.

Ces caractéristiques morphologiques sont des faits probants pouvant expliquer le caractère bien spécial et unique de cette statuaire, mais il est quand même étonnant que cet état physique, si celui-ci était chronique depuis des siècles, ait pu inspirer à tel point les artistes et bloquer la représentation humaine sur cet archétype.

On est en droit de se demander si l'île de Pâques n'a



**Symboles sculptés  
sur le dos des statues  
de la première période**



La tradition dit  
que ce sont  
les éléments de vie

pas connu la grave irradiation d'un monde touché par bien d'autres forces.

En présence de certains mystères géologiques qui impressionnent sur cette île, nous sommes en devoir de ne pas omettre la possibilité d'un contact extra-terrestre qui aurait brutalement irradié cette île, laissant à jamais dans la pensée humaine, l'angoisse et l'obligation d'une représentation votive de cette période.

Il est certain que, outre l'aspect physique de ces *Moaï-Kavakava*, avec nez busqués, rictus des lèvres, l'affaissement des vertèbres cervicales et représentation de la brisure entre les vertèbres lombaires et dorsales sont une grave indication concernant la possibilité d'une irradiation violente.

Ces statuettes de *Moaï-Kavakava* existent en petit nombre dans les musées et certaines collections privées. Elles furent très peu nombreuses et les quelques exemplaires qui subsistent actuellement sont soigneusement occultés dans deux cavernes de l'île de Pâques.

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est l'indication que donnent les premiers navigateurs, à savoir que les Pascuans cédaient volontiers ces statuettes qui semblaient ne pas leur appartenir en propre. Actuellement, les indigènes en parlent avec crainte comme d'une chose extérieure à eux-mêmes, dont ils sentent simplement le danger et la force.

De toute évidence, on a l'impression que cet art ne leur est pas propre et qu'il représente une autre race. On ne peut retrouver de caractère polynésien, ni dans le faciès, ni dans le traitement de la sculpture corporelle.

L'explication que donnent actuellement les indigènes de la naissance de cette sculpture est curieuse et semble, comme bien d'autres légendes de l'île, avoir été inventée de toutes pièces.



Elle dit que le roi Tuu-Ko-Ihu vit, en passant sur la colline du Punapau, deux esprits qui dormaient. Effrayé par leur aspect, il sculpta immédiatement leur représentation. Cette histoire d'esprit entrevu subitement pourrait être interprétée de bien des manières. Mais une chose demeure et je la trouve importante : ces esprits avaient une terrible réalité et la figuration que le roi en fit n'a rien de magique. Il y a figuration d'une réalité, il n'y a pas invention.

Les détails sont trop précis, trop voulus.

Ce songe du roi n'est peut-être que la représentation de ces survivants de la première race qui peupla ce lambeau de terre.

L'art de l'île de Pâques constitué par ces géants de pierre de la première période et par ces statuettes de bois de Toro-Miro, est un art d'une qualité exceptionnelle et qui est mort brusquement à l'apogée de sa perfection. Comme à Tihuanaco, tout ici était en place dans son dépouillement et tout s'est arrêté brusquement.

On objectera que cet art est récent, puisque des objets de bois survivent. Nous ne pensons pas ainsi, car si les statuettes de bois égyptiennes ont résisté jusqu'à notre époque, à l'île de Pâques, la qualité des bois de Toro-Miro est exceptionnelle et, d'autre part, aucun insecte n'existant ici, tous les objets de bois peuvent, à l'abri dans les cavernes sèches, se conserver des siècles.

Ce bois dont la texture est déjà — si j'ose dire — pétrifiée, fut ici toujours coupé à la pleine lune, c'est-à-dire dévitalisé.

Vu la rareté de la matière, cet art des statuettes fut ici sublime.

Etant donné qu'à l'arrivée des premiers navigateurs européens, l'île de Pâques ne comptait guère plus de

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

cinq mille habitants, tous polynésiens, on est en droit de penser que cet art est originaire d'une autre population et qu'il fut seulement ici emprunté et appauvri. La dégénérescence de cet art est flagrante. Dès que les Pascuans eurent cédé ou échangé les objets authentiques qu'ils possédaient, ils se mirent à fabriquer de pâles copies, sans inventions... qu'ils vendirent jusqu'à nos jours aux rares bateaux qui abordèrent leur île. On est frappé de constater que toutes les caractéristiques morphologiques des *Moai-Kavakava*, furent totalement omises dans les premières copies qui datent de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'art moderne de l'île n'a retenu que le côté apparemment grotesque d'un symbole incompris.

Comme, actuellement, on ne peut plus parler de race pure à l'île de Pâques, on ne peut plus parler d'art.

Alors, qui furent ces hommes qui vécurent à l'origine sur cette île du bout du monde ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons répondre par une affirmation, mais il nous semble fort probable que cette première race pourrait être apparentée, soit aux hommes de Chavin, soit à ceux de Tihuanaco dont les aboutissants jusqu'en Terre de Feu sont bien plus délicats que l'on ne peut imaginer.

Peut-être les Polynésiens connurent-ils quelques survivants de cette première race car certaines traditions semblent bien avoir été transmises.

Le violent traumatisme qui a marqué ces Polynésiens n'est pas l'œuvre du climat ou du hasard, il est la trace d'une prise de conscience d'une telle importance que nous n'en avons aucune comparaison dans les autres îles.

Peut-être que l'île de Pâques gardera son mystère, mais en tentant de briser le cadre d'une histoire remarquablement analysée par Alfred Metraux, nous ouvrons

## *L'ART DES AUTRES HOMMES*

le champ d'investigations d'une protohistoire ou plus exactement d'une primo-histoire qui semble avoir enclos une des phases les plus tragiques de l'évolution et de la migration voulue des hommes.

Qu'on l'accepte ou que l'on refuse d'y croire, l'île de Pâques a été prise par des forces que nous devinons, que nous sentons, tant elles sont encore présentes et dures, sur cette terre que le feu a marquée.

## CHAPITRE XX

### LE GRAND MYSTÈRE DES TABLETTES DE BOIS GRAVÉ

Le problème le plus insolite qui demeure est sans nul doute, l'existence, à l'île de Pâques, d'une écriture que l'on a dite idéographique, pictographique, mais dont on n'a, jusqu'à présent, jamais pu définir l'exacte valeur.

Cette écriture est d'autant plus anormale dans cette île que, jusqu'à présent, aucune autre écriture ne fut découverte dans les archipels polynésiens.

Bien des études ont été menées pour tenter de déchiffrer ces idéogrammes, cela depuis la découverte des premières tablettes analysées par l'évêque Tepano Jaussen, jusqu'aux récents travaux du professeur Thomas Barthel, de l'université de Hambourg.

Aucune n'a vraiment encore apporté une véritable interprétation de ces tablettes.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Reprenons le problème à la base et essayons de savoir le sens exact de ce que l'on a appelé « bois parlant ».

Il y a ici une première interprétation phonétique qui fausse toute la base des recherches.

On a traduit Kohou Rongo Rongo par « bois parlant ». *Kohou* veut en effet dire bois, mais la prononciation exacte est *Kohau* qui veut dire « inscription » et d'autre part, *Rongo Rongo* veut dire « commissionnaire-transmetteur ».

Ce qui nous donne une interprétation beaucoup plus littérale et beaucoup plus précise.

Les tablettes étaient des « transmetteurs d'inscriptions ou d'écriture », et les savants qui connaissaient et enseignaient cette écriture, s'appelaient *Maori*, *Kohau Rongo Rongo*, ce qui veut dire « savant transmetteur d'écriture ».

L'angoissant problème réside dans la mort de la presque totalité des savants *Rongo Rongo* survenue en 1862 lors du raid péruvien et de l'effondrement rapide de toute la culture originale, à l'arrivée des premiers missionnaires.

Mgr Jaussen tenta de faire parler un indigène qui avait été initié par les derniers savants.

Les conditions dans lesquelles se passa cet interrogatoire laissent à penser que le résultat ne pouvait être probant, d'abord parce qu'il faut bien méconnaître la mentalité dite primitive et que j'appelle ésotérique, pour croire qu'il soit possible d'obtenir, subitement, et dans le climat d'une telle confrontation, une révélation de quelque valeur.

D'autre part, il faut bien penser que cette écriture d'initiés possédait peut-être trois sens comme les hiéroglyphes égyptiens : à savoir, une interprétation ésotérique, un sens hiératique, une pensée démoniaque. Miss

## GRAND MYSTÈRE DES TABLETTES GRAVÉES

Routledge tenta, en 1914, de contacter les derniers vieillards et d'obtenir d'eux certaines révélations.

Elle signale que, malheureusement, ces derniers moururent quelques jours après, dont un certain Tomenika dont nous reparlerons. De toute façon, et quelle que soit la rare probité de Miss Routledge, je ne crois pas personnellement qu'un indigène ose jamais révéler à un Européen une telle signification, sachant bien que les *Kohau-Rongo-Rongo* étaient sacrés et non transmissibles aux non-initiés.

La connaissance de cette écriture était en effet réservée autrefois :

1° A la famille Royale.

2° Aux chefs des six districts.

3° Aux *Maori Kohau-Rongo-Rongo*.

En perdant de vue cette notion élémentaire de l'ésotérisme primitif, on obtient souvent de curieuses interprétations, simplement dictées par la peur du refus, et c'est ainsi que Jaussen, Thompson, Routledge... confirment qu'ils eurent des traductions différentes de la même tablette et cela, après des enquêtes suivies et poursuivies à plusieurs jours d'intervalle.

En 1956, le professeur Thomas Barthel étudia avec une méthodologie fort différente. Il dit avoir obtenu des résultats, mais ce qui est certain c'est que, durant son séjour à l'île de Pâques, il ne put voir aucune tablette et ne reçut aucune précision des indigènes.

Une très intéressante étude publiée par M. de Hevesy, mettait en comparaison les idéogrammes de l'île de Pâques et ceux qui furent exhumés, lors des fouilles de Mohenjo-Daro et d'Harrapa, dans le Moyen-Indus.

Il semble bien que cette direction de recherches ne fut pas totalement exploitée et que les affirmations de M. de Hevesy présentent un intérêt considérable.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Ce qui nous étonna beaucoup, fut la curieuse information qui nous fut donnée à l'île de Pâques. Notre ami nous dit :

— La première race inventa l'écriture *Rongo-Rongo* — elle l'inscrivit sur la pierre. Seule cette écriture subsiste en Asie parmi les quatre parties du monde habité autrefois par la première race.

Une autre information, signalée par le docteur Stéphane Chauvet, dit que selon la tradition, le roi Hotu-Matua apporta avec lui six cents textes écrits sur des feuilles de bananiers. Ce qui n'exclut nullement l'information précédente, et nous croyons du reste que cette écriture n'est pas originaire de l'île de Pâques.

Le grand problème demeure : Pourquoi cette écriture n'existe-t-elle qu'à l'île de Pâques ? A cela, nous ne pouvons répondre, étant donné la pauvreté des recherches effectuées dans les autres archipels du Pacifique.

Le seul apport valable que notre expédition peut donner concernant l'énigme de cette écriture, est peut-être cet extraordinaire cahier dont nous avons parlé précédemment.

En effet, lors de son dépouillement, nous devions nous apercevoir que celui-ci appartient à ce fameux Tomenika dont parle Miss Routledge.

Il semble bien que les idéogrammes furent dessinés par lui-même, alors que leur transcription en langage ancien fut, sous la dictée, effectuée par un autre personnage sachant écrire.

L'importance de ce cahier nécessite des mois de travail, non seulement pour traduire la transcription du vieux langage pascuan, mais surtout pour, ensuite, effectuer un classement de ces idéogrammes et tenter la traduction d'une tablette.

## GRAND MYSTÈRE DES TABLETTES GRAVÉES

Il est certain que ce glossaire des idéogrammes peut apporter une importante contribution à la connaissance de cette écriture.

Dans les mois à venir, nous avons à travailler selon deux disciplines — d'abord la traduction de la transcription en langue ancienne des signes *Rongo-Rongo*, ensuite et bien plus sûrement, la mise en condition tellement plus vaste, par le grand ordinateur IBM des milliers de solutions, insolubles pour l'esprit.

Personnellement, ne pensez pas pour l'instant, que l'écriture de l'île de Pâques puisse être considérée comme l'étymologie de ce vocable nous le laisse entendre. Nous pensons bien plutôt que, comme les Quipu, ou les cordelettes à nœuds des îles Marquises, les idéogrammes de l'île de Pâques renferment une puissance de pensée, donc de parole, que notre forme de transcription ne peut imaginer.

Il est certain que ces idéogrammes renferment, en eux-mêmes, toute la force de concentration et de vie, que seuls possèdent les symboles mathématiques, qui sont en train de devenir la seule langue universelle. Si les frontières n'existent plus dans la transmission et l'interprétation des formules d'Einstein et d'Oppenheimer, il en fut sûrement de même dans la compréhension des symboles primitifs. Pour ne citer que deux exemples ; tous les primitifs reconnaissent et interprètent immédiatement deux signes qui nous paraissent étranges. D'abord ces lignes concentriques que l'on retrouve à Carnac, qu partout ailleurs, et qui symbolisent les ondes de vie ; ensuite, cette fameuse croix gammée dont, à l'origine, les branches cassées tournaient évidemment à l'inverse de celles dont on a tant parlé, et qui, du Tibet à l'île de Pâques, symbolisent la mise en mouvement par l'homme des deux axes de vie, immuables, qui,



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

inscrits dans le cercle, représentaient à l'origine l'incarnation et la sublimation, c'est-à-dire l'atome des vies, dont une certaine science silencieuse sait le dangereux point d'intersection.

Ce livre, outre qu'il ne peut prétendre, ou avoir la prétention de résoudre ou de clore l'histoire de l'île des Géants, pêche évidemment par deux omissions, deux résultats que nous ne pouvons donner dans l'immédiat. D'une part, le résultat des tests au carbone 14, effectués sur les charbons de bois que nous avons récoltés en stratigraphie, et d'autre part, l'interprétation probable de l'écriture *Rongo-Rongo* que nous ne pouvons effectuer dans l'immédiat, vu que nous sommes curieusement obligés de travailler dans l'indépendance, c'est-à-dire la pauvreté.

Qui sait si, un jour, nous ne travaillerons pas d'une façon différente et ne rejetterons pas toute une science trop souvent fondée sur la logique d'un monde qui se veut intelligent, mais qui demeure gravement irresponsable dans ses actes.

L'île de Pâques ne s'ouvrira pas comme une université ou un musée, elle mourra peut-être une seconde fois.

## CHAPITRE XXI

### CE QUI DEMEURE INQUIÉTANT

Quelques semaines nous restaient à vivre sur cette terre du silence, mais bien des paroles nous restaient à transcrire. Les jours devenaient tendus, les heures se dédoublaient, tant, à l'approche de la séparation, les hommes de l'île se sentaient repris par ce courage de vie, c'est-à-dire de pensée.

Durant une longue semaine, nous allions, dans le galop des chevaux, repartir à l'aventure de ce petit monde, qui, souterrain et face au ciel, est double, comme le recul voulu de sa forme d'expression.

Nous devions une dernière fois retourner dans l'atelier géant du *Rano-Raraku*, non seulement pour revivre cette rêverie des géants, mais aussi pour examiner un ensemble d'architecture extrêmement curieux.

Au sommet de la lèvre du volcan, surplombant l'à-pic de plus de 200 mètres, se déploie un ensemble de trous et de couloirs communicants, qui furent tous taillés de

main d'homme. Ces trous de 1 mètre de profondeur, sur environ 90 centimètres de large, se succèdent à intervalles réguliers. Une autre série, un peu en contrebas, montre cet intervalle des trous reliés entre eux par une canalisation souterraine extrêmement polie par l'usure.

L'interprétation de cet ensemble pouvait se situer sur plusieurs plans. Ou bien ces trous avaient servi de postes de veille, ou bien cet ensemble pouvait avoir servi d'observatoire solaire, ou bien enfin, comme un vieux nous l'avait conté, ce mécanisme aurait servi à relier Hotu-Iti à la falaise du Rano-Raraku et cela à l'aide d'un véritable téléphérique de cordes. Cette explication, comme celle du fossé de Poiké, paraît avoir été créée de toutes pièces à l'usage des voyageurs de passage. Là, comme dans les hauts lieux, il semble que la véritable interprétation soit double afin de protéger le secret.

Un de nos amis devait nous préciser certaines choses.

D'après la tradition, ce mécanisme de trous communicants avait servi comme un véritable treuil à tensions successives, qui devait permettre de manipuler les statues sur la paroi interne du volcan.

Or, ce qui nous avait frappé de prime abord, c'était le style différent et dégénéré de ces statues qui, à l'intérieur du cratère, sont d'une facture et surtout d'une roche vulgaires.

Il était donc possible que les hommes de la deuxième migration, tout en copiant et en dégénérant l'art des géants, se soient vus, ayant perdu le *Mana*, dans l'obligation d'inventer un moyen mécanique logique pour les acheminer des pentes du volcan au pied du cratère.

Vu le poids moindre de ces statues, la possibilité de ce treuil se légitimerait. Nous devons en outre repérer sur les roches de la paroi interne du volcan, de nettes

## *CE QUI DEMEURE INQUIÉTANT*

traînées d'usure partant du mécanisme supérieur, jusqu'au pied des derniers ateliers.

De cet ensemble, nous donnons le plan, espérant que d'autres chercheurs pourront retravailler sur ce problème.

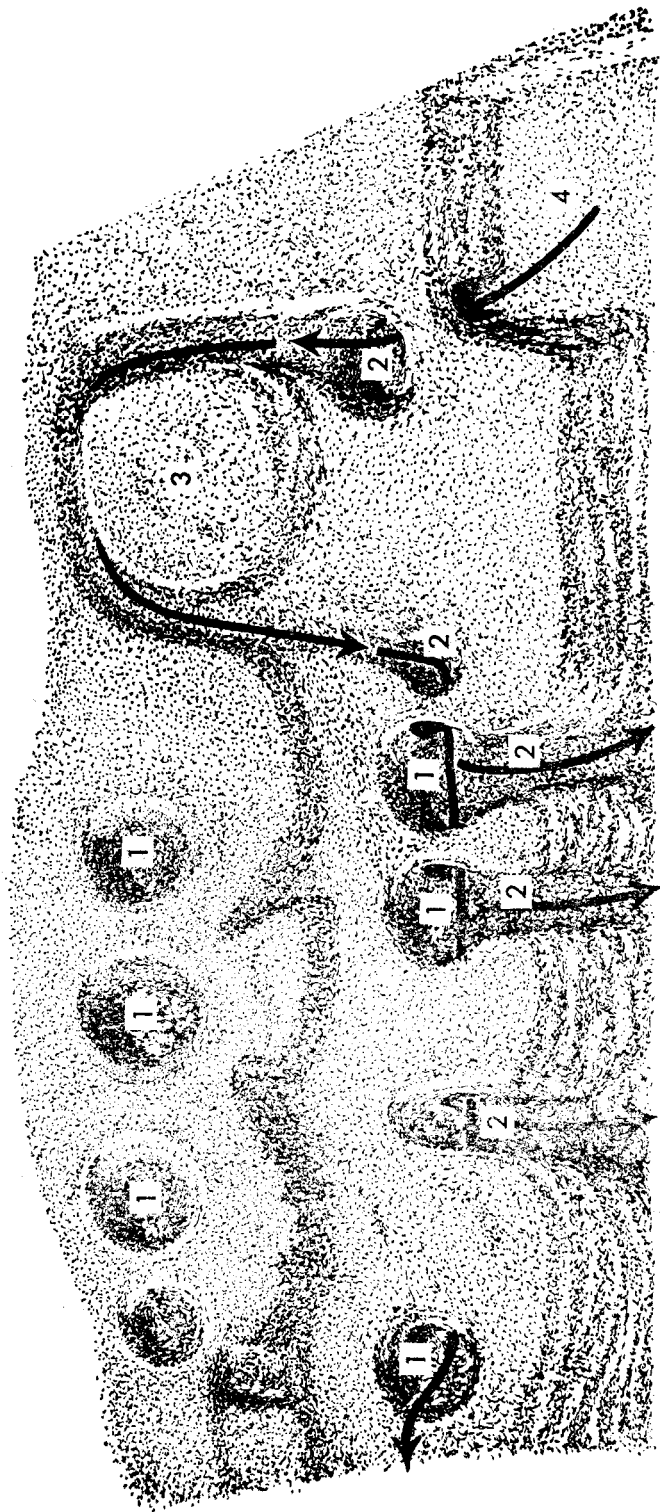
Nous devons réexaminer le problème de ces fameuses chaussées dallées s'introduisant dans la mer et qui ont amené certains auteurs à penser que l'île de Pâques était autrefois plus vaste.

Les chaussées sont en réalité de parfaites coulées de lave, bien limitées, qui se sont craquelées lors de leur contact avec l'océan.

Après des siècles, ces craquelures ont été polies par les vagues, laissant croire à des pierres bien enchâssées, mais elles ne résistent pas au plus simple examen.

Néanmoins, il existe sur l'île trois chaussées construites de main d'homme et qui, sur quelques mètres, s'introduisent dans la mer. Bâties dans de minuscules anses, relativement à l'abri du ressac, elles furent certainement utilisées comme des ports, ou plus exactement, comme des rampes à canots. Certains chercheurs ont voulu voir ici la preuve d'échanges entre les archipels, ou simplement de vastes glissières pour l'embarquement des statues. Vu la disposition du terrain, cela paraît assez peu probable. Mais par contre, il est certain que ces chaussées furent utilisées par les insulaires, comme rampes d'accès pour les pirogues qu'ils possédèrent autrefois.

Les chaussées naturelles formées par les coulées de lave, comme celles qui avoisinent la baie d'Hanga-Roa, furent certainement utilisées mais nous n'avons pu constater de signe d'aménagement de main d'homme.



Plan du système de treuil découvert sur la crête interne du volcan Rano-Raraku.

1. Trous dans lesquels étaient placés les hommes qui manipulaient les cordes.
2. Couloirs de passage des cordes.
3. Monolithe servant à la tension du treuil.
4. Cave de stockage des cordes.

## CE QUI DEMEURE INQUIÉTANT

Nous voulions une dernière fois refaire le tour de l'île afin de revoir tous les *Ahu*, toutes les plates-formes de pierre sur lesquelles, à la seconde période, furent élevées les statues.

Une conclusion s'impose. Toutes ces plates-formes furent élevées après la seconde migration car, dans toutes les constructions, on retrouve des dalles de maisons-pirogues, sauf dans l'*Ahu Vinapu* dont le style nous avait si fortement impressionnés.

Il n'y a aucun doute : la première civilisation fut détruite et assimilée par la seconde migration ; mais un fait est beaucoup plus remarquable : dans les trois *Ahu* qui furent, selon la tradition, élevés par Hotu-Motua à Anakena, se retrouvent des pierres de maisons-pirogues, et dans l'un d'eux, enchâssée dans la maçonnerie, non seulement apparaît une tête dont le faciès rappelle celui de la sculpture agenouillée du *Rano Raraku*, mais aussi une très belle sculpture sur basalte représentant, dans un style fort différent, le vol de deux oiseaux.

Toutes ces constatations ne font qu'imbriquer le problème du peuplement non seulement polynésien, mais antérieur. Je crois que la légende d'Anua-Motua peut, ici, apporter non seulement d'importantes précisions, mais remettre à sa juste place l'histoire tant contée d'Hotu-Motua, qui fut sans doute le chef de la dernière migration polynésienne.

Quelques semaines nous restaient à vivre sur cette terre de Silence, mais bien des paroles nous restaient à transcrire.

Chaque jour, ma femme se rendait à la léproserie, que les autorités appellent Sanatorium.

Là, le vieux Veriveri nous attendait.

Là, des heures durant, nous traduisions ses paroles.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

Là, dans sa case de torchis, nous savions sa misère.

Pour nous, l'histoire de l'île du Silence — je ne dis pas la prime-histoire — peut se résumer ainsi :

Il est fort probable que vers le iv<sup>e</sup> siècle après J.-C., des hommes venus des archipels polynésiens atteignirent les rivages désolés de l'île de la Solitude.

Ensuite deux migrations successives s'imbriquèrent : ce sont celles d'Hotu-Matua et d'Anua-Motua.

Toutes deux parvinrent à l'île de Pâques, après une longue navigation au travers des archipels des Marquises, des Tuamotu et des Gambier.

Cela se passa vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle.

Ces différentes migrations trouvèrent, à l'île de Pâques, une culture établie, mais certainement quelques survivants amoindris, de la première race qui reste mystérieuse.

Ce sont les Polynésiens qui érigèrent les *Ahus* à statues.

La première race laissa à l'île de Pâques son fabuleux testament.

Cette race vint de l'Est et ne fut pas uniquement ce que nous entendons par précolombienne.

Là, réside le grand problème que l'archéologie devra résoudre, car l'île de Pâques n'a rien à voir avec un problème d'esthète ; elle demeure inquiétante.

Ici, surgissent certaines traces de ce peuple prédiluvien dont nous commençons à retrouver la présence et qui remettra en question toutes les notions de temps et d'éthique que notre science a voulu imposer, soit par orgueil, soit par paupérisme.

Sachant l'existence de cette race prédiluvienne, et ne doutant pas de sa connaissance supérieure d'un monde tout autre, certaines informations que nous avons reçues de l'île de Pâques, et que nous avons eu l'autorisation

## CE QUI DEMEURE INQUIÉTANT

d'inscrire, me paraissent devoir, avec lucidité, mais sans aucune hésitation, être communiquées dans ces pages.

A la suite de longues conversations inquiètes, que nous eûmes la nuit dans nos campements, lorsque non seulement nous devons étudier une galaxie apparente, mais surtout voir le passage fréquent des satellites terrestres, il nous fut dit certaines choses que je réinscris dans leur traduction littérale, mais qui me paraissent terriblement importantes.

Je les cite dans l'ordre dans lequel elles me furent communiquées.

« Les habitants de Jupiter ont réglé les accords des planètes.

« La statue (amenée en Belgique) est une des plus anciennes, mais sa force lui a été complètement enlevée.

« La première planète que les hommes vont connaître est Vénus.

« Notre corps ne peut résister plus de deux mois sur les planètes.

« Toutes les planètes adorent le soleil.

« Peu d'étoiles sont habitées.

« Il existe des gens parmi nous que nous ne pouvons voir.

« Une tablette très sacrée a été volée à l'île de Pâques, la ville dans laquelle elle se trouvait a été brûlée <sup>1</sup>.

« Le courant et la lumière de Vénus sont produits par l'air.

« Deux planètes, Jupiter et Mars, n'ont pas d'électricité naturelle, elles sont comme la Terre.

« Il n'y a pas de vents.

« Seule notre terre possède des hommes de différentes couleurs.

---

1. Louvain.



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

« Il y a un seul soleil et personne ne peut y vivre.

« Des gens vivent sur la Lune.

« Il existe une planète sans plantes, sans terre, formée juste d'eau et de pierres.

« Les formes humaines qui y vivent sont différentes et naissent dans l'eau.

« Sur cette planète, existent des mines de métaux différents des nôtres, et particulièrement un métal unique, plus fin que l'or, de couleur vert-noir-bleu-jaune-rouge.

« La planète est formée d'une boule de pierre et de fer.

« Il faut percer la croûte de fer par un feu de pierres pour atteindre le métal.

« Le métal se produit très fin, par feu de pierres et d'eau. Il peut être employé comme tissu.

« L'île de Pâques fut différente.

« Il n'y avait pas de pluies, mais résurgence d'eau de la terre. Elle avait la même forme, le climat était très chaud, et des plantes énormes y poussaient

« La race première de l'île exista sur deux îles de Polynésie, sur une partie de l'Asie et sur une partie de l'Afrique sur laquelle vivent les volcans.

1. Gravure découverte par l'expédition française dans le cratère du Rano-Kao. La représentation de cet homme, pourvu de bois de cervidé, rappelle étrangement celle des Shaman de Sibérie et de la Terre de Feu.

2. Tablette de Toro-Miro recouverte de signes ou d'idéogrammes. Cette écriture devait toujours se lire en retournant la tablette à chaque ligne. Elle demeure l'une des graves inquiétudes de l'archéologie.

3. Le sommeil de ce petit enfant, étendu sur sa natte de joncs de totora, illustre éloquentement la misère qui règne sur l'île du Silence.

4. Apparaissant dans un alvéole de la falaise du Rano-Raraku, le visage figé de ce géant contemple éternellement le ciel. Les indigènes disent encore qu'autrefois l'île s'appelait Matakiterani : « Des yeux regardent le ciel. »

5. La bouche crispée de cet homme de pierre terrassé par le temps, dévoré par le vent, semble avoir voulu étouffer à jamais les secrets d'un autre monde.

6. Exemplaires d'hameçons en os de baleine. L'art de Matakiterani paraît avoir inscrit sa pureté initiale dans cette spirale curieusement inutilisable !



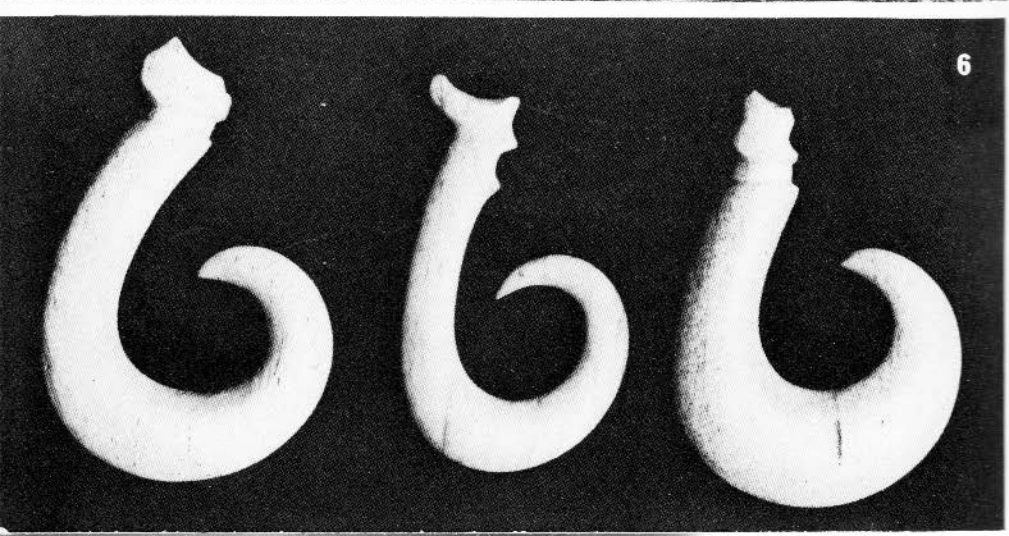
1

2









## CE QUI DEMEURE INQUIÉTANT

« Une île du Pacifique a reçu en garde le pouvoir mort à l'île de Pâques.

« Dans cette île, et c'est le seul endroit au monde, vivent encore quelques exemplaires de l'arbre ancien qui poussait sur les quatre parties du monde.

« L'arbre de vie ne possédait pas de fruits.

« Il y a des milliers d'années, la pierre du Rano-Raraku était différente et dure. C'est le changement de climat qui a modifié la texture de la roche.

« Il y avait des animaux sur l'île de Matakiterani.

« Les volcans apparurent au temps de la première race,

« 1<sup>o</sup> sortit le Rano-Aroi ;

« 2<sup>o</sup> sortit le Rano-Kao ;

« 3<sup>o</sup> sortit le Rano-Raraku,

mais leur venue est séparée par de nombreuses années.

« C'est tout ce que nous savons ! »

Eh bien, je ne le sais que trop, ce document nous vaudra l'imprécation violente de certains officiels de la science, le scepticisme sage de certains autres, l'affolement de certains lecteurs ou peut-être l'émerveillement de certains autres.

Il faut relire ce document qui n'est pas Nôtre.

Je ne peux personnellement émettre aucun jugement et ne le veux.

Voilà le livre que nous pouvions et que nous devons écrire sur l'île de Matakiterani.

Peut-être pêche-t-il par certaines omissions. Il n'était pas le livre d'une aventure, mais d'une introspection délicate.

Nous savons hélas ! les failles, et parfois l'humble

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

angoisse d'une recherche sur des voies refusées, mais nous savons aussi les témoignages bouleversants que nous recevons de ceux qui n'ont pas eu notre possibilité de bonheur de repartir aux frontières de la respiration.

D'autres hommes pensent ou sentent différemment notre pulsation qui est pathologique. Qui sait, qui ose dire qu'avec leur silence ils ne savent pas ou ne taisent pas une toute autre voie de la connaissance que certains détiennent en dures responsabilités ?

Que ceux qui ont assassiné les civilisations dites primitives sachent le très grave engagement dans lequel ils sont, sans espoir de recul et d'excuses.

L'île de Pâques a été frappée de cette malédiction que l'on appelle « enfer concentrationnaire ». Elle a connu les siècles d'angoisse d'un monde isolé, affolé par la faim. Elle a connu l'angoisse des refuges souterrains lorsque la vie était l'enjeu du nombre. Elle a connu l'angoisse de ceux qui, dans les prisons, savent que le sang ne se renouvelle pas. Elle a connu l'angoisse de cet amour déçu par la vérole des hommes blancs et cela jusqu'au siècle du cosmos où les hommes de l'île, inquiets et lucides, supportent l'arrogante occupation de ceux pour qui l'orgueil et le racisme se sont, hélas ! donné le visage de la civilisation.

Qui apprendra aux hommes de l'île le seul mot digne de la mort, ce mot qui a fait de ceux que l'on appelle sauvages, les Amis du Bonheur ?

L'île de Pâques a le visage des tuberculeux qui savent qu'ils vont mourir et qui, dramatiquement, s'essoufflent et se survivent dans le rêve de cet amour si calme.

L'île de Pâques est tragique.

Mais qui ose se détourner devant le regard de ceux que la lèpre semble à jamais avoir étonnés ?

## CE QUI DEMEURE INQUIÉTANT

Je ne pose qu'une seule question et je la pose pour que ce livre demeure.

Que sont devenus les Pascuans qui, depuis des années, se sont enfuis de l'île sur de minuscules pirogues, sans ravitaillement, sans rien, préférant la mort pour essayer de rejoindre Tahiti à plus de 5 000 kilomètres ?

Et pourquoi risquent-ils ainsi la mort ?

Je sais leurs noms.

Que sont-ils devenus, ces lépreux ?

Que sont-ils devenus, les autres ?

Dans la tempête qui de nouveau fait rage, sur l'île nous guettons le retour de notre bateau.

Cette nuit, tard dans les bourrasques, nos amis apercevront les premiers feux.

Depuis des jours, inquiets, sans nouvelles, nous pensions à la mer.

Et cette nuit-là, tous dans la case, nous écoutions le chant des Vieux, ce chant d'amour pour celui qui n'est jamais revenu de la grande évasion, pour celui que la mer a aveuglé bien avant qu'il ne découvrit l'aurore de Tahiti.

## CHAPITRE XXII

### L'ADIEU AU SILENCE

*« Il y a des hommes qui  
meurent, comme un cristal de  
roche se brise. »*

(Remy de Gourmont.)

Demain, ce sera le grand silence des vagues. Un seul désir nous reste — un seul — aller porter cet ultime espoir au vieux Gabriel Veriveri.

C'est étrange, mais ce jour-là, notre ami Rodriguez nous emmena à la léproserie et c'était bien.

Lorsque nous entrâmes dans la porcherie où Gabriel va mourir, il savait déjà que c'était le dernier voyage de l'amitié, et ce fut dur.

Ma femme parla la langue des Iles.

J'écoutais et je n'étais pas seul.

Elle dit :

— Gabriel, il nous faut partir. *Maruru a Vau !* Pour



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

lui, pour mon mari, pour tous, pour tout ce que tu m'as dis, pour ce que nous t'avons aimé !

J'avais vu — beaucoup.

Gabriel, jamais je n'avais vu avant de vous voir, lorsque, immobile, dressé sur vos moignons, vos bras hésitants, collés au corps, vous avez soulevé votre pauvre visage.

Gabriel, pardonnez-moi. J'ai osé pleurer comme vos pauvres larmes s'estompaient sur vos paupières sans muscles, et pourtant belles comme les lèvres de mon enfant quand il dort.

Ce que vous avez dit à ma femme... je n'ai pas tout compris, mon ami chilien non plus, et ma femme ne me le dira jamais.

Mais j'ai eu peur. J'ai eu mal, et j'ai eu honte.

Gabriel, c'était terrible.

J'ai vu, hélas ! beaucoup d'hommes mourir près de moi, je n'ai jamais eu peur.

Gabriel, vous m'avez blessé plus gravement que cette balle que je n'ai pas reçue à vingt ans.

Veriveri, quel joli nom vous aurez !

Ce livre que vous ne connaîtrez jamais, je vous le lis, je vous le donne, je vous le transmets, pour que vous nous sachiez, nous Blancs, encore vivants.

Peut-être, avec mon ami chilien, allons-nous comprendre toutes les langues.

Gabriel, puisque nous ne pouvons plus étreindre vos mains absentes, laissez-nous encercler votre visage qui a reçu la lèpre des autres.

Il est temps de partir, Gabriel ; reposez-vous sur vos jarrets.

Il est temps, car il n'est plus possible de vous savoir immobile comme les pauvres des guerres.

En nous rejoignant dans cette île, Gabriel, nous savons

## L'ADIEU AU SILENCE

que vous avez arraché les frontières et que ce livre n'est plus que cette éternelle lettre d'amour que ma femme vous envoie de l'avenir.

Gabriel, vous aurez la chance de mourir, sans pouvoir écrire, car je devrai vivre.

Gabriel Veriveri, je ne peux vous dire merci, je ne sais plus, et cela n'existe pas dans votre langue.

Permettez que je vous dise à Dieu.

Retournons-nous ensemble.

Détournons-nous ensemble...

C'est l'heure des grands vides.



C'est fini.

Demain 14 heures — départ.

Demain 9 heures, visite des bagages par le gouverneur, seul, mais plusieurs Chiliens et deux cents Pascuans le regarderont.

Demain 10 heures, mon ami Montero m'aidera à descendre nos bagages hétéroclites.

Demain 12 heures, nous mangerons les restes de ce repas qui dura des mois.

Demain, il faudra se dire l'impossible... avoir l'air stupide de ces amants déçus par le mariage des autres.

Et c'est aujourd'hui.

Impassible, le gouverneur nous salue.

Inquiète, la foule nous regarde.

Souriez, señor Gobernador de la Isla Pascua, car peut-être allons-nous avoir de la peine, et vous ne saurez jamais ce que cela veut dire en Français.

## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

La dernière embarcation,  
Les copains, ceux dont je n'ai pas voulu dire le nom  
dans ce livre, parce qu'ils devront vivre dans cette île,  
L'ancre qui remonte — pénible,  
Le chagrin,  
Le moteur qui tourne,  
Tous aux voiles !  
C'est fini.

Le soir tombe, laissant l'île s'effondrer dans la grisaille  
de la mer.

Et c'est affreux, après cet émerveillement.

Vingt-huit jours de mer,

2 800 milles pour rejoindre Tahiti que l'on aime et  
qui meurt comme l'amour.

Mais je sais que là-bas, au pied du Rano-Raraku, les  
statues dont les yeux regardent les étoiles et dont la  
bouche se crispe, ne parleront plus jamais, parce que  
Vous, Gabriel Veriveri, vous êtes mort de notre dernier  
appel, qui n'était que l'appel de la brume, comme vos  
yeux.

Francis MAZIÈRE.

« *Calédonien* », mai 1965.

Paris, juillet et août 1965.

**RENSEIGNEMENTS  
SUR  
L'ILE DE PAQUES**

Située par 27° 8' 24" de latitude sud et 110° 45' 50" de longitude est, elle est séparée de Tahiti par 2700 milles et de Valparaiso par 2600 milles.

Au nord-est, l'archipel des Galapagos à quelque 2000 milles.

Au sud, l'Antarctique.

Sa superficie est de 118 km<sup>2</sup>.

De forme triangulaire, ses trois côtés ont respectivement 16, 18 et 24 kilomètres.

Bien qu'elle soit sujette aux vents venus de l'Antarctique, son climat reste tempéré.

La saison sèche s'étend de décembre à fin mai. La saison pluvieuse et froide de juin à novembre. L'île est entièrement volcanique et l'on y note d'importantes variations magnétiques.

L'île ne possède aucun vrai port et tous les ancragés sont dangereux.

Après un siècle d'un colonialisme fort arbitraire, le Gouvernement chilien décidait, en 1966, le changement de régime régissant l'île de Pâques. Le gouvernement militaire fut transféré aux autorités civiles qui firent entrer les indigènes dans le cadre de la nation chilienne, avec tous les devoirs et les droits fixés par la Constitution. En 1967, un aéroport international fut inauguré. Actuellement, l'île de Pâques est reliée plusieurs fois par semaine par des avions long-courriers, et toute personne peut s'y rendre sans autorisation spéciale.

Un hôtel de super-luxe, de quelque 150 chambres climatisées, est ouvert, et d'autres sont en projet. Pour une somme modique, les indigènes peuvent recevoir et loger les touristes. Des autobus transportent les visiteurs sur les sites archéologiques. Des automobiles privées peuvent aussi être louées.

Un hôpital avec un bloc opératoire est en fonctionnement.

La poste et la radio y sont assurées.

Une boîte de nuit est à la disposition des touristes. Une église catholique leur est aussi ouverte.

Après un lourd siècle de forfaiture, l'île de Pâques va connaître la pollution de la Civilisation de l'Orgueil.

Il était noble, Gabriel Veriveri, que le silence vous rappelle avant.

Paris, 2 avril 1973.

# **REMERCIEMENTS**

L'Expédition Française de l'île de Pâques  
placée sous les Hauts Patronages  
de M. Maurice HERZOG  
de la Fédération Internationale Scientifique  
du Musée Royal des Sciences Naturelles de Belgique  
et de la Marine Nationale  
tient à remercier les Sociétés qui participèrent à sa réussite

SHELL. PECHINEY. S.E.I.T.A. OLIDA.  
ROLLEIFLEX. PAILLARD-BOLEX. SOM-BERTHIOT.  
MARTINI. LA SPIROTECHNIQUE. FOSSE. OCÉAN.  
PERNOD. U.T.A. TERLENKA. PLASTYVRAND.  
LUSTUCRU. KODAK. ROLEX.  
TOLERIES DE GRENOBLE. SIMMONS. ELECTROLUX.  
Compagnies ASSURANCES GÉNÉRALES. FREITAG.  
MONO. GUIGOZ. SUCHARD. HUTCHINSON.  
JET-GAZ. MEPPS. TORTUE. TRIGANO.  
MESSAGERIES MARITIMES...

et tous ceux qui nous aidèrent

## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE	I. — Vers « le Nombril du Monde »..	11
—	II. — La tragique histoire de l'île du Silence .....	25
—	III. — A l'aventure de la terre morte..	37
—	IV. — La légende des sept explora- teurs .....	45
—	V. — L'arrivée du roi Hotu-Matua ..	49
—	VI. — Pèlerinage dans le temps.....	53
—	VII. — Le voyage fabuleux du roi Anua-Motua .....	65
—	VIII. — Le roi initié .....	79
—	IX. — Le rite magique de l'homme- oiseau .....	89
—	X. — Ethnologie historique de l'île de Matakiterani .....	103
—	XI. — Les sculpteurs de Dieu .....	123
—	XII. — Comment se déplacèrent ces géants de pierre .....	135



## FANTASTIQUE ÎLE DE PÂQUES

— XIII. — La mort de la race inconnue ..	153
— XIV. — Monde souterrain — Monde secret .....	163
— XV. — Le camp des hommes.....	169
— XVI. — Orongo — observatoire de Dieu	175
— XVII. — Voyage dans l'étrange .....	183
— XVIII. — Testament du Silence .....	197
— XIX. — L'art des Autres hommes .....	203
— XX. — Le grand mystère des tablettes de bois gravé .....	211
— XXI. — Ce qui demeure inquiétant ...	217
— XXII. — L'adieu au Silence .....	229

Renseignements sur l'île de Pâques .....	233
---	-----